This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

PROPERTY OF
The University of Michigan Libraries
1817
ARTES SCIENTIA VERITAS

IPHIGÉNIE EN TAURIDE

DU MÊME AUTEUR :

A LA MÊME LIBRAIRIE

MARCUS ULPIUS TRAJAN

97-117

SCÈNES ROMAINES

1 volume in-18 jésus. 1868. . . . 3 fr.

6624 — Paris: Typ. de Ch. Meyrueis, 13, rue Cujas. — 1874

2460)

IPHIGÉNIE

EN

TAURIDE

PIÈCE EN CINQ ACTES

PAR

GOETHE

TRADUITE EN VERS FRANÇAIS

ET

PRÉCÉDÉE D'UNE ÉTUDE SUR GŒTHE

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS

SANDOZ ET FISCHBACHER, EDITEURS

33, RUE DE SEINE ET RUE DES SAINTS-PÈRES, 33

1874

7253

838
G6
I6
+L518
1874

A MONSIEUR C. MARTHA

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS.

Monsieur,

Je sais à l'avance que ni cette étude ni cette traduction n'aura le pouvoir d'ajouter quelque chose à vos sympathies admiratives pour une œuvre qui vous est si bien et depuis si longtemps connue, puisque la langue de l'Allemagne est presque pour vous une langue maternelle, et que vous avez enseigné dans une ville où Gœthe a vécu quelque temps comme écolier. Je n'en ai reçu qu'avec une satisfaction plus vive l'autorisation que vous avez bien voulu me donner de placer mon double essai sous le patronage d'un nom qui contient déjà en lui seul une promesse d'atticisme correct et comme un gage de bonne antiquité, car je ne doute pas qu'il n'attire à une pièce spirituellement ou involontairement calomniée chez nous un premier et très-souhaitable concours de curieux aussi peu familiarisés avec les chefs-d'œuvre des littératures étrangères qu'empressés à toutes les fêtes de cette vieille république des lettres françaises, dont on vient de faire le plus étrange et, je l'espère, le moins définitif des ministères. Vos lecteurs, car c'est bien d'eux que je parle, seront sûrs à l'avance de trouver dans l'auteur d'*Iphigénie*, non point je ne sais quel tentateur démoniaque du genre humain, mais

tout au contraire l'une de ces intelligences sereines et souverainement médiatrices, où la sagesse de tous les temps et de tous les peuples s'est pour ainsi dire venue fondre en une philosophie à la fois religieuse et tolérante. Mais ce qui me rend plus douce encore la permission d'inscrire votre nom au pied de cette bannière française de Gœthe, que je voudrais voir déployée partout au-dessus des marécages de notre littérature contemporaine, c'est qu'elle me donne l'occasion de vous offrir un témoignage public de reconnaissance affectueuse pour maint bon conseil aussi libéralement offert que scrupuleusement médité et pour la bienveillance gracieuse de quelques causeries amicales.

A. LEGRELLE.

INTRODUCTION

Jusqu'à présent l'*Iphigénie* de Gœthe n'a rencontré en France qu'un accueil assez froid, et le public d'élite lui-même lui a accordé des sympathies par trop respectueuses pour n'être pas au fond tant soit peu réservées. A notre sens, cet embarras presque universel de la critique française, cette sorte de fin de non-recevoir opposée par notre goût à l'enthousiasme germanique, tient surtout à un malentendu, suivi naturellement d'un mécompte. Wilhelm Schlegel, l'auteur des célèbres leçons sur l'art dramatique, avait à Vienne en 1808 prononcé ce jugement excellent sur l'œuvre du sage de Weimar : « Dans son *Iphigénie* Gœthe a exprimé le génie de la tragédie antique, tel qu'il l'avait surtout compris dans le sens du calme, de la clarté et de la grandeur idéale. » Le traducteur français de 1814 jugea malheureusement à propos de modifier la phrase primitive, et fit parler ainsi Schlegel : « *Iphigénie en Tauride* s'allie de plus près à l'esprit de la Grèce qu'aucun ouvrage des modernes, mais c'est le reflet et l'écho d'une tragédie grecque plutôt qu'une tragédie grecque véritable. » Il y avait sans doute dans cette dernière restriction de quoi désarmer un juge attentif. Mais, par surcroît de malheur, Madame de Staël vint envenimer le débat qui se préparait sourdement. Dans ce livre impérissable qui forme comme le traité d'alliance intellectuelle entre la France et l'Allemagne, parlant jusqu'à trois fois du retour d'esprit que la lecture d'*Iphigénie* lui a fait faire vers l'antiquité, elle semble provoquer elle-même le rapprochement de la pièce allemande avec les chefs-d'œuvre du théâtre grec. C'était un bien péril-

leux éloge que cette espèce de certificat d'hellénisme, car on avait en général fort mal pris chez nous les outrecuidances et surtout les vérités lancées pour la première fois par Schlegel à l'adresse de notre théâtre classique. Son reproche principal, on le sait, était précisément cet anachronisme moral qui s'y continue d'un bout à l'autre, et qui consiste à prêter le langage et les sentiments de la cour la plus polie du monde à des héros barbares. Quel péril n'y avait-il donc pas pour une pièce venue de l'étranger à se présenter en France, sous le patronage compromettant de l'impitoyable Schlegel, comme une pièce véritablement grecque? Lorsque les premières traductions nous arrivèrent, et elles ne nous arrivèrent, soit dit en passant, que vingt ou vingt-cinq ans après la première traduction anglaise, M. Stapfer et M. de Guizard, qui en étaient les auteurs, durent se sentir dans une situation assez délicate en face de certaines coteries littéraires qui guettaient leur proie. M. Stapfer, lui, eut le courage de son opinion et la franchise de défendre ce qu'il avait pris la peine de traduire. Mais il n'en fut pas tout à fait de même de M. de Guizard qui, malgré quelques compliments de bon goût, se montra en définitive fort sévère. A côté de la tragédie d'Euripide, celle de Gœthe lui paraît manquer de simplicité et de vie : il n'y voit rien de plus qu'une suite assez décousue de dialogues sur des questions, déplorablement abstraites, de haute métaphysique. Vainement quelques juges plus généreux et surtout plus perspicaces essayèrent-ils de venir au secours de l'*Iphigénie*. Il fallait à tout prix une victime à immoler en horreur de Schlegel et en honneur de Racine : l'infortunée fille d'Agamemnon, épargnée si miraculeusement par Diane à Aulis, ne trouva pas grâce dans les salons les plus élégants de Paris. Personne ne songea à se demander ce qu'avait au juste voulu faire l'auteur et encore bien moins ce qu'il avait fait, c'est-à-dire à le lire dans sa langue même. On préféra, au nom des mânes de Racine et de Molière violemment outragés, briser à coups de pavés les deux plâtres informes qui donnaient une idée si insuffisante et si confuse de la statue. Il serait à présent assez inutile de rappeler les principaux exploits de cette campagne, plus pédantesque que glorieuse, entreprise pour démontrer qu'il y avait des traces

de germanisme dans ce drame allemand. Un professeur distingué ne trouvait-il pas alors la marque certaine et caractéristique de l'Allemagne bourgeoise sur des pages de Herder traduites directement du français? Dans un entraînement de verve, un écrivain d'infiniment d'esprit alla même jusqu'à prétendre que l'héroïne de Gœthe sortait d'une université d'outre-Rhin, et fit de la prêtresse de Diane une simple étudiante en philosophie! C'était en vérité pousser bien loin le droit qu'on a toujours d'être le plus spirituel qu'on peut. Toutefois l'indifférence générale ne venait pas de ces saillies ou des objections savantes faites au nom de l'archéologie morale par quelques connaisseurs de l'art antique. Le coup le plus grave porté à l'œuvre du poëte allemand, ce fut l'accusation d'ennui que chacun lui lançait en manière de péroraison ou, pour mieux dire, de coup de grâce. Dans le pays de Voltaire, ni un homme ni un ouvrage ne résiste à une réputation de ce genre. Le public crut ses maîtres, et pendant longtemps ce fut Gœthe qui paya les frais de cette guerre de représailles faite par la critique française à Schlegel. Sans doute aujourd'hui la situation a changé. A mesure que le « célèbre Gœthe » ou « M. le conseiller de Gœthe » est devenu pour nous comme pour les Allemands Gœthe tout court, nous défiant de plus en plus des renseignements de la première heure et des appréciations de seconde main, nous avons enfin eu la courageuse pensée d'ouvrir nous-mêmes ce livre frappé d'une sorte d'anathème par la rigueur des grands prêtres de Sophocle et de Racine. Assez récemment, et à deux reprises différentes, on en a parlé en France d'une manière vraiment digne de la France : nous aurions désormais le droit d'être sévères, car au moins nous avons compris. Malheureusement les réputations injustes durent toujours beaucoup plus qu'elles ne devraient durer, même en littérature. Qui sait quand l'erreur commise il y a plus d'un demi-siècle cessera de nous faire repousser les yeux fermés cette Allemande noble et compatissante, drapée à l'antique, il est vrai, mais qui n'a jamais cherché à se faire passer pour une fille légitime de la Grèce?

N'hésitons pas à mettre du premier coup le lecteur au véritable point de vue pour bien juger et surtout pour bien

goûter l'œuvre si élevée de pensée et si parfaite de forme que nous voudrions lui faire connaître. Nous pourrons examiner ensemble plus tard jusqu'à quel point le poëte allemand a cherché à faire un drame grec et un drame pathétique. Contentons-nous à cette place d'affirmer que Gœthe n'a voulu qu'écrire une apologie dramatique, une sorte d'hymne approprié à la scène en l'honneur de la femme. L'excellence et la vertu souveraine de la douceur féminine, tel est le thème de l'action et tout l'attrait du drame. Mais, avant de considérer la pièce sous cet aspect nouveau, qu'il nous soit permis de jeter un coup d'œil sur tout un côté de la biographie de l'auteur. On ne comprendra bien ce qu'il a si merveilleusement dit de l'influence des femmes qu'après avoir vu avec quel empressement de cœur et sous combien de formes il l'avait ressentie lui-même. Cette digression biographique porte son excuse en elle-même. Qui songerait au surplus à se plaindre d'une excursion à travers la vie de Gœthe? Sans doute on y rencontre un homme qui n'échappe à aucune des fortes passions ou qui même aussi parfois cède à bien des faiblesses humaines; mais jamais en revanche on n'en revient sans une provision nouvelle de spiritualisme viril et pratique, de sincérité envers soi-même et envers les autres, de sagesse sereine et bienveillante, en un mot sans un notable accroissement de vie et de santé morale.

I.

C'est un fait étrange à coup sûr et un phénomène d'embryogénie psychologique à noter que la part des femmes dans la formation et le développement du génie de Gœthe. Sans doute la fameuse proposition que le génie n'a pas de sexe est vraie dans ce sens que le génie peut appartenir aussi à une femme, mais elle ne serait plus qu'un paradoxe si l'on donnait à entendre qu'il n'existe pas d'esprits d'une trempe plus forte, plus égale, plus durable, en un mot plus mâles les uns que les autres. Je ne crois pas qu'on puisse contester à Gœthe l'honneur d'avoir été précisément un des premiers parmi ceux-là. Est-il besoin d'une autre preuve que le spectacle de

cette Allemagne contemporaine, qui à force de persévérance et de volonté s'est fait en Europe une place si enviable, et doit le ressort même de sa civilisation et presque le secret de sa puissance à ce poëte sur l'image duquel elle s'est formée elle-même? Et voici cependant où l'anomalie éclate et où l'étonnement a le droit de commencer, c'est que cet esprit si robuste et si large a été élevé constamment à l'école du sexe le plus faible et le plus mobile, à l'ombre mystérieuse, en quelque sorte, de cet *éternel féminin* que définit si bien dans son vague tout métaphysique la formule allemande. Il est vrai de dire que si personne n'a plus subi cet aimable empire de la faiblesse intelligente et dévouée, personne d'un autre côté n'a montré une vigilance plus empressée à s'y soustraire, dès que la confiance doucement accordée semblait prête à menacer l'indépendance personnelle, dès que le libre arbitre du cœur faisait mine de s'embarrasser dans la guirlande de roses. Mais n'anticipons pas, et commençons par les plus profondes et les plus saintes influences que la femme puisse exercer sur le cœur de l'homme.

Des notices bien faites et même des gravures authentiques ont déjà fait connaître en France, au physique comme au moral, la mère de Gœthe. Il était juste né le jour où elle accomplissait sa dix-huitième année, dans toute la force par conséquent ou plutôt dans toute la fleur de sa jeunesse. De là sans doute cette sympathie exceptionnelle dans son ardente réciprocité, et, si j'ose ainsi parler, cette sorte de camaraderie respectueuse qui de très-bonne heure resserra entre la jeune mère et le jeune homme les nœuds de la pure tendresse à laquelle les conviait la nature. Mais ce qui dut encore ajouter pour l'un comme pour l'autre à la joie de se rencontrer presque sans cesse dans leurs sentiments les plus intimes et leurs prédilections les plus secrètes, ce fut le genre de vie assez singulier et surtout assez maussade où se plaisait le chef de la famille. Gœthe, il est vrai, ne semble pas avoir flatté le portrait qu'il nous a donné de son père; on pourrait même y regretter çà et là une certaine surcharge de touches dures et froides. Il ne paraît cependant pas contestable que le « conseiller impérial honoraire » qui, après avoir mis tout son orgueil d'artiste à visiter l'Italie, avait mis toute sa vanité de

citoyen à épouser une fille du bourgmestre de sa ville, ne fût au bout du compte un homme d'un caractère revêche et d'un commerce médiocrement agréable. Pour ses enfants il était solennel et gourmé au delà de toute mesure, et épanchait sur eux avec un zèle implacable le trop plein d'un pédantisme méthodique et systématiquement accumulé depuis des années. Si excellentes que pussent être ses intentions, il était incapable de leur donner une autre forme que celle d'une rigueur inflexible et dogmatique. L'affection visible et démonstrative était réduite chez lui à la portion congrue. La « conseillère, » au contraire, était l'antithèse vivante de son mari. C'était une nature simple et énergique, faite tout entière de spontanéité et de bonne humeur, un peu joviale parfois, et possédant pardessus tout cette pleine et radieuse joie de l'existence, ce je ne sais quoi d'obstinément heureux et d'affable qui est la marque propre des âmes fortes et franches. Dans les quelques lettres que l'on a d'elle, dans les nombreuses conversations où elle figure, on voit revivre le vrai type de la bourgeoise allemande au siècle dernier. Elle a des expressions qui emportent le morceau, la langue aussi bien affilée que la plume, et le cœur sur les lèvres. La seule chose qu'elle ne pût souffrir, c'était l'inquiétude. On peut dire que toute sa vie elle fit la sourde oreille au malheur, et ne voulut avoir d'yeux que pour contempler, provoquer même le bonheur à son passage. Pour peu qu'on ait vécu quelque temps avec Gœthe, on ne doit plus avoir de peine, après cela, à évaluer la grandeur de sa dette intellectuelle envers sa mère. La plénitude et la joie de la vie, la vivacité prime-sautière des impressions, la vigueur généreuse d'un tempérament d'esprit loyal et bienveillant, il possède tout cela, en surabondance même, dès ses premières années. Il a au reste, dans un passage de *Vérité et Poésie*, et aussi dans de jolis vers où il répartit entre ses ancêtres toutes ses qualités physiques et morales, fait la part bien large et bien belle à sa mère, puisqu'il lui attribue exclusivement ce qu'il appelle sa « nature heureuse. » Il signale encore comme provenant en droite ligne de l'héritage maternel « le goût de l'invention poétique. » C'était en effet sa mère, qui, tandis que son mari restait gravement enfoui dans ses liasses poudreuses et ses documents historiques, avait la

charge féconde, mais difficile, d'alimenter l'insatiable activité de cette imagination dévorante et d'y jeter au jour le jour tout ce que sa mémoire et ses lectures pouvaient lui fournir de contes enfantins et de romans de chevalerie. Ce fut donc elle qui entretint chez son fils, si elle ne l'éveilla pas, cette précieuse faculté qui tire des mondes du néant et fait seule les poëtes. Non contente de lui avoir donné le meilleur de son âme, elle lui inocula par surcroît le génie.

Après la mère, mais tout à côté d'elle, il convient de placer la sœur, Cornélie, née un an seulement après Gœthe, et qui seule avec lui survécut à plusieurs autres enfants enlevés en bas âge. Cet isolement précoce fut probablement le point de départ de l'intimité presque plus que fraternelle qui devait unir le frère et la sœur. Mais ce qui contribua surtout à rapprocher ces deux jeunes cœurs dans leur affection instinctive, ce fut la communauté des études prescrites et dirigées par la volonté paternelle. L'un et l'autre, à bien peu de chose près, malgré la différence des sexes et des aptitudes personnelles, durent prendre part aux mêmes exercices. Les langues vivantes, les arts d'agrément, l'histoire, tout cela s'apprenait ensemble. Ensemble aussi on lisait en cachette les livres défendus, et la tragédie française ou allemande se jouait encore ensemble chez des amis. Pour Gœthe, Cornélie fut donc dans toute la force du terme une camarade de classe, d'autant plus précieuse qu'il était élevé dans sa famille et qu'un certain excès de sérieux et de dignité prématurée lui valut presque toujours d'assez fâcheuses aventures, lorsque le hasard le mit en relations avec d'autres enfants de son âge. Plus tard, cette alliance d'esprit et de cœur ne se relâcha pas, en dépit même de l'éloignement. Le jeune et brillant Gœthe, si enivré qu'il pût être des cajoleries d'une cour assez lettrée pour se montrer fière de lui, ne cessa jamais de penser à sa sœur et de veiller sur elle par la pensée. La pauvre Cornélie en effet n'était guère heureuse. La beauté et peut-être jusqu'au pouvoir de plaire lui avaient été refusés. Sa première inclination pour un jeune Anglais, de passage à Francfort, s'était terminée par une désillusion cruelle. Elle avait dû en fin de compte se rabattre sur un fort digne homme, Schlosser, pour lequel malheureusement elle se sentait plus d'amitié que d'amour. Aussi

son frère, nous le verrons, s'inquiète-t-il d'elle sans cesse, tâchant de lui créer à distance des occupations morales et intéressant ses propres amies aux tristesses de son cœur. Ce qu'il faut lire surtout, pour bien comprendre à quelle profondeur cet attachement fraternel avait jeté ses racines dans l'âme de Gœthe, ce sont deux ou trois lettres adressées par lui à sa mère, lorsqu'il eut la douleur de perdre cette sœur si tendrement chérie, et aussi à la seconde femme de son beau-frère, lorsque celui-ci jugea à propos de contracter un nouveau mariage. L'expression de cette douleur a beau être voilée et les sanglots réprimés comme par violence : le sentiment est d'une sincérité grave et antique qui vient du cœur et qui y va. Qu'on relise au reste l'espèce de portrait funèbre que le frère a consacré à sa sœur, et l'on pourra juger de sa prédilection pour elle. Mais, si l'importance de cette amitié et de cette influence morale est tout à fait hors de doute, il est difficile d'en déterminer les conséquences avec quelque précision, et, à parler franchement, nous devons nous résigner à ignorer de quelle manière le génie du poëte s'assouplit et s'affina au contact de cette sympathie à la fois féminine et enfantine. Gœthe nous apprend bien que le charme propre et par conséquent l'ascendant moral de sa sœur résidait tout entier dans la profondeur de son regard, et que cette expression nette et ferme de sa physionomie annonçait chez elle plutôt un esprit formé qu'une sensibilité inconsciente et trop mobile. « Ce regard venait de l'âme, dit-il ; il était plein, et plein de promesses, tout prêt à donner, sans avoir besoin de recevoir. » Un peu plus loin, il proclame la supériorité intellectuelle de Cornélie sur toutes ses compagnes. Si, après le frère, peut-être partial, nous interrogeons la sœur elle-même, c'est-à-dire une assez longue correspondance en français adressée par elle entre 1767 et 1769 à une amie de Leipzig, nous y rencontrerons partout une personne fort sensée et fort aimable, raisonnant bien, parfois même finement; possédant mieux que des clartés sur bien des choses, facilement impressionnable, quelquefois un peu timide et réservée en présence des figures nouvelles, mais ouverte et loyale en amitié, naturellement tournée vers les idées nobles et sérieuses, par-dessus tout visiblement éprise d'admiration pour

son frère. Néanmoins, si sa physionomie se dessine ici assez distinctement, l'action exercée ne se révèle pas beaucoup plus. Jusqu'à de nouvelles découvertes autographiques, que l'avenir nous réserve peut-être, le plus sage est de constater qu'il se fit entre les deux enfants un échange perpétuel de l'élément masculin et de l'élément féminin, si bien que leurs âmes se fondirent l'une dans l'autre. De là pour chacun une sorte de transsubstantiation spirituelle, et par conséquent une vie double. C'est ce mélange et cette diathèse morale que Gœthe me semble définir exactement par ce substantif composé : *mannweiblichkeit* qu'il applique à Clorinde. *Mannweiblich !* malgré toute la virilité de son génie, il l'était lui-même, surtout grâce à sa sœur.

Ce n'étaient pas là, on s'en doute bien, les deux seules femmes que Gœthe rencontrât à Francfort dans sa double parenté maternelle et paternelle. Il y trouvait aussi ses deux grand'mères, dont l'une, la femme du bourgmestre, ne paraît pas avoir déposé dans son esprit beaucoup de germes, malgré une très-remarquable ressemblance physique qui se décida surtout, à ce qu'on affirme, pendant la vieillesse de son petit-fils. Il en fut tout autrement de sa grand'mère paternelle, du moins en ce qui concerne la vivacité des impressions reçues. C'était au pied de son fauteuil, ou même de son lit, que les deux enfants épanchaient le plus librement et le plus volontiers leur gaieté bruyante. Ce fut à elle surtout qu'ils durent, dès leur âge le plus tendre, la surprise de ce spectacle de marionnettes que Gœthe n'oublia jamais et dont Wilhelm Meister s'est chargé de nous raconter les merveilles. Quant à son aïeule elle-même, Gœthe nous l'a peinte en quelques lignes : « douce, amicale et bienveillante, conclut-il, telle elle est restée dans ma mémoire. » Les tantes étaient assez nombreuses. Il y avait même une grand'tante, Madame de Loen, mais dans *Vérité et Poésie* elle s'efface un peu à côté du grand-oncle par alliance, M. de Loen, qui était un écrivain distingué. Nous savons aussi peu de chose sur la tante maternelle, épouse du pasteur Stark, de la paroisse Sainte-Catherine. Mais une autre dont nous pouvons parler, c'est la tante Melber, qui avait eu l'excellente idée d'épouser un épicier, circonstance fort heureuse pour un neveu extrê-

ment curieux et qui sut tirer de la boutique de son oncle un parti inattendu pour son instruction. Il y allait fort souvent, parce que la boutique était fort bien située et fort bien achalandée, qu'on y voyait une infinité de gens passer dans la rue ou venir au comptoir, et qu'enfin le futur poëte en était encore à cet âge heureux, où toute denrée coloniale, outre qu'elle est souvent appréciée comme friandise, est en tout cas un objet venant de très-loin, presque fabuleux à ce titre, et auquel se rattache inévitablement une explication plus ou moins intéressante. Cette tante, qui tenait ainsi, au propre comme au figuré, la corne d'abondance des narrations et des sucreries, était d'un caractère très-vif et aimait à la folie les enfants. Les choyer, les soigner, les promener était pour elle le plus doux des passe-temps. On raconte même qu'en l'absence de ses neveux ou nièces, elle allait jusqu'à recueillir en pleine rue ou à la porte des voisins des têtes de hasard sur qui elle pût reporter ses caresses et ses coups de peigne de la journée. Qu'on juge de l'accueil qu'elle devait faire à un enfant intelligent et qui lui tenait de près par le sang! Le neveu au reste a remercié devant la postérité sa tante l'épicière de mainte heure joyeuse due à son fonds de gaieté naturelle et à la bonne humeur de son commerce. Je ne mentionne que pour mémoire une autre sœur, « très-belle et très-agréable petite fille, » qui mourut très-jeune, mais dont la touchante image ne sortit pas du cœur de son frère.

La liste des amies de la famille serait beaucoup plus longue encore que celle des proches parentes. Je n'en veux rappeler que deux, qui firent de bonne heure partie de l'entourage immédiat de Gœthe et qui eurent le plus de prise sur cette âme naissante. La moins connue est Mademoiselle Delf qui à Francfort, dans une circonstance délicate, le fiança presque malgré lui, et qui, plus tard, dans une circonstance plus grave encore, faillit bien lui faire manquer le coche de la gloire, en l'empêchant de monter dans le carrosse envoyé par le duc Charles-Auguste. C'était un personnage assez singulier que cette demoiselle Delf, qui possédait avec une sœur aînée une maison de commerce à Heidelberg. Avec un air grave et presque masculin, elle paraît avoir eu un esprit très-décidé, et un certain goût de l'intrigue, surtout de l'intrigue matri-

moniale. Elle aimait fort à marier les autres, peut-être bien pour se consoler de ne pas s'être mariée elle-même. Malgré tout cela la nature de son influence particulière sur Gœthe reste encore un problème. Mais pour Mademoiselle de Klettenberg, le problème est beaucoup plus facile à résoudre. Mademoiselle de Klettenberg était une vieille fille qui essayait de tromper par des pratiques assez bizarres l'ardeur d'une imagination très-avide de merveilleux. La superstition l'avait jetée dans l'alchimie et l'alchimie la ramenait impitoyablement à la superstition. Très-liée, malgré l'extrême dissemblance des caractères, avec la mère de Gœthe, elle réussit surtout à captiver l'intelligence de l'adolescent à la suite de la maladie assez longue qui l'obligea à garder la maison paternelle à son retour de Leipzig. Et ce ne fut pas seulement aux creusets où s'élaborait son mysticisme chimérique qu'elle l'attira et le retint : la Bible ne fut guère moins que Paracelse l'objet de leurs communes méditations. Personne en un mot plus qu'elle, pas même le professeur de théologie que le père de Gœthe avait jadis imposé à son fils, ne réussit à fixer son attention sur les questions religieuses et l'exégèse évangélique. Sans doute bon nombre de ses pieuses rêveries n'agirent qu'à la manière d'un réactif sur la pensée du futur naturaliste, et d'ailleurs elle n'eût pu que bien difficilement l'attacher à une orthodoxie en dehors de laquelle elle paraît avoir été elle-même. Mais bien qu'elle ait surexcité pour longtemps chez Gœthe une sensibilité d'esprit parfois maladive, il lui reste l'honneur d'avoir rattaché d'une main encore ferme et pour toujours cette jeune imagination à l'idée divine. On peut voir au surplus quel magnifique monument lui a élevé son très-libre disciple en thaumaturgie, car les *Confessions d'une belle âme* qui forment le sixième livre des *Années d'apprentissage* ne sont pour ainsi dire qu'une urne funèbre où se trouve recueilli le parfum de sa vertu douce et résignée.

Au sortir de cette espèce de gynécée pédagogique, formé presque tout entier par des membres de la famille, nous allons retrouver Gœthe entouré d'un cercle féminin sans cesse renouvelé, mais d'une tout autre nature. Il avancera dans la vie à travers une foule de jeunes filles ou de jeunes femmes plus ou moins instantanément devenues ses amies; mais

avant les Egéries qui travailleront à l'éducation définitive de son esprit, viendront des ingénues dont sa tendre imagination subira tout le charme. On comprendra que, dans cette revue à vol d'oiseau des influences féminines acceptées par Gœthe jusqu'à l'époque d'*Iphigénie*, nous glissions plus rapidement encore sur ces *juvenilia* de son cœur. L'*éternel féminin* dont nous poursuivons ici les effets successifs et divers sur lui ne doit s'entendre que d'une façon essentiellement chaste et idéale, encore bien qu'il s'agisse toujours d'un attrait un peu mystérieux dans son inévitable complexité. Dès lors il faut nous défier des élans et des exaltations passagères de la vingtième ou de la trentième année, si rarement pures de tout alliage. On sait d'ailleurs combien la beauté physique du poëte naissant et déjà presque illustre le prédestinait à ce rôle, eût-il été tout à fait involontaire, de Chérubin et de don Juan sans le savoir. Ce que nous remarquerons seulement dès à présent, c'est que ces amourettes et ces passions légères venues presque toutes avant l'heure hâtèrent singulièrement sa maturité intellectuelle, et lui permirent d'écrire à dix-huit ans une pièce où il faut signaler, sinon une expérience bien prématurée des passions les plus équivoques, du moins un art vraiment divinatoire en fait de psychologie malsaine. Nous devons toutefois nous empresser de reconnaître que les fragments *publiés* des diverses correspondances de Gœthe avec ses aimables conquêtes montrent surtout chez lui une amitié violemment passionnée, mais au fond innocente. C'est une flamme très-ardente, qui s'évanouit d'elle-même, sans presque laisser de traces, dès qu'elle a passé au foyer d'à côté. La remarque est déjà, je crois, très-vraie pour cette jeune Gretchen, le modèle probablement de celle de *Faust*, et qui paraît avoir donné le premier éveil aux sens de l'écolier; mais en tout cas elle est, je crois, rigoureusement exacte en ce qui regarde une de ses amies de Leipzig, la fille du brave homme Schœnkopf. Si déjà en effet à propos de Gretchen il écrivait cette belle pensée : « Une femme qui vous forme en semblant vous gâter comme un enfant est adorée ainsi qu'un être céleste qui apporte la joie avec lui, » de leur côté les lettres écrites par Gœthe à Kætchen et à son père contiennent des pages de la cordialité la plus franche et la

plus désintéressée. Nous n'en pourrions pas dire autant de certaines relations postérieures, notamment en Suisse et en Italie. Mais encore une fois tout cela n'est point de notre sujet, et pourrait plutôt servir à expliquer pourquoi Gœthe a si admirablement peint les femmes qu'à donner la raison de son estime si haute et si constante pour elles. Nous ne devons cependant pas passer à côté de toutes ces séductions enchanteresses exercées sur Gœthe sans rappeler deux romans trop courts et bien doux dont, il faut en convenir, il ne sut peut-être pas tirer tout le parti pratique, je n'ai pas dit poétique, qu'il eût pu. Il s'agit de Friederike Brion et de Charlotte Buff.

Friederike Brion était la troisième fille de l'humble pasteur de la paroisse de Sesenheim en Alsace. Un hasard, qui cette fois surtout pourrait, à juste titre, s'appeler la Providence, conduisit le jeune étudiant en droit de Strasbourg jusqu'au presbytère rustique où vivait patriarcalement la famille. Notons bien cet important détail : Herder venait de faire lire à Gœthe le *Vicaire de Wakefield*. De là, d'abord, ces noms d'Olivia et de Moïse donnés par lui à une sœur aînée et à un frère de sa bien-aimée; de là surtout pour lui, à ce moment même, une prédisposition toute particulière à bien sentir la poésie d'une idylle en famille. Après deux journées fort gaies passées à Sesenheim, Gœthe dut retourner à ses études; mais, de Strasbourg, à la date du 15 octobre 1770, il adressa à Friederike la seule lettre authentique qui nous soit parvenue de cette tendre correspondance. On ne fut pas sans se revoir pendant l'hiver; Strasbourg n'était pas trop éloigné de Sesenheim, et le jeune homme montait alors très-volontiers à cheval. Néanmoins, ce fut seulement l'année suivante que le simple penchant manifesté jusque-là sembla devenir quelque chose de plus. A la Pentecôte, Gœthe vint s'installer au presbytère et y passa des vacances qui furent démesurément prolongées, car il poussa une reconnaissance à travers les Vosges jusqu'à Saarbruck. Rien de plus champêtre et de plus charmant que cette vie du poëte à Sesenheim. Il écrit de petites pièces de vers, des sérénades à celle qu'il aime, ébauche même un poëme et lit Homère sous la vigne treillagée du pasteur. Ce ne sont que parties de

campagne, danses en plein air qui durent jusqu'au matin, rêves et projets à deux destinés à durer autant que la vie. Le bon Salzmann à Strasbourg reçoit toutes les confidences de l'amoureux poëte : il est comme la grève sur laquelle viennent échouer un à un tous les petits flots bleus de ce bonheur limpide. C'est lui qui envoie les friandises, les objets de toilette, qui fait, en un mot, les commissions du beau danseur et de toutes les danseuses. Gœthe se sent là dans un milieu tellement féminin qu'il écrit un jour : « Toutes ces jeunes filles ne me laissent pas un moment de repos, et il n'y aura rien d'étonnant si je m'assimile leur propre nature. » Pour nous, voilà l'essentiel. Quant aux plans d'avenir commun, ils n'aboutirent pas. On se revit bien encore une fois, chez une parente qui habitait la ville. Mais, au dire de Gœthe, le charme tout champêtre de Friederike s'évaporait dans ce petit monde étroit et artificiel où les tapis remplacent les pelouses, et les glaces, le ciel bleu. Le poëte passa à côté du bonheur domestique, et Friederike se résigna à vivre, mais ne consentit jamais à se marier.

Charlotte Buff, l'héroïne de la seconde pastorale en action, est plus connue que la fille du pasteur de Sesenheim, parce que c'est à son souvenir que l'on fait remonter, non sans raison, l'origine directe de *Werther*. A peine de retour dans la ville paternelle, le nouveau licencié en droit de la Faculté de Strasbourg, le Dr Gœthe, comme on l'appelait assez improprement, n'avait guère tardé à prendre le chemin de Wetzlar, où siégeait encore une chambre impériale. Le désir de son père, en l'envoyant sur les bords riants de la Lahn, avait été de le préparer par la pratique aux affaires publiques; mais Gœthe devait y retrouver encore l'amour et la poésie. Un de ses compagnons quotidiens de table, lequel par parenthèse signalait en lui comme un trait caractéristique « son respect pour les femmes, » Kestner, était fiancé à la fille de l'*amtmann*, c'est-à-dire du bailli. On sait ce qui arriva. Dès que Gœthe eut été présenté dans la famille de Charlotte, une sympathie singulière et difficile à définir, tant il y reste en somme de sang-froid et d'honnêteté au milieu même des emportements les plus fougueux de la passion, vint jeter l'apprenti en bureaucratie impériale dans l'impasse

d'un amour sans espoir. Il ne faudrait pas, toutefois, se méprendre sur les conséquences vraies de cette ardeur subite. Que l'écrivain ait été pris pendant quelque temps ou du moins menacé de l'être, cela ne paraît guère douteux; mais, en somme, n'ayant pas épousé Friederike, il n'est guère à supposer qu'il ait songé à épouser Charlotte; et, eût-elle été encore libre, elle serait fort probablement restée pour lui ce qu'elle a été en réalité, une occasion fort agréable d'analyser des phénomènes de vie morale sur lui-même et sur les autres. La vérité est qu'à Wetzlar, il lisait toujours Goldsmith, non plus le *Vicaire de Wakefield*, mais le *Village abandonné* qu'il s'essayait même à traduire, et que, dans la famille Buff, il venait surtout chercher ce qui lui avait un peu manqué chez lui par suite de la sécheresse et des manies pédagogiques de son père, je veux dire une atmosphère cordiale et joyeuse où la jeunesse de son cœur trouvât un libre essor. On le voit se refaire ou plutôt se faire enfant pour les petits frères et les petites sœurs de Charlotte, et prendre plaisir à raconter à ces bambins tous les contes de la mère-l'oie, se laissant escalader des pieds à la tête par la bande mutine, et souffrant qu'une douzaine de petites mains à la fois lui tirent les cheveux. Il y a bien loin de là à la mélancolie sinistre de Werther et au coup de pistolet de Jérusalem. La marque que Charlotte dut laisser sur le génie de Gœthe fut à peu près la même que celle dont la tendre et touchante Friederike l'avait déjà frappé à Sesenheim. Pour moi, ce sont ces deux jeunes filles qui ont le plus contribué à faire du grand poëte allemand le poëte le plus majestueux et le plus simple peut-être de la vie de famille, et spécialement du mariage contracté en toute liberté sous l'empire d'une sympathie réciproque et réfléchie. Qu'on revendique pour l'une le mérite d'avoir donné l'idée de *Werther*, j'y consens; mais ce que je réclame pour la seconde comme pour la première, c'est le gracieux honneur d'avoir, avant toutes les autres, éveillé le doux rêve de l'amour conjugal dans le cœur de celui qui devait écrire *Hermann et Dorothée*.

A tout prendre, la part du sentiment pur avait été plus grande que celle de l'esprit seul dans ces deux liaisons d'un charme tout printanier. Nous arrivons à des relations d'une

nuance toute différente, et dans lesquelles les affinités intellectuelles domineront sans cesse tous les autres entraînements, si forts et même si victorieux qu'ils aient pu devenir à de certaines heures. On comprendra que nous nous étendions un peu plus ici. Cependant, il nous faut absolument faire un choix entre les noms qui se pressent devant nous. Nous pourrions parler de Madame Boehme, la femme du professeur à l'université de Leipzig, de la femme de Frédéric Jacobi et de plusieurs autres dames du même cercle, des deux sœurs Gerold, dont l'une s'éprit de Gœthe et lui a, dit-on, donné l'idée de sa Mignon, de Madame de Laroche dont le rapprochèrent des goûts littéraires communs, sans compter peut-être aussi la grâce d'une au moins de ses filles, enfin de la fiancée de Herder, Mademoiselle Flachsland et de sa sœur déjà mariée. Je n'ai pas nommé tout le monde, bien entendu... Mais je ne puis, en vérité, inviter le lecteur à remonter avec moi, dans leur cours, les mille et un petits ruisseaux qui se réuniront plus tard pour former le grand fleuve. Je ne parlerai que des affluents principaux, Mademoiselle de Stolberg et Madame de Stein.

Augustine de Stolberg était destinée à exercer dans toute leur puissance, sur l'auteur de *Goetz* et de *Werther,* les droits de l'amitié féminine, mais il ne devait pas lui être accordé de le voir une seule fois. Tout se réduit donc entre eux à un commerce épistolaire, lequel même ne fut pas de très-longue durée, au moins pendant la période de spontanéité. L'intimité qui unissait les deux jeunes comtes de Stolberg au jeune et triomphant écrivain fut l'origine naturelle et le nœud de cette intimité nouvelle et lointaine avec « *la chère inconnue.* » Tel est, en effet, le titre par lequel, à la fin de janvier 1775, Gœthe, de Francfort même, entrait de plain-pied dans cette libre et affectueuse correspondance avec une jeune comtesse du saint-empire germanique. C'est à dessein, assure-t-il, qu'il a choisi cette qualification, « car les noms d'amie, de sœur, de bien-aimée, de fiancée, d'épouse, même un mot qui serait capable de rassembler en lui toutes ces qualités ne lui suffirait pas pour exprimer le sentiment ardent qui l'agite. » Je cite, non moins à dessein que l'auteur, ce premier et excessif hommage lancé à distance, évidemment

avec la plus grande ingénuité du monde, pour montrer combien à cette époque la passion chez Gœthe est toujours prête à déborder sur le premier cœur venu. Cette lettre, qui était déjà une réponse, Gœthe n'ayant pas pris l'initiative, se compose de trois fragments, qui ne sont pas de la même semaine. Du premier coup, il tient donc un compte courant sentimental et en partie double. Ecoutez-le plutôt : « Vous me demandez si je suis heureux? Oui, chère amie, je le suis, ou, du moins, si je ne le suis pas, j'éprouve en moi tout ce que l'extrême joie et l'extrême souffrance peuvent nous faire éprouver. Rien, en dehors de moi, ne me trouble, ne me déchire, ne me gêne. Mais je suis comme un petit enfant, Dieu le sait! » Ainsi, il confesse déjà le besoin d'une direction morale. Plus tard, il reconnaîtra plus nettement encore que ce qui lui manque, c'est la paix intérieure, ce calme particulier qu'on ne trouve qu'en dehors de la vie mondaine. Il faut citer un portrait autographe qui figure dans la seconde lettre. Après avoir dépeint le Gœthe de la cour, solennel et empesé dans son frac de gala, il ajoute : « Mais il y en a encore un autre, bien botté, bien enveloppé de fourrures, une cravate de soie brune autour du cou, qui, dans l'air vif de février, pressent déjà le printemps; pour qui bientôt ce vaste monde qui lui est si cher va se rouvrir; qui cherche à exprimer de son mieux, tantôt, dans de courtes pièces de vers, les innocentes sensations de la jeunesse, tantôt, dans divers drames, les énergies et les fortes passions de la maturité; tantôt, avec un peu de craie promenée sur un peu de papier gris, l'extérieur de ses amis, la nature qui l'environne et les objets domestiques qu'il aime le plus : un Gœthe enfin qui ne s'inquiète ni à droite ni à gauche de l'opinion qu'on se fait de ce qu'il a produit, parce que, d'un effort toujours égal, il monte sans cesse un degré de plus, parce qu'il ne prétend pas arriver d'un seul bond à un idéal quelconque, mais au contraire laisse se développer, moitié en se jouant et moitié en travaillant, ses libres sentiments jusqu'à leur transformation en facultés véritables. » Voilà une confession de Gœthe que tout Français doit graver dans sa mémoire, car elle livre la clef de son génie et le secret de la grandeur humaine. Voici, du reste, un court passage qui achèvera

de bien déterminer l'état psychologique où se trouvait l'impétueux et sincère correspondant de Gustchen de Stolberg : « Si tu souffres, écris-moi : je veux tout partager avec toi. Mais ne m'abandonne pas non plus, toi, dont l'âme est si noble, au jour de la détresse qui pourrait arriver, si jamais j'en venais à te fuir toi et tous ceux qui me sont chers. Oh ! alors, poursuis-moi, je t'en conjure, poursuis-moi de tes lettres et sauve-moi de moi-même ! »

Il est à croire que Gœthe faisait ici allusion à sa situation personnelle d'alors vis-à-vis d'Elisabeth Schœnmann, la fille d'un riche banquier de sa ville natale, qui, sous le petit nom familier de Lili, est restée célèbre dans la littérature gœthéenne. Cette fois, le prestige personnel et social du jeune patricien n'avait pas produit son effet ordinaire. Il avait affaire à une coquette, fort habituée à plaire et se plaisant elle-même infiniment dans ce rôle assez frivole. De là, pendant tout ce printemps de 1775, bien des tumultes dans l'imagination du poëte, tour à tour partagé entre la crainte et l'espoir du mariage. Les choses allèrent fort loin cette fois, jusqu'aux fiançailles inclusivement. Il est piquant de voir ce fiancé si épris verser tous ses chagrins et quelquefois aussi tous ses dépits dans le sein d'Augustine de Stolberg, lui demandant en retour des consolations et des conseils. Il existe, entre autres, dans ce petit dossier de psychologie candide et brûlante à la fois, une lettre curieuse adressée à la « chère sœur, » à « l'ange » du Holstein de la chambre même de Lili, entre ses bottines et sa corbeille à ouvrage. Ce n'est rien moins qu'une admirable étude morale que Gœthe, au milieu même de son bouillonnement de pensées et de désirs, fait consciencieusement sur lui, inspiré sans doute par la calme beauté du paysage qui s'étend sous ses yeux au delà de la terrasse : nous sommes ici, en effet, à Offenbach, c'est-à-dire à la campagne, tout près de Francfort. Peu de temps après, il partait pour la Suisse avec les deux comtes de Stolberg; dès son retour, il reprend la plume pour causer de nouveau avec Gustchen. Le 14 septembre, il s'écrie : « Ce que vous me dites de Lili est bien vrai... Cher ange, votre lettre m'a retenti aux oreilles comme la trompette qui réveille le guerrier endormi. » Suit un petit journal, continué pendant un mois

environ et roulant tout entier sur l'incompatibilité de caractère qu'il croit avoir découverte entre Lili et lui. Pendant plusieurs jours, il s'agit de savoir si sa fiancée, car elle l'est toujours, ira ou non au bal masqué, et si, lui aussi, ira ou n'ira pas la retrouver. A ce propos, il entre dans les plus minces détails, notant tous ses embarras de conscience, toutes ses hésitations avec lui-même, toutes ses tentatives pour prendre un parti, et le bon. La situation assez étrange créée entre Gœthe et Mademoiselle de Stolberg, par la vertu de la sélection psychologique, est donc, en somme, facile à qualifier. Un tel rôle de confidente pour tout entendre suppose nécessairement l'amitié et exclut logiquement l'amour. Ce qui n'empêchera pas le jeune enthousiaste de glisser çà et là un petit bout de déclaration à tout hasard : « Oh! que je voudrais, écrit-il quelque part, que tu pusses seulement, pendant huit jours, sentir mon cœur auprès du tien, mon regard dans ton regard! » En bonne foi, il ne pouvait moins faire pour la correspondante dans les bras complaisants de laquelle il allait se jeter si volontiers aux heures d'ennui : c'était à peine désintéresser son amour-propre de femme.

Le 8 octobre 1775, un petit mot très-court annonçait à Mademoiselle de Stolberg que le duc de Weimar arrivait à Francfort et qu'il emmenait Gœthe à sa cour ainsi que ses deux frères à elle. A partir de cette mémorable fuite en Thuringe, les communications épistolaires se ralentissent, pendant que, peu à peu, l'attache des cœurs se dénoue : ce ne sont plus guère que de petits billets sans importance. Mademoiselle de Stolberg vient d'être en danger de mort : à peine Gœthe a-t-il le temps de lui adresser une sorte d'interjection sympathique, un cri de condoléance passionné. Néanmoins, un mois plus tard, nous sommes en mai 1776, la conversation par écrit recommence. Gœthe veut tenir compagnie à la malade au moyen d'un nouveau journal. Mais il a trop de choses à lui apprendre pour pouvoir entrer dans le menu de ces choses. Il lui décrit en quelques traits son jardin et sa maisonnette, le vallon où serpente l'Ilm à travers les prairies, le plaisir qu'il prend à se trouver au milieu de ses fleurs renaissantes et des oiseaux qui célèbrent cette renaissance; il

la plaint d'être encore souffrante à pareille époque de l'année, il lui parle de son amitié avec le duc et même de sa nouvelle et précieuse amie, Madame de Stein. Il était écrit que Gustchen viderait jusqu'à la lie la coupe amère des confidences! Enfin il lui envoie une lettre de sa sœur Cornélie, la priant de se mettre en rapport avec elle et de lui faire parvenir quelques consolations dans son isolement. « Apprenez à vous connaître toutes les deux, écrit-il en lui confiant cette tâche ingrate, soyez l'une pour l'autre ce que je ne puis être pour vous. Les femmes qui sont vraiment dignes du nom de femme ne devraient jamais aimer un homme : notre sexe ne le mérite pas. » Quelques mois passent, celui d'août arrive, et avec lui le premier nuage. Un des frères de Gustchen, Fritz, avait promis à Charles-Auguste d'accepter une place dans son personnel aulique, et cependant ne venait pas se constituer chambellan. Gœthe, qui sans doute s'était porté garant de l'exactitude de son ancien et très-frivole ami, eut le tort de s'en prendre à Gustchen du retard de son frère. On a prétendu aussi que les Stolberg, en se jetant à corps perdu dans le piétisme et l'intolérance, avaient par cela même détourné Gœthe d'eux-mêmes et de leur entourage. Il est certain, à en juger au moins par les mémoires publiés sous le nom et d'après des notes de Madame de Montagu, qui une vingtaine d'années plus tard vécut presque dans la famille, qu'il devait y avoir depuis bien longtemps un abîme profond entre les libres vues religieuses de Gœthe et le zèle étroitement catholique des Stolberg. Il n'y eut cependant jamais de rupture déclarée. Au contraire nous trouvons encore quelques billets pleins de sentiments affectueux. Une fois même, à l'occasion d'un anniversaire de naissance, Gœthe veut envoyer un portefeuille peint par lui, mais il laisse passer la date fatale, et c'est Madame de Stein qui se charge d'achever le travail, sans toutefois y parvenir à son tour. « C'est une œuvre qui n'a pas de chance, » remarque-t-il. La remarque ne s'applique pas moins justement à cette amitié qui acheva de s'éteindre sans avoir reçu la consécration d'une seule entrevue ou d'un seul serrement de main, car bien qu'Augustine de Stolberg, devenue comtesse de Bernstorf par son mariage avec un beau-frère, ait trouvé moyen de vivre encore trois ans de plus que Gœthe,

elle ne trouva pas dans sa vie, je l'ai dit, l'occasion de le voir un seul instant.

A dire vrai, ce qui avait détaché Gœthe de son invisible et sage correspondante, c'est que, dès son arrivée à Weimar, il y avait découvert l'intelligente amie capable de le comprendre et de le diriger, et que sa régénération intérieure, sa cure intellectuelle, si je puis dire ainsi, avait déjà commencé. Le moment est venu de parler de cette étroite et longue liaison à laquelle nous sommes tout particulièrement redevables de notre pièce, car Iphigénie, il n'y a pas à en douter, n'est autre que l'image poétique de Madame de Stein. Néanmoins on ne saurait bien comprendre tout l'à-propos et surtout la douceur de l'empire que Gœthe lui laissa si volontiers prendre sur son esprit, sans déposer d'abord une sorte d'opinion toute faite et de préjugé national. Les quelques rares élus parmi nos compatriotes qui eurent l'honneur de visiter Gœthe à Weimar ne le virent que pendant les dernières années de sa vie, dans toute la majesté de son soleil couchant. De là cette impression rapportée, et trop longtemps accréditée de ce côté-ci du Rhin, que le poëte avait toujours été le plus impassible et le plus superbe des hommes. Rien n'est plus inexact. Du moment où Gœthe commença à vivre, on put constater chez lui une expansion incomparable de vie, un débordement perpétuel et nécessaire d'activité dans tous les sens, un jaillissement presque sans exemple de sensations et d'idées. Plaisir ou travail, il ne sait rien prendre à demi : il embrasse d'une étreinte énergique et comme involontaire la moindre velléité qui passe. Que ceux qui s'obstineraient encore à parler de son cœur de glace et de sa poitrine de marbre se donnent la peine de feuilleter sa correspondance de 1770 à 1790. Ils verront que de luttes en lui, que de crises terribles, que de poignantes anxiétés, souvent sans motif bien sérieux, à propos d'une sympathie qu'il sent naître, d'un événement qu'il redoute, d'une nouvelle qui se fait attendre! Que de fois sa vive et ardente imagination lui fait perdre le juste sentiment des choses! Que de fois une cruelle et vaine fantasmagorie vient tourmenter sa conscience et épouvanter sa pensée! Son *moi* semble vraiment alors comme un brin de paille abandonné à tous les souffles d'une destinée moqueuse. Ce n'est que par

un long et douloureux effort qu'il reprend possession de lui-même, et replace ses sens sous la discipline de sa raison calmée. Oui, certes, ses œuvres ne semblent réfléchir qu'un esprit aussi maître de lui-même que sincère avec lui-même; mais bien des lacs aussi, et des plus purs, reflètent éternellement dans leur azur limpide l'azur céleste, et leurs eaux cependant dorment sur la lave et les cendres refroidies d'un antique cratère. La familiarité qui associait Gœthe au jeune duc de Weimar n'était pas faite d'ailleurs pour tempérer en lui cette effervescence de sensibilité. Charles-Auguste, en plein dix-huitième siècle, alors que la monomanie de l'imitation française sévissait partout autour de lui, avait gardé des allures et une énergie toutes tudesques. On nomme cela *derbheit* en allemand, mais nous ne trouverions peut-être pas en français un mot très-convenable pour rendre l'idée. Assurément le poëte ne pouvait espérer de rencontrer dans les chasses et les parties de plaisir poursuivies en commun avec un compagnon aussi fidèle à la vieille *derbheit* nationale cette paix intérieure qui lui faisait si cruellement défaut. Et pourtant, nous allons le voir, cette ataraxie contemplative était pour lui le souverain bien de la vie, ce je ne sais quoi d'insaisissable et d'indispensable après quoi l'homme étend toujours la main, précisément peut-être, hélas! parce qu'il ne saurait jamais l'atteindre. En mourant, il s'est écrié : « De la lumière, de la lumière; » toute sa vie il n'a cessé de soupirer : « Du repos, du repos. » Or c'est précisément cet apaisement de sa fougue juvénile qu'il devait trouver auprès de Madame de Stein.

Charlotte de Schardt, née en 1742, par conséquent sept ans avant Gœthe, et mariée en 1764 au baron Frédéric de Stein, avait été avant son mariage demoiselle d'honneur de la duchesse douairière, Maria Amalia, à laquelle remonte la première pensée de faire de Weimar, comme on disait alors, le rendez-vous des Muses germaniques. Bien que son mari fût le seigneur et maître du village de Kochberg, Madame de Stein n'en resta pas moins attachée à la cour, et, dès que Gœthe y fut introduit, la connaissance fut vite faite et la correspondance commença. Un des premiers mots à relever dans ce pêle-mêle de petites nouvelles locales ou de recommanda-

tions gastronomiques est celui-ci : *Besaenftigerin !* Il faut absolument le traduire, et cependant je ne saurais le faire que par une périphrase : *O toi qui apaises!* Viennent ensuite les mots de « cher ange, » de « chère dame, » de « femme d'or, » et tous dits avec un accent auquel on ne peut se méprendre. L'admiration, l'estime affectueuse et sentimentale est déjà conquise. Bientôt nous avons des pièces de vers, notamment le *Chant du pèlerin.*

O fille du ciel, toi qui rends
Bonheurs et maux pour nous moins grands,
Et dont le doux secours redouble
En même temps que notre trouble,
Ah! de vivre que je suis las!
A quoi bon plaisirs et tracas?
O paix que j'aime,
Viens en moi-même!

Puisque j'ai commencé à citer, qu'on me permette de continuer, et de glaner à travers cette première année.

23 *février.* « Comme j'ai dormi d'un sommeil calme et léger! Que je me suis trouvé heureux de me lever, heureux de saluer le beau soleil, pour la première fois depuis quatorze ans, d'un cœur vraiment libre! Et comme je me sens reconnaissant envers toi, ange céleste, à qui je dois tout cela! Si je n'avais écouté que mon cœur... non, soyons honnête. »

Même jour, le soir. « Je sais que je puis tout te confier, et, peu à peu, avec la grâce de Dieu, je veux aussi tout te confier. — Ah! que ma sœur n'a-t-elle un frère à peu près comme moi j'ai une sœur en toi! »

25 *mars.* « Je suis calme et pense à toi, et de là, comme d'un point de départ, à tout ce qui m'est cher. »

13 *avril.* « Pourquoi faut-il que je te tourmente ainsi, être bien-aimé? Pourquoi me tromper moi-même, et te tourmenter et toujours? Nous ne pouvons rien être l'un à l'autre et sommes trop l'un pour l'autre! Crois-moi, tu ne fais qu'un tout avec moi. — Mais précisément je ne vois les choses que comme elles sont, cela me rend fou. Bonne nuit, ange, et bon réveil. Je ne veux plus te revoir. — Seulement, — tu sais tout, — j'ai un cœur. — Tout ce que je pourrais dire serait absurde. — A l'avenir je te regarderai juste comme on regarde les étoiles. — Ne l'oublie jamais. »

11 *avril*. « Oui, certe, en un passé meilleur,
Tu fus ou ma femme ou ma sœur.
Tu connaissais à fond mon être,
De mes sens ton œil était maître,
Et tu lisais à livre ouvert
Dans mon cœur où chacun se perd.
De mon sang tu calmais la rage,
Tu guidais le torrent sauvage,
Et dans tes bras d'ange mon sein
Retrouvait un repos soudain.
A cette chaîne enchanteresse
J'oubliais parfois ma détresse.
Quel bonheur le valut jamais
Le temps qu'à tes pieds je passais,
Où, l'âme à tes yeux suspendue,
Je me sentais bon à ta vue,
Où mes sens étaient moins fougueux
Et mon sang moins impétueux! »

16 *avril*. « Adieu, chère sœur, puisqu'il doit en être ainsi. »

22 *avril*. « Ceci pour vous prouver que je vis, que je vous aime et que dans le passé, le présent et l'avenir je suis tout à vous. »

Mai. « Prière de me donner à dîner aujourd'hui, à la source même de votre pure lumière. »

Même mois. « Ci-joint une lettre de ma sœur. Vous comprendrez sans peine combien elle me déchire le cœur. J'en ai déjà fait disparaître quelques-unes, afin de ne pas vous tourmenter. Je vous en supplie instamment, intéressez-vous à elle, décidez-vous à lui écrire, et tracassez-moi afin que je lui envoie quelque chose. »

24 *mai*. « Ainsi donc l'amitié la plus pure, la plus belle, la plus vraie que j'aie jamais eue pour une femme, ma sœur exceptée, tout cela aussi détruit! — Si je ne puis pas vivre avec vous, votre affection me sert aussi peu que celle de ma chère absente (1), dont elle me comble, elle. C'est la présence de l'objet aimé, au moment même du besoin, qui décide tout, qui adoucit tout, qui fortifie tout. »

25 *mai*. « Vous êtes toujours la même, toujours l'affection et la bonté infinie. »

22 *juin*. « Chère, chère Madame, je ne puis me faire à cette

(1) Mademoiselle de Stolberg.

idée que vous partez mardi, que vous allez être loin de moi pendant la moitié d'une année. A quoi bon en effet tout le reste ! C'est la présence seule qui agit, console et produit quelque chose. Il est vrai qu'elle tourmente aussi bien souvent, mais les tourments en amour, c'est la pluie qui fait le beau temps. — La duchesse mère s'est bien aperçue que je changeais rapidement. »

27 *juin*. « Rien qu'un mot de remercîment pour le dessin. Il est tout à fait magnifique et très-exact : en vérité, c'est toute ton âme. Oui, c'est bien là ce sentiment profond de paix qui t'accompagne. »

16 *juillet*. « Vous me manquez partout et toujours, et, si vous ne revenez pas bien vite, je vous jouerai quelque mauvais tour. Hier au tir à l'oiseau d'Apolda je me suis amouraché de Christine d'Artern. — Je n'ai plus rien auprès de moi qui me ramène au calme. »

22 *juillet*. « J'ai commencé à dessiner quelque chose de l'autre côté ; mais cela ne va pas. C'est pourquoi j'écris de préférence, de la grotte « d'Hermannstein (1), » mon séjour de prédilection, où je voudrais pouvoir demeurer. Chère amie, j'ai beaucoup dessiné, mais je ne vois que trop bien que jamais je ne deviendrai artiste. — Il pleut, et très-fort, dans la forêt. Si tu pouvais une fois seulement venir ici, c'est vraiment au-dessus de toute description et de tout dessin. — Ce qui reste éternellement vrai, c'est qu'il faut savoir se borner, n'avoir réellement besoin que d'une chose ou de peu de choses, mais les aimer entièrement, s'attacher tout à elles, les retourner de tous les côtés, être uni enfin avec elles : voilà ce qui fait le poëte, l'artiste, l'homme. — Adieu, je vais aller voir jusqu'aux rochers et aux épicéas. Il continue à pleuvoir. — Me voici sur une haute cime d'où l'on découvre tout au loin. Je suis assis sous le feuillage protecteur de sapins, au milieu de la pluie. J'attends le duc qui doit apporter aussi une carabine pour moi. Le brouillard des vallées monte le long des arbres verts. »

8 *août*. « Tu permets, n'est-ce pas, que je verse dans mon

(1) Auprès d'Ilmenau, dans la forêt de Thuringe.

œuvre (1) quelques gouttes de ton être, ce qu'il faudra seulement pour qu'elle en prenne la nuance. »

1er *septembre*. « Je me suis traîné quelque temps dans le parc, pour vous voir encore et boire dans vos yeux quelques gouttes de consolation. »

10 *septembre*. « Je vous envoie Lenz. Il vous verra et son âme troublée puisera dans votre présence seule ce baume qui fait mon envie. »

7 *octobre*. « Depuis quelque temps vous êtes pour moi comme la Madone qui s'envole vers le ciel. C'est en vain que celui qui reste en arrière étend ses bras vers elle, c'est en vain que son regard plein de larmes et d'un doux adieu voudrait rappeler le sien jusqu'à terre : elle vient de disparaître dans la splendeur qui l'entoure, uniquement empressée de saisir la couronne qui plane au-dessus de sa tête. »

Nous voici arrivés à la seconde année de cette féconde communauté d'esprit et de cœur. Le ton des lettres va un peu changer : il avait déjà changé depuis la fin de l'automne. Le *Sie* remplace à peu près partout le *Du*, tandis qu'auparavant les *tu* et les *vous* alternaient de la façon la plus capricieuse dans ces bouts d'épître. C'est une preuve que le respect et la vénération s'accentuent chaque jour davantage. A vrai dire, parfois on se boude un peu de part et d'autre. Le poëte envoie bien son hommage printanier de primevères et d'asperges à celle qui est devenue le bon génie de son âme, mais c'est Fritz de Stein, l'un des jeunes enfants de sa correspondante, qui vient lui tenir compagnie dans son jardin. A chaque instant des traces de fâcheries reviennent. « Je vous prie de ne plus m'écrire ce que vous ne pensez pas, comme cette fois-ci le commencement de votre billet, » écrit même une fois Gœthe d'un ton assez sec. Presque toute la première moitié de l'année se passe dans cette situation. Mais le 16 juin, un véritable coup de foudre tombe sur le bonheur du solitaire. « A neuf heures, écrit-il, j'apprends que ma sœur est morte. Je suis incapable pour le moment d'en dire davantage. » Madame de Stein qui, d'après Zimmermann, ressemblait au physique à cette Cornélie tant aimée, était absente.

(1) *Der Falke*.

Mais bientôt arrive le mois de juillet et nous trouvons Gœthe à Kochberg, attiré par quelque pressante et bienfaisante invitation dans le sanctuaire même de son idole. C'est une véritable consolation pour lui que de fouler enfin aux pieds ce paradis champêtre. Il y revient deux dimanches de suite et fait faire aux enfants de jolies excursions dans la contrée voisine, s'arrêtant çà et là quand il a trouvé un joli site à dessiner. La seconde fois, arrivant le soir, assez tard, il trouve tout le monde couché dans ce pigeonnier humain. Il y a là une scène de réalisme familier où nous apparaissent, naturellement un peu en déshabillé, les hôtes du vieux manoir. Au mois de septembre, nouvelle séparation assez longue. Gœthe est retenu prisonnier à la Wartburg par une fluxion violente compliquée de névralgie. Le duc et la cour chassent tout à côté, à Wilhelmsthal. Lui est obligé de se contenter de la vue d'Eisenach qui gît à ses pieds et de la belle forêt qui se déploie au sud de la petite ville, et s'attriste de jour en jour davantage sous les pluies d'un automne maussade. Raison de plus pour pousser du fond de son cœur le soupir de l'absent qui s'ennuie. Enfin il rentre à Weimar et commence sur-le-champ *Wilhelm Meister*. Il importe de retenir cette coïncidence, car ce beau roman, dont une œuvre lyrique assez récente a dû donner au public français une idée bien fausse et bien mesquine, n'est que le développement, à l'aide d'une fiction, de cette théorie que l'homme n'arrive jamais à la pleine maturité morale sans avoir été touché par la grâce féminine. Aurélie, Thérèse, Nathalie ne sont là que pour servir de pierre de touche au caractère du jeune héros : il s'y reconnaît lui-même et s'y épure à la longue. Après les citations que nous venons de faire, qui pourrait douter que Madame de Stein n'ait été la source mystérieuse et presque mystique où l'écrivain a puisé la pensée première de *Wilhelm Meister*? Le 8 novembre, il se demande encore en lui écrivant si sa présence ne serait pas pour lui comme un miroir pur et limpide que l'on aime par cela même qu'on s'y peut voir à merveille. Le dernier mois de l'année nous vaut enfin une véritable avalanche de petites improvisations, de fragments descriptifs, écrits dans les neiges du Harz, qui n'empêchent cependant pas le touriste, à la date douloureuse du 7 décembre, de se

rappeler à lui-même et de rappeler à son amie qu'un an plus tôt il eût encore célébré l'anniversaire de la naissance de sa sœur.

Nous assistons pendant presque tout le cours de l'année suivante à une singulière contradiction. Tandis que dans ses lettres à ses amis Gœthe se réjouit de la pacification qui s'opère en lui, au contraire dans ses monologues manuscrits avec Madame de Stein il ne cesse de se plaindre à mots couverts, de se montrer inquiet et jaloux dans son affection platonique, d'affecter des airs sérieusement boudeurs. Il a presque des velléités de rupture suivies d'apparences de réconciliation. Néanmoins les épithètes « d'or » ou « d'amour » ne sont pas rayées de son vocabulaire, et, bien entendu, les fleurs et les légumes de son jardin prennent toujours la même direction. Malgré ces impatiences, il est évident que le travail latent d'apaisement se poursuit. Dès le mois de février il le reconnaissait lui-même. « Il me semble qu'il se fait en moi un changement, mais je ne sais encore comment l'interpréter. » Or, en même temps qu'il adressait cet aveu incomplet à l'indulgente Minerve chargée de régler les élans de son cœur, il inscrivait sur son propre journal, d'après Riemer, que l'instinct de la sagesse et le goût de l'isolement gagnaient chaque jour en lui, et qu'il se sentait de plus en plus porté vers la jouissance paisible et solitaire des petits bonheurs qu'offre le foyer domestique. Et c'est bien en effet cette disposition d'esprit qui chez lui s'accuse sans cesse davantage. Le matin de Pâques, par exemple, « afin de sanctifier ce jour où tous les chrétiens doivent se réjouir ensemble, » il cueille quelques fleurs aux premiers rayons du soleil et les envoie à son amie. Quelques semaines plus tard il lui parlera de sa trentième année qui approche. On voit déjà apparaître les premières traces de la grande doctrine gœthéenne sur la résignation patiente et la privation salutaire. « Je suis, hélas ! écrit-il au mois de juin, trop attaché à votre amour ; si je cherche à m'en délivrer, cela me fait mal; aussi je laisse les choses comme elles sont. » Et, quelques jours après : « Il y a des choses qui nous font souffrir, surtout au commencement ; mais, quand il le faut, on finit pourtant par s'y faire peu à peu. » Il devient triste au point de comparer son âme à celle d'un hibou. Ce

qui ne l'empêche pas d'exprimer une fois un souhait d'une bonne humeur tout à fait fantastique, celui de voir toutes les pêches quitter les pêchers d'Iéna pour aller dire à Weimar à Madame de Stein combien il l'aime. Néanmoins la mélancolie la misanthropie même va s'aggraver encore pendant une visite, d'ailleurs intéressante, faite en compagnie du duc à la cour de Dessau et à celle de Berlin. Il est pris d'un véritable accès de dégoût en présence des vices et des ridicules de toute cette haute société prussienne qui entoure le roi. Il nous serait impossible de reproduire honnêtement ici les qualifications brutales qui échappent à la franchise de son indignation. Ces tristes spectacles le conduiront à se renfermer de plus en plus en lui-même. Quand nos sentiments et nos pensées reprennent ainsi le chemin du logis, n'est-ce pas parce que ce logis a appris l'art de leur plaire? Ce dédain du monde atteste déjà à lui seul un progrès intérieur, la convalescence, sinon la guérison, d'une conscience agitée. Une ligne écrite le 10 décembre confirme bien cette conjecture. Gœthe rappelle qu'il y a une année, jour pour jour et heure pour heure, il était au sommet du Brocken : « J'y ai adressé à l'esprit céleste, ajoute-t-il, un vœu qui est maintenant rempli. » A voir l'accalmie qui a succédé dans son âme aux longues tourmentes de sa vie passée, n'est-il pas naturel de penser que ce vœu formé sur le Brocken et qui se trouvait réalisé était celui à l'accomplissement duquel Madame de Stein travaillait depuis trois ans, sans avoir attendu les démarches de l'esprit céleste? Qu'on veuille bien lire encore ce compliment en vers, véritable sérénade à l'occasion de la nouvelle année :

« Tu fais vieux l'homme jeune, et le jeune homme, vieux;
Un cœur doux devient vif, un vif, doux, sous tes yeux;
Le calme te rend gaie et la gaîté sereine;
Tu sais changer le mal en bien, la joie en peine;
Don divin sur nous tous que tu ne peux avoir
Que parce qu'un Dieu bon t'a cédé son pouvoir. »

Nous ne pouvons, on le comprend, suivre jusqu'au bout ce duo familier de deux nobles âmes faites l'une pour l'autre : Madame de Stein n'est en somme pour nous que le modèle qui, dans l'atelier féminin de Gœthe, a posé pour l'âme

d'Iphigénie. Il y a néanmoins dans ce ménage intellectuel un problème trop piquant pour que l'indiscrétion de la postérité n'ait pas tenté d'en pénétrer le mystère. Il était en effet assez naturel que l'on se demandât si l'amie de Gœthe n'avait jamais été quelque chose de plus pour lui. L'Allemagne qui a un respect sincère et une reconnaissance justement illimitée pour ceux de ses grands hommes auxquels elle doit d'être elle-même, l'Allemagne qui rejetterait avec raison de son sein ces chercheurs au jour le jour de scandale qu'on pourrait appeler les parasites de la célébrité, a évité autant que possible de poser et de laisser poser un problème aussi délicat. Nous croyons aussi que nos voisins doivent trop à Gœthe pour n'avoir pas eu la meilleure grâce du monde à feindre quelquefois une cécité charitable envers lui. Quand un homme a créé un peuple, c'est bien le moins que ce peuple lui pardonne d'avoir été aussi un homme. Mais un Anglais, — cette nation est sans pitié, — M. Lewes, qui a écrit deux volumes un peu surfaits sur Gœthe, ne s'est pas laissé condamner au silence par ce sentiment de pudeur et de gratitude nationales. Vainement il masque d'abord sa vraie pensée sous l'honnête expression de : *increased devotion*. En somme, selon lui, c'est à partir de 1781 que les relations changent de nature et que le poëte devient *a happy lover*, comme il finit par le dire. Nous ne saurions trop pour notre compte nous féliciter de ce que la composition d'*Iphigénie*, ainsi que celle du *Tasse*, remonte à une date antérieure, ce qui nous dispense de donner tort ou raison au critique britannique, et de fixer au juste l'état civil d'un genre d'affection au bout du compte assez mêlé. Nous ne pouvons pas en effet nous empêcher de reconnaître que l'amitié joue bien des fois l'amour dans cette correspondance, que nous n'en possédons qu'une face sur deux, et encore incomplète, les lettres de Madame de Stein n'ayant jamais été livrées à la publicité et certaines lettres de Gœthe ayant pu être détruites par elle ou par ses enfants; que l'action se passe au dix-huitième siècle, c'est-à-dire à une époque de haute galanterie et en pleine épidémie anacréontique; qu'enfin le rôle de Minerve est quelquefois assez difficile à soutenir jusqu'au bout, surtout quand Télémaque est fort beau garçon et, de plus, assez pressant. Nous ne

voudrions pas prononcer le gros mot d'adultère psychologique; mais au moins est-il probable que le centre de gravité des affections et des pensées de Madame de Stein n'a pas toujours été au foyer conjugal. Cette réserve faite, ce que nous voulons et ce que nous pouvons affirmer, c'est que cet échange quotidien d'impressions de toute nature et d'idées de toute provenance, cette retraite à deux dans le sanctuaire enchanté de la poésie, cette alliance offensive et défensive contre les absurdes tracas du monde constitue avant tout une liaison idéale, qui a élevé deux grands esprits au-dessus d'eux-mêmes, et qui en tout cas n'a rien, absolument rien à démêler avec la vulgarité des passions purement sensuelles ou la niaiserie des aventures mondaines.

II

Cette liaison de Gœthe avec Madame de Stein durait depuis environ trois ans, lorsqu'en quête d'un sujet dramatique emprunté à l'antiquité grecque l'auteur de *Werther* se décida pour la légende d'Iphigénie en Tauride. A la vérité, l'un de ses secrétaires, Riemer, fait remonter jusqu'à 1776 la première intention de composer une *Iphigénie*. Mais ce dont nous sommes certains, c'est qu'elle ne fut ébauchée qu'au mois de janvier 1779. On a aussi raconté qu'une fête de cour célébrée en l'honneur de la duchesse Louise avait déterminé le poëte à traiter pour le théâtre la question de la vertu et de la puissance féminines. Mais il ne faut voir là qu'une flatterie par hypothèse. Si sincère et si respectueuse qu'ait pu être la dévotion de Gœthe envers la jeune et charmante épouse de Charles-Auguste, il n'est vraiment pas contestable que son héroïne ne soit Madame de Stein elle-même, revue et corrigée par son imagination poétique. Une coïncidence assez étrange et qu'il faut noter ici, c'est que Gœthe se mit précisément à l'œuvre au moment où Gluck faisait répéter à Paris son *Iphigénie en Tauride*, qui allait avoir au mois de mai suivant un succès peut-être encore sans exemple dans les annales de la musique dramatique.

Grâce à la correspondance du « poëte ambulant, » comme

Gœthe s'appelle lui-même, avec « l'amie de son âme, » ainsi que la nomme le Dr Schœll, nous allons pouvoir suivre pas à pas le secret travail de l'incubation littéraire, et assister crise par crise au laborieux enfantement de l'œuvre nouvelle. La première mention est du 14 janvier, un dimanche, c'est-à-dire, suivant la vieille superstition allemande, un jour tout particulièrement propice aux naissances heureuses. Le soir, Gœthe se fit faire de la musique pour se détendre l'esprit et congédier une inspiration qui, en définitive, semble n'être guère venue ce jour-là. Le 22, il remet sur le chantier son projet de drame. Mais, cette fois, la musique ne vient plus congédier l'inspiration, elle vient la solliciter en délivrant la Muse des souvenirs bureaucratiques de la journée, car la nouvelle scène fut écrite pendant qu'un quatuor était exécuté dans la pièce voisine. Malheureusement, dès février, Gœthe partait à cheval pour aller remplir à travers la Thuringe ses doubles fonctions d'agent-voyer en chef et de capitaine de recrutement du duché. Hâtons-nous d'ajouter qu'il emportait avec lui son manuscrit promis, à ce qu'assure M. Duentzer, pour Pâques au théâtre d'amateurs de la cour. Le 1er mars, il écrit d'Iéna à la « sage amie » que sa pièce avance. Il y travailla deux ou trois jours dans le château ou plutôt l'un des châteaux de Dornburg, village pittoresque et résidence ducale de la vallée de la Saale. Le 5, il était à Apolda, le Manchester du duché, d'où il annonçait à son ami Knebel tout son regret de n'être pas resté quelques jours de plus à Dornburg, car la misère à Apolda était épouvantable, et rien n'y pouvait conjurer le spectre de la famine. « Impossible de faire parler le roi Thoas, écrivait-il le 7 à Madame de Stein, dans un lieu où tant d'ouvriers de filature meurent de faim. » Le lendemain, Knebel, le rejoignant à Buttstedt, le trouvait assis et s'occupant de son drame, tandis que les recrues attendaient, autour de lui rangées, que l'écrivain eût le temps de redevenir enrôleur. Le 9, à Allstædt, il assemble et coordonne les scènes des trois premiers actes. De retour à Weimar le surlendemain, il envoie à Knebel ces trois premiers actes, en le chargeant de bien faire apprendre le rôle de Pylade au prince Constantin, le jeune frère du duc régnant. Le quatrième acte fut achevé en un seul jour, *sereno die,*

quieta mente, à Ilmenau, chef-lieu d'une enclave ducale dans la forêt de Thuringe, sur une hauteur boisée appelée dans le pays le *Rocher des Hirondelles* (1), et où l'on visite encore avec respect la hutte d'écorce qui abrita si souvent la pensée mélancolique de Gœthe. Le 28, la pièce était achevée à Weimar, le lendemain, elle était lue devant la cour, et, le 6 avril, jouée devant le duc assisté de l'un de ses collègues et voisins de campagne. Gœthe s'était réservé le rôle d'Oreste et avait donné à Corona Schrœter celui de l'héroïne. Thoas était représenté par Knebel, et Arcas par un fonctionnaire ecclésiastique. S'il faut en croire des témoignages contemporains, la beauté personnelle et le jeu de l'auteur obtinrent au moins autant de succès que l'ouvrage lui-même. Le 12 avril et le 12 juillet eurent lieu une seconde et une troisième représentation sur ce même théâtre de *dilettanti.* La dernière fois, le duc en personne prit possession du rôle de Pylade, au lieu et place de son frère Constantin.

La pièce n'était encore qu'en prose. A quel moment précis commença la transformation métrique? C'est ce que nous ne savons pas très-bien. Toujours est-il que, l'année suivante, grâce à une indiscrétion amicale, Lavater était assez heureux pour pouvoir emporter une copie, faite de sa propre main, de la pièce écrite en vers. Point de modification importante à noter pour l'ἦθος; c'est le *sermo* seul qui, à l'aide d'inversions ou d'élisions, a subi presque continuellement des changements propres à faire saillir de la forme primitive le plus grand nombre d'Iambes possible, bien que d'autres mètres viennent encore interrompre ce rhythme dominant sans être exclusif. Au reste, à la fin de 1780, Gœthe entreprenait déjà un remaniement complet du style en ramenant d'abord à la simple prose sa première ébauche. Son désir, écrivait-il à Lavater, était de donner plus d'harmonie au langage. Ce remaniement paraît avoir été poursuivi pendant une bonne partie de l'année 1781. Il faut croire que l'œuvre avait, en effet, considérablement gagné du côté de l'harmonie, puisque Wieland, après l'avoir entendu lire deux ans plus tard sous sa nouvelle forme devant la duchesse Louise, prit

(1) *Schwalbenstein.*

cette prose cadencée pour des vers iambiques, et en rendit compte dans sa gazette littéraire sans s'apercevoir de son erreur. Dans ce troisième manuscrit, on remarque quelques heureux traits ajoutés çà et là; mais ce qui doit y frapper surtout, c'est la disparition des moindres impropriétés ou aspérités de langage. Il ne s'agissait plus que d'assujettir une dernière fois aux sévérités de la prosodie cette pièce irréprochablement et définitivement écrite. C'est ce à quoi Gœthe paraît avoir employé une partie de son séjour à Carlsbad pendant l'été de 1786, convié qu'il était à ce suprême achèvement, d'un côté, par les prières de Wieland et de Herder, et, de l'autre, par le désir de comprendre son *Iphigénie* terminée dans l'édition générale de ses ouvrages pour laquelle il venait de retoucher *Werther* lui-même. Mais on sait comment se termina ce séjour à Carlsbad, si célèbre dans la vie du poëte : le 3 septembre, à trois heures du matin, il s'enfuyait en chaise de poste pour l'Italie, cette patrie enchantée de la forme pure et de la beauté antique, ce refuge idéal de tous ses rêves, ce pays de l'oranger pour lequel les récits et les estampes de son père avaient enflammé sa jeune imagination depuis plus d'un quart de siècle.

On sait ce que Gœthe y trouva : ce ne fut rien moins que la plénitude de son être et la maturité complète de son génie. Une fois au delà des Alpes, il laissait derrière lui la période des effervescences et des passions juvéniles : l'ère purement classique s'ouvrait pour lui. *Iphigénie* et le *Tasse* étaient ses deux principaux compagnons de route et devaient singulièrement profiter du voyage. A peine le Brenner franchi, sur les bords charmants du lac de Garde, l'illustre touriste se mettait à l'œuvre. A Vérone et à Vicence, il continue son patient travail de ciselure poétique. A Venise, il s'y absorbe encore davantage et se reproche à lui-même de tant négliger au profit de son héroïne les heures précieuses qu'il passe dans la ville des doges. Mais bientôt il ressent ce que ressentent tous les voyageurs qui entrent dans une contrée pittoresque avec une préoccupation en tête : il arrive un moment, et cela ne tarde guère, où l'on cède tout entier, quoiqu'on en ait, à l'irrésistible attraction du nouveau milieu où l'on se trouve. Chez Gœthe il se produisit en outre une diversion littéraire.

Au lieu de finir sur le champ son *Iphigénie en Tauride*, il lui vint l'idée d'écrire une *Iphigénie à Delphes*, et l'attrait de cette conception dramatique, plus encore peut-être que la beauté des plaines et des monts de la Vénétie, acheva de chasser de sa pensée la première des deux pièces. Néanmoins, à Bologne, saisi d'admiration en présence d'un tableau où figurait sainte Agathe, il se promit de ne pas placer dans la bouche de son héroïne un seul mot que cette vierge chrétienne, au visage chaste et candide, ne fût pas capable de redire. Il fallait toutefois que Gœthe arrivât à Rome pour que sa pièce reçût enfin la forme sous laquelle elle nous est parvenue. L'une des plus grandes difficultés qui jusqu'alors l'avaient empêché d'écrire au bas de son œuvre l'*exegi monumentum* des artistes consciencieux, c'étaient l'incertitude extrême et le vague des principes dans la prosodie allemande. On manquait de règles pour déterminer les syllabes longues et les syllabes brèves. Or, précisément à Rome, Gœthe devait rencontrer un de ses compatriotes, écrivain lui-même, Philippe Moritz, qui venait de publier un nouveau système de prosodie germanique, fort simple en somme, puisqu'il faisait dépendre la quantité des syllabes de la valeur relative de l'idée exprimée. Bien que Gœthe eût déjà écrit en vers iambiques une fort belle élégie sur la mort de Mieding, la loi découverte ou plutôt promulguée par son nouvel ami fut pour lui comme un trait de lumière. Le hasard du reste s'en mêla. Un accident arrivé à Moritz à la fin de 1786 fit de Gœthe « sa garde-malade, son confesseur, son confident, son ministre des finances et son secrétaire intime. » Je laisse à penser si, pendant ces tête-à-tête dans la chambre du malade, les conversations sur la métrique allemande et les lectures partielles de la pièce, perfectionnée chaque jour dans sa versification, occupèrent les loisirs communs. Je n'ai pas à m'occuper ici de l'idée de Moritz adoptée par Gœthe, bien qu'il me paraisse assez grave, dans une langue où l'accent tonique est très-fort, d'en rendre l'accent métrique tout à fait indépendant, en le subordonnant à l'importance morale d'une syllabe, c'est-à-dire en somme à l'arbitraire du poëte. Une pareille indépendance se comprendrait mieux dans des langues d'une prononciation un peu nonchalante et presque

toujours égale, telles que le français et le danois. Aussi pourrait-on citer dans les meilleurs classiques allemands bien des exemples de contradictions prosodiques quelquefois assez bizarres (1). Mais il y a évidemment pour un étranger une certaine impertinence à s'aventurer dans des questions qui exigent une éducation spéciale de l'oreille et comme la nationalité de l'ouïe. Ce qui nous importe, c'est qu'en janvier 1787 Gœthe pouvait écrire à ses amis de Weimar que son œuvre était terminée et qu'il en avait une double copie sur sa table. Deux peintres, Meyer et Tischbein, eurent la primeur de l'un des manuscrits. Puis vint le tour du prince de Waldeck, ensuite de toute la noblesse romaine, en y comprenant ce qu'on est convenu d'appeler les étrangers de distinction. Angelica Kaufmann, qui figurait alors dans cette colonie d'élite, voulut consacrer par un dessin original le plaisir qu'elle avait eu à entendre lire la pièce, et choisit le moment où Oreste reprend enfin possession de lui-même en présence de sa sœur et de Pylade. Le second manuscrit avait été envoyé depuis longtemps à Herder. Dorénavant Gœthe était débarrassé de ce qu'il a appelé quelque part « la douloureuse gestation de sa chère fille. »

Avant d'en venir à la nouvelle *Iphigénie*, il n'est peut-être pas inutile de rappeler que le sujet avait déjà servi de point de départ à des productions dramatiques singulièrement diverses. Comme on doit s'y attendre, c'est la littérature grecque qui fournirait la plus forte contribution à ce catalogue. Pour ne parler que d'Euripide, il est intéressant de comparer son drame à l'œuvre de Gœthe. Evidemment l'écrivain grec ne songe qu'à tirer parti d'une légende nationale pour faire vibrer chez ses auditeurs la fibre de l'amour fraternel et de l'amitié à toute épreuve. C'est à ces deux no-

(1) Voici un seul rapprochement à titre d'exemple :

Wŏhl dĕm dĕr sĕinĕr Vāterr gĕrn gĕdĕnkt,
(Iphig. en Taur., acte I, sc. III.)

et

Jă, wōhl dĕm dĕr sĕin Fĕld bĕstēllt in Rŭh.
(Guill. Tell, acte IV, sc. III.)

Les trois premiers monosyllabes du premier vers ont la quantité contraire dans le second.

bles passions qu'il adresse alternativement un éloquent appel. Le frère et la sœur se retrouvant de la façon la plus inopinée, l'ami s'obstinant de la manière la plus touchante à mourir pour son ami, voilà tout l'intérêt, toute l'action. Tout porte à croire que dans l'antiquité la donnée mythologique ne fut jamais interprétée autrement. A la vérité nous ne connaissons rien des concurrents ou des imitateurs d'Euripide en Grèce, mais Cicéron nous apprend que le théâtre romain retentissait d'acclamations au moment où Pylade disputait avec un généreux acharnement à Oreste ce nom fatal qui devait le conduire à la mort. Ce drame, le *Doulorestes*, était de Pacuvius. Ennius en avait écrit un autre sous le même titre, et partant sans doute sur le même thème. Il y avait aussi une *Iphigénie* de Nevius. D'autres écrivains, qui n'avaient pas en vue le théâtre, Ovide et Lucien ont aussi témoigné de l'admiration conservée dans le monde antique pour la mémoire d'Oreste et de Pylade. A peine la Renaissance avait-elle apporté à l'Italie régénérée les vieilles fictions et les goûts littéraires de la civilisation grecque, que Ruccellaï reprenait la fable attendrissante exploitée par Euripide, Pacuvius et tant d'autres, et rouvrait en quelque sorte cette source de larmes. Le sujet ne tarda pas à passer les Alpes, mais avec Racine la manière de le concevoir et de le traiter va tout à coup changer. On se souvient de ce plan du premier acte d'une *Iphigénie en Tauride* qui figure dans presque toutes les éditions de Racine. Il montre sans doute que, si le poëte eût tiré de son esquisse la tragédie dont elle contenait le germe, il eût aussi avant tout cherché à exciter dans son auditoire une compassion émue et généreuse pour des infortunes exceptionnelles. Il n'en faut pas moins ici remarquer la présence, pour la première fois, d'un fils de Thoas, amoureux d'Iphigénie. Notons-le bien, ceci est tout à fait nouveau, non pas chez Racine, mais dans la biographie mythologique d'Iphigénie. Une fois introduit dans le sujet par un tel maître, l'amour, ou, pour mieux dire, la courtoisie galante et respectueuse n'en devait plus facilement sortir. Qu'on prenne la tragédie de Lagrange-Chancel, et l'on y trouvera une complication presque comique d'intrigues amoureuses. Il ne suffit pas à Lagrange-Chancel d'avoir organisé la

cour de la Tauride sur le modèle de la cour de Versailles, ni d'avoir créé pour le service du palais et du pays un capitaine des gardes et jusqu'à deux ministres d'Etat, ce qui peut paraître un luxe un peu ruineux pour une peuplade aussi pauvre; il lui faut mettre encore je ne sais quelle reine douairière à la poursuite du prince régnant, lequel par malheur n'a d'yeux et de tendresse que pour Iphigénie, tandis qu'Iphigénie, elle, s'est du premier coup éprise de Pylade, lequel Pylade au moins ne soupire que pour elle. Nous voici, il faut en convenir, bien loin de cette aimable simplicité qui faisait tout l'intérêt des pièces antiques. Le néant des passions de gala dans le vide de la pompe monarchique, voilà ce qui a remplacé l'affection fraternelle et l'affection virile. Qu'aurions-nous à dire, hélas! des opéras qui, dès la fin du dix-septième siècle, mirent si souvent en scène une triple ou quadruple rangée de faux Pylades chantant en chœur, ou bien des essaims d'élèves prêtresses dansant en ronde autour d'Iphigénie? L'âpre solitude de la Crimée semblait transformée en une succursale voluptueuse de Cythère. Ce fut donc presque un acte de courage de la part d'un tout jeune écrivain, Guimond de La Touche, d'oser faire reparaître sur la scène française une Iphigénie et un Oreste presque aussi simples que ceux d'Euripide. Il y a de beaux vers dans la pièce de Guimond de La Touche, mais déjà on y sent une nouvelle direction d'esprit, un certain souffle de philosophie libérale, épigrammes bien éparses d'ailleurs auxquelles les sacrifices sanglants de la Tauride tenaient la porte entr'ouverte. Si, à ce moment, nous nous tournons vers l'Allemagne, nous y voyons également notre légende à l'ordre du jour de son Parnasse. Avant de quitter les bancs scolaires, Elias Schlegel, dont le nom devait acquérir au dix-huitième siècle une certaine renommée littéraire, avait fait son *Iphigénie en Tauride*, essai bien informe dont Euripide était le parrain, au dire de l'écolier poëte. Il y a là cependant une dame de compagnie et aussi une sorte de capitaine des gardes qui doivent être d'importation française. A cette époque, il existait déjà un *Oreste et Pylade* en langue allemande, et on sait par des documents officiels que deux opéras italiens portant les mêmes noms furent joués à Berlin devant le grand Frédéric. On peut

donc dire que le sujet, en tant que canevas dramatique, était à peu près aussi bien acclimaté sur l'une des rives du Rhin que sur l'autre; mais personne, absolument personne n'y avait vu, ou plutôt n'y avait mis ce que Gœthe allait y mettre, l'éloge perpétuel et ingénieusement discret de la bonté et de l'influence féminines.

Un coup d'œil jeté sur la pièce en montre clairement l'économie et la portée morale. Dès le début, Iphigénie, par la sympathie qu'elle inspire encore plus que par son autorité sacerdotale, a déjà opéré, sur la barbarie des Scythes, une action efficace dans bien des sens. Au seul contact de sa sérénité affable et prévoyante, la rudesse immémoriale des sujets de Thoas s'est sensiblement atténuée : une bouffée de civilisation, venue de la Grèce, a fait fondre à moitié les glaces éternelles de cette antique férocité. Les sacrifices humains ont été suspendus, la vie humaine est plus respectée, le goût de la douceur et l'amour de la paix se sont insinués peu à peu à travers les mœurs farouches du pays. Le chef lui-même de cette race grossière ne rêve plus que mariage et famille. Toute cette grande œuvre sociale accomplie, presque sans le savoir, par une vierge étrangère sert comme de prémisses à l'action dramatique. Le premier acte est donc moins une exposition proprement dite qu'une revue rétrospective de l'évolution intérieure qui s'est produite chez le prince et chez le peuple. Le drame ne commence réellement que lorsque Iphigénie se trouve en présence de son frère. Qu'était-ce, en effet, que sa lutte contre la barbarie humaine à côté de celle qu'elle est appelée à soutenir contre la barbarie divine? Oreste, qui se présente chargé d'un remords éternel, presque couvert encore du sang de sa mère, n'est que l'instrument et le représentant de la fatalité antique. C'est en face de ce destin tout-puissant et aveugle que va se trouver Iphigénie, essayant de le guérir, lui, le dernier et le plus malheureux peut-être des fils de Tantale. On verra, en lisant la pièce, que ce combat entre le tendre dévouement de la sœur et l'inconsolable tristesse du frère occupe tout le second et tout le troisième acte. Une fois Oreste délivré des Furies, il semblerait qu'Iphigénie, après cette œuvre admirable de miséricorde et d'amour, n'ait plus rien à faire : il lui reste pourtant un

suprême labeur, celui de vaincre Iphigénie elle-même, mal conseillée par l'astuce d'un de ses compatriotes. Ici, en effet, Pylade joue déjà, en un sens, le rôle de Méphistophélès. Grâce à ses artifices, la malheureuse prêtresse de Diane se trouve placée entre son salut et son devoir : d'un côté est Oreste avec la Grèce, et, de l'autre, la dignité de sa conscience. Il s'agit, pour elle, de savoir si elle trompera Thoas, son généreux bienfaiteur, ou bien si elle perdra son frère, elle-même et Pylade. Un critique français a défini cette situation essentiellement pathétique « une lutte de procédés délicats entre Thoas et Iphigénie. » Avait-il bien songé que pas un chef d'œuvre de Corneille n'échapperait à cette définition trop ingénieuse pour n'être pas quelque peu ironique? Pour les esprits cultivés, et Gœthe n'a jamais écrit que pour ceux-là, les luttes les plus sublimes ne sont-elles pas précisément celles qui se livrent dans l'arène, étroite et obscure, tant qu'on voudra, mais étrangement noble et féconde, de la conscience? Soyons plus équitables et moins dédaigneux : la partie la plus saisissante de la pièce est justement cette douloureuse et perplexe hésitation de l'héroïne. Ai-je besoin d'ajouter qu'Iphigénie triomphe d'elle-même comme elle a triomphé de la destinée impitoyable qui poursuivait sa race, et que Thoas, le symbole vivant de la force brutale, finit à son tour par céder au suave ascendant de cette pureté virginale et persuasive?

Il est une autre pièce de Gœthe dont nous pourrions, au besoin, invoquer le témoignage pour confirmer les conclusions de notre analyse, c'est *Torquato Tasso*. Nous l'avons dit, *Torquato Tasso* est contemporain de la pièce que nous étudions : c'est presque un frère jumeau en poésie. La donnée en est naturellement historique : c'est le Tasse malheureux par lui-même, c'est-à-dire par l'ardeur trop mobile de son imagination. Or, qui s'applique, qui s'ingénie à guérir cette pauvre âme vouée à une folie prochaine, et déjà hantée par les noirs fantômes d'une irritabilité extravagante? C'est la sœur même du duc, la princesse Eléonore. Qu'on relise, entre autres, la première scène du second acte : on trouvera là tout ce que le bon sens délicat et le tact d'une femme peuvent mettre de bons conseils au service d'une fantaisie maladive et

courant follement à sa perte. C'est une véritable consultation psychologique qu'elle donne. Elle cherche à faire passer, dans cet esprit troublé par le vertige d'un amour impossible, quelque chose de ce sens exact du réel, de cette juste et saine appréciation des choses de la vie, de cette sage et calme activité qui font le succès d'Antonio, le fonctionnaire homme du monde dont le Tasse est jaloux. Elle se prodigue en doux et touchants efforts pour lui rendre possible l'existence sociale, de même qu'Iphigénie s'épuisait en bonnes paroles pour rendre à Oreste le repos intérieur. Enfin, elle lui montre du doigt les deux grandes vertus gœthéennes par excellence, la modération et le renoncement. Plus tard, lorsque le rêveur trop irascible a tiré l'épée contre l'ironique et impassible Antonio, c'est l'autre Eléonore, l'amie de la duchesse, qui se met en tête d'emmener le coupable loin de la cour, afin de consoler en paix sa grande âme offensée. Elle vient le trouver dans la solitude des arrêts poétiques qu'il subit, et entre à son tour en lutte réglée avec sa misanthropie. Il n'est pas jusqu'à l'avant-dernière scène qui ne nous montre encore le Tasse une dernière fois en présence de la duchesse, venue pour tenter un suprême effort de guérison. Un instant même, elle se croit et on la croit près de vaincre. Mais l'histoire du Tasse était trop connue pour que Gœthe pût dénouer son drame d'une façon heureuse, et attribuer encore à la chaste magie de la bienveillance féminine la conquête d'une âme pour toujours restituée à elle-même.

Au surplus, laissons parler l'auteur; personne ne nous dira mieux que lui quel enseignement poétique il avait attaché à son œuvre, et nous verrons, par la même occasion, quel jugement admirablement impartial il portait sur elle. L'anecdote aura encore l'avantage de nous montrer une fois de plus, dans la sublime bonhomie de son train de vie quotidien, le premier ministre de l'un des anciens Etats-Unis d'Allemagne. C'était le 1er avril 1827. La veille, un acteur venu de Berlin avait joué le rôle d'Oreste avec un très-grand succès. La conversation s'engage entre Eckermann et Gœthe, qui, occupé alors de tout autres études, n'avait pas été au théâtre, désespérant d'ailleurs de voir jouer sa pièce avec une perfection suffisante. « Au reste, » ajoutait-il, « chaque rôle

présente de grandes difficultés, parce qu'il contient plus de vie intérieure que de vie extérieure. Rien n'est plus difficile à faire passer dans l'âme du spectateur que ces émotions tout intimes, ces secrets mouvements des consciences embarrassées. C'est pourquoi Schiller avait regretté l'absence des Furies sur la scène, lorsqu'il s'était agi de remettre la pièce au répertoire. » Puis Gœthe de se faire raconter en détail la manière dont Kruger, c'était le nom de l'acteur berlinois, avait rendu son rôle. Peu à peu, au récit que lui fait son bon et fidèle secrétaire, l'indifférence du commencement se dissipe, pour faire place à la légitime satisfaction de l'homme de génie qui voit enfin ses intentions bien comprises. « Ah! c'est ainsi! » dit-il à la fin. « J'ai du plaisir à voir que Kruger s'en est si bien tiré. Zelter me l'avait recommandé, et j'aurais été fâché s'il n'avait pas réussi. Je vais lui jouer un petit tour. Je lui donnerai, comme souvenir, un exemplaire de mon *Iphigénie* joliment relié, et j'y écrirai quelques vers sur son jeu (1). » Or, nous avons précisément cette dédicace, qui vaut mieux à elle seule que le plus long des commentaires :

La foi, l'espoir que le poëte
En ce mince volume a mis,
L'artiste en tout lieu les répète
A travers notre doux pays.
Va donc et que ta voix proclame
Au loin la parole de paix :
La pureté d'une belle âme
Fait pardonner tous nos forfaits (2).

J'ajouterai enfin, car toute grande œuvre n'est pas seulement ce qu'elle est, elle est aussi, et surtout peut-être, ce qu'on l'a faite, qu'à l'heure présente il n'y a qu'un jugement sur l'*Iphigénie*, d'un bout de l'Allemagne à l'autre. Je ne saurais cependant, pour réhabiliter la critique française, un peu compromise par sa faute, résister au plaisir de citer une phrase de Madame de Staël, à qui son génie féminin avait permis de deviner du premier coup la pensée secrète de la pièce : « Le sujet, » dit-elle, « est si connu, qu'il était difficile de

(1) *Entretiens de Gœthe avec Eckermann*. Trad. de M. Em. Délerot, t. *I*, p. 329.
(2) Cité par Viehoff.

le traiter d'une façon nouvelle : Gœthe y est parvenu néanmoins, en donnant un caractère vraiment admirable à son héroïne. » On a dit infiniment plus depuis, mais, en somme, on n'a guère dit autre chose, et cette appréciation toute de sentiment contenait en germe les appréciations esthétiques et hyperesthétiques que la critique hégélienne ou ultrapatriotique a pu émettre après coup. Je ne veux citer que quelques-uns des plus modérés et des plus autorisés parmi les pontifes volontaires attachés, en Allemagne, au culte de *Faust* et même de la *Nouvelle*. M. Rosenkrantz, dont l'étude sur Gœthe est un véritable monument, quoique l'auteur joue trop le rôle d'une Lorelei cherchant à attirer une victime de plus dans les eaux profondes et claires, mais perfides, du panthéisme, M. Rosenkrantz s'exprime en ces termes : « Iphigénie est le commencement, le milieu et la fin de l'ensemble. Comme vierge, sœur et prêtresse, elle est la femme vraiment libre... C'est elle qui, par la vertu de son innocence, au moyen de son amour, rend son frère à lui-même et lui fait supporter l'horrible passé, après qu'il s'en est confessé... La pure nature d'Iphigénie triomphe du mensonge. Elle découvre le complot au roi, qui le soupçonnait déjà. Cette démarche, résultat d'une douloureuse contrainte exercée sur elle-même, loin de trahir son frère, leur apporte, au contraire, le salut à tous les deux, en désarmant la volonté du roi. » M. Viehoff, l'historiographe si judicieux de Gœthe, ne parle guère d'une autre façon : « Il y a ici toute la force morale d'une âme féminine et pure, représentée non-seulement dans son action purifiante, conciliatrice et expiatoire sur tout ce qui l'entoure, mais encore dans sa lutte victorieuse contre tout ce qui pourrait troubler sa propre limpidité. » M. Schœll, le savant et laborieux éditeur des lettres à Madame de Stein, émet la même pensée d'une manière plus brève : « Une âme féminine, enfantine et habile à la fois, ouverte et inaccessible tout ensemble, compatissante et impeccable, est la lumière de cette composition poétique. » M. Julian Schmidt, le célèbre journaliste littéraire, après avoir constaté que la pièce allemande ne doit à Euripide que quelques éléments mythologiques, ajoute : « Tout le charme de l'œuvre réside dans la finesse de l'instinct moral, dans la tendre sensibilité, dans la

timidité de la vierge pure, telles que nous les rencontrons sur les traits des madones chrétiennes, beaucoup plus souvent que sur les chefs-d'œuvre plastiques de l'antiquité. » Je serais heureux de pouvoir ajouter, à ce beau bouquet de dithyrambes mérités, une petite fleurette au moins fournie par la critique anglaise. Mais M. Lewes, qui, lui aussi, semble avoir pris un peu de travers le mot de Schlegel, en est toujours resté à ce fatal moulin à vent, contre lequel il se livre à un petit tournoi inoffensif, au nom de l'hellénisme. Au reste, à quoi bon insister davantage? J'ose espérer qu'à présent un malentendu n'est plus possible, et qu'on cessera de demander à une œuvre de génie d'être autre chose que ce qu'elle a voulu être et est en effet. Qu'on me permette, cependant, de dire encore un mot des deux grands reproches sous le poids desquels on a jadis écrasé cette jeune et glorieuse réputation, à la douane académique des idées françaises. On verra à quel point ils étaient excessifs.

Vidons tout de suite le débat relatif au caractère, soit composite, soit tout moderne de la pièce. En vérité, je m'étonne un peu qu'on ait si longtemps cherché querelle à Gœthe sur ce terrain, car enfin, il était assez invraisemblable qu'un homme de la valeur de Gœthe eût cherché à faire un pastiche, et à lutter d'exactitude psychologique avec la tragédie grecque. Le plus puissant génie du monde ne réussira jamais à se déprendre de lui-même et de son temps, au point de se transporter, d'une manière correcte, dans la vérité absolue d'une civilisation qui n'est plus. De pareils tours de force, ou, pour mieux dire, de pareils enfantillages, sont tout au plus l'ambition des esprits de second ordre. D'ailleurs, où prenait-on que Gœthe avait eu la pensée de faire une mosaïque de ce genre? La phrase même que l'on prêtait à Schlegel ne suffisait pas pour une semblable conjecture, car l'opinion d'un critique ne saurait engager, encore moins déterminer l'intention d'un poëte. Il me semble superflu d'ajouter que l'étude des écrits de Gœthe nous donne la preuve plus qu'évidente de son peu de prétentions à cet égard. Une fois même, dans une causerie familière, il proclama, avec la meilleure grâce du monde, que ses personnages n'avaient pas plus de vraisemblance historique que ceux de Manzoni. Et, en effet, les ana-

chronismes moraux y abondent avec trop de sans-gêne, pour qu'il y ait grand mérite à les montrer du doigt. On n'a guère accordé, en France, qu'au seul Pylade le droit de passer pour un type grec, en considération de son goût inné pour la ruse et de l'habileté qu'il y déploie. Je ne saurais pourtant accepter sans scrupule cette concession, car j'ai bien peur que le Pylade de Gœthe ne représente beaucoup moins l'instinct de la déloyauté absoute et couronnée par le succès, que l'énergie victorieuse de l'individu aux prises avec la mauvaise fortune, c'est-à-dire le principe essentiel de la civilisation germanique. Quant aux autres personnages, c'est évidemment avec raison que l'on a repoussé les prétentions à l'hellénisme qu'on leur supposait à tort. Thoas, sans contredit, n'est pas le modèle archéologique d'un ancien roi de la Tauride : ce n'en est tout au plus que le grand-duc. Arcas, son confident, n'a rien non plus des naïfs messagers du théâtre grec : ce n'est pas la machine à écouter de notre théâtre classique, mais une sorte d'ambassadeur officieux ou de chef du cabinet. Oreste, certainement, çà et là, se montre un peu le cousin de Werther : il a une imagination rêveuse et une mélancolie de conscience qu'on ne pourrait rencontrer à ce degré dans la littérature grecque. Enfin, Iphigénie, je l'accorde volontiers, doit paraître assez dépaysée en Tauride. Ce regret éternel qu'elle adresse sous la forme d'un soupir quotidien à sa Grèce chérie, ses poignants souvenirs d'une enfance plus heureuse, cette répugnance invincible pour un lien qui l'attacherait à un sol étranger, tout cela fait involontairement songer à quelque jeune Allemande émigrée en Amérique, et songeant toujours, par delà les mers, à son doux village des forêts du Harz ou de la vallée du Neckar. Mais n'eût-on pas dû aussi prévoir, avant de les amonceler sur le nom de Gœthe, avec quelle pesanteur retomberaient, dès qu'on le voudrait, sur la tête de Racine, ces légitimes accusations d'infidélité historique et de fausse couleur locale? Quoi! l'*Iphigénie en Tauride* ne serait pas grecque, et l'*Iphigénie en Aulide* le serait! Ce défaut, insignifiant dans l'une, rendrait l'autre insupportable! Il est difficile de mettre plus de distraction à tirer sur ses propres troupes, et sur l'aile faible encore. De la part des amis de Racine, le réquisitoire contre

Gœthe était une provocation imprudente, car, certes, le moins grec des deux n'est pas celui qu'ils croyaient.

C'est qu'en effet, si la pièce allemande n'est pas grecque par le fond, elle l'est au moins, et presque irréprochablement, par la forme. Et encore convient-il de faire une réserve pour ce qui est des sentiments. Il y a en eux une telle dignité, une telle proportion d'idéal, un vague si large et si philosophique, qu'en somme ils semblent éternels, parce qu'ils sont tout à fait primitifs. Si la nuance n'est peut-être pas très-exacte, la couleur du moins n'est jamais criarde. Après tout, l'amour du foyer domestique, l'habitude de l'activité, la nostalgie de la patrie perdue ne sont pas le monopole de la race allemande et appartiennent à l'humanité tout entière. Ce qu'il y a de plus national dans la pièce, c'est l'excès de ces prédispositions morales. En tout cas, si un certain nombre d'admirateurs de Gœthe et de la Grèce ont pu attacher à cette œuvre extraordinaire l'épithète, regrettable peut-être, d'antique, c'est à la forme qu'ils avaient entendu l'appliquer, et, ainsi réduit, ou ainsi expliqué, l'éloge me paraît de tout point légitime. Faire sur des pensers nouveaux des vers antiques, voilà ce que Chénier devait conseiller quelques années plus tard à notre poésie en désarroi, et voilà ce que Gœthe avait tenté. M. Ampère, dans son article du *Globe*, avec cette sûreté de coup d'œil et ce don de seconde vue qui lui permettait de s'orienter si bien dans les régions littéraires les moins connues, avait parfaitement indiqué la distinction à faire. « Sans doute, » disait-il, « des sentiments d'une délicatesse toute chrétienne, d'un raffinement tout moderne, se cachent sous des formes empruntées à l'antiquité, mais il était impossible de fondre plus harmonieusement ces éléments divers. » Il faudrait lire en entier tout ce fragment aussi finement pensé que finement écrit. N'est-il pas fort honorable pour nous de voir M. Gervinus reprendre cette distinction pour son propre compte, ou plutôt y arriver de son côté et par sa propre voie? « Ce qui donne précisément à cette œuvre, » écrit-il, « son merveilleux attrait, c'est que le poëte a su y réunir dans un mélange aussi harmonieux la fleur la plus pure de la délicatesse morale des modernes avec les formes les plus parfaites de l'art naturel et tout

spontané des anciens. » Aussi longtemps en effet que l'on considérera le génie grec comme le génie même de la sobriété forte et austère, de la dignité naturelle et sereine, il faudra reconnaître que l'*Iphigénie en Tauride* est grecque par le style, car toutes ces rares qualités se retrouvent à chaque pas dans ce langage à la fois mâle et familier. Que de petits traits même n'y pourrait-on pas signaler, qui sont essentiellement caractéristiques de la phraséologie et de la versification grecques, par exemple, la fréquence de certaines conjonctions et des dialogues à vers alternatifs? Gœthe, il est impossible de le nier, avait le tour d'esprit grec, je n'ai pas dit le fond de l'esprit. Je reconnaîtrai volontiers, par exemple, que c'est plutôt en sculpteur qu'en poëte qu'il comprend et admire la Grèce. Il l'avait saisie, pour ainsi dire, par son côté plastique. Aussi que de vers charmants dans la pièce forment de véritables petits bas-reliefs, tout prêts à prendre vie! que de tirades même qui semblent toute une frise! On a dit bien souvent que les beaux vers étaient faits avec de l'or pur : ceux-ci sont évidemment taillés, ciselés dans le marbre le plus fin. Il semble qu'on parcourt une collection de débris antiques, qu'on est encore à Rome dans la galerie Chiaramonti, admirant toutes ces scènes gracieuses de la vie antique desquelles la poésie et l'art étaient inséparables. On n'a peut-être pas l'hellénisme exact de Sophocle, mais on a celui de Phidias, et l'un vaut bien l'autre.

Nous aurons peut-être, en apparence du moins, un peu plus de peine à défendre Gœthe contre le second reproche qui lui a été adressé, la froideur, l'absence d'intérêt, l'ennui fatal et invincible. Nous pourrions répondre par un argument très-simple et tout à fait péremptoire : la pièce plaît à l'Allemagne pour laquelle elle a été spécialement écrite, et, si à l'origine elle a eu moins de succès que *Werther*, elle en a aujourd'hui plus peut-être que *Werther*. Il n'est pas un seul théâtre de premier ou de second ordre, il n'est pas une seule actrice de quelque réputation ou de quelque ambition, qui ne cherche à réaliser le vœu exprimé par Gœthe dans ses vers à Kruger et ne se fasse un pieux devoir d'offrir le plus souvent possible au public ce pur modèle des plus hautes vertus féminines. Et nous ne parlons pas seulement

de représentations données par ordre d'un roi ou d'un grand-duc, mais tout autant de représentations destinées aux plaisirs familiers d'une grande ville d'industrie ou de commerce. C'est *Iphigénie* qui a inauguré le nouveau théâtre de la ville de Leipzig comme elle a depuis consacré le théâtre provisoire de la cour de Dresde, ouvert le 2 décembre dernier. C'est encore *Iphigénie* qui figurait en tête du répertoire de Mademoiselle Clara Ziegler pendant la tournée dramatique qui l'a conduite il y a deux ans de Munich à Hambourg. Donc, la pièce vit; donc, elle a le droit de vivre. Au surplus elle n'est pas conçue dans un ordre d'idées et d'après un autre système que la plupart des pièces de Gœthe. Sans doute, Gœthe a débuté, comme poëte dramatique, par deux compositions shakespeariennes, *Gœtz* et *Egmont*, où il a représenté le conflit d'une puissante et noble personnalité avec l'ordre de choses établi, et où la vertu vaillante d'un seul est finalement écrasée par la brutalité inconsciente de la force légale. Mais pénétrez plus avant dans son théâtre et vous en apercevrez bientôt la véritable inspiration. Dans *Stella* et dans *Clavijo*, s'il y a encore une catastrophe finale, le mouvement de l'action est déjà plus lent. L'observateur attentif et respectueux de la nature humaine a remplacé l'historien par à peu près d'une révolution plus ou moins tumultueuse. Poussons plus loin encore : la doctrine incomplète se développe, l'originalité s'accuse davantage, le parti pris se déclare. Non-seulement le conflit sera de moins en moins violent, mais encore, loin d'aboutir à l'élimination sanglante et inattendue de l'un des personnages, il se dénouera par une réconciliation spontanée et majestueusement touchante. Disons même mieux : il n'y aura pas en réalité de conflit; il n'y aura guère qu'un malentendu que le poëte ne cessera de contempler du haut de sa clairvoyance et qu'il terminera presque sans effort (1). Au lieu du coup de poignard traditionnel, tout finira par une poignée de main, aussi bien dans le *Tasse* que dans *Iphigénie*. Dans *Faust* également, c'est à deux reprises, à la fin de la première et de la seconde partie, que le pardon céleste arrive au héros coupable d'avoir trop aimé et surtout

(1) Phrase de Gœthe (*Années d'apprentissage*).

voulu trop connaître. Nous savons de même que, si la *Fille naturelle* eût été achevée, la troisième pièce de la trilogie aurait eu pour dénoûment un accord définitif entre les deux partis extrêmes se disputant les dépouilles de la révolution française. On le voit, le dernier mot de toute tragédie gœthéenne, c'est une pensée affectueuse et un acte de réconciliation. Le poëte ne consent point à abandonner définitivement la place et le triomphe aux orgies sanglantes de haines surexcitées pendant cinq actes par une rhétorique ampoulée et comminatoire. Il ne tranche point, il cherche à résoudre les problèmes moraux qu'il a posés, et son dernier personnage est toujours le pardon. C'est sur ce plan qu'*Iphigénie* a été composée, et l'Allemagne ne pouvait, sous prétexte qu'elle n'émeut pas suffisamment, lui refuser sa place légitime à côté de *Faust*.

Mais assurément les prédilections de nos voisins n'enchaînent pas les nôtres, et, en notre qualité d'étrangers, il ne tient qu'à nous d'exercer tous nos droits de haute et basse justice sur l'œuvre du poëte allemand. Le seul droit que nous ne puissions nous arroger, c'est celui de la condamner au nom des règles absolues de l'esthétique universelle et des vrais principes de l'art. Il s'est rencontré une nation qui se contente sur la scène de pièces calmes et peu compliquées, pourvu que la grandeur de la conception générale, la profondeur simple et idéale des caractères, la beauté des sentences morales et des images rachètent ce qui pourrait paraître insuffisant dans l'action. Libre à elle, ce me semble, de prendre du plaisir et de trouver de l'intérêt à ces pièces où l'éloquence tient lieu de l'intrigue? Est-ce bien à nous, d'ailleurs, à nous qui n'avons pas su encore proscrire cette même éloquence abstraite et sublime de nos affaires, où elle est si souvent inopportune, qu'il appartient de la chasser de nos théâtres, où elle pourrait être féconde et ne serait du moins pas déplacée? Et ne nous semblerait-il pas vraiment de la dernière outrecuidance, en musique, par exemple, de condamner l'*adagio* au profit de l'*allegro*, de proclamer que le salut de l'art est dans celui-ci et sa corruption dans celui-là, et que le métronome est le seul thermomètre du génie musical? Pourquoi donc vouloir fermer la scène *à priori* aux passions con-

templatives et à la spéculation philosophique, qui représentent l'*adagio* au théâtre, quand d'ailleurs il est constant qu'arrivé à un certain degré de culture ou resté à un certain point d'honnêteté littéraire un grand peuple accourt encore, et le plus volontiers du monde, à un pareil spectacle? Ah! certes, lorsqu'un public a pris l'habitude, dans ses pièces à la mode, de trouver au quatrième acte l'émotion réglementaire de la tentative de crime prévue par l'article 332 du Code pénal, certes, il ne faut pas trop s'étonner que ce public trouve un peu languissante une action dramatique où des figures légendaires viennent traiter dans une langue divine des plus hautes questions humaines. Heureux seulement et bien heureux, qu'on nous permette de le dire, le peuple privilégié où ce n'est pas la foule qui abaisse le poëte jusqu'à elle, mais où c'est le poëte au contraire qui élève la foule jusqu'à lui!

Mais, en vérité, nous aurions mauvaise grâce à prolonger cette discussion. Ni le respect ni l'admiration ne se commandent. Toute la logique du monde ne saurait contraindre à l'enthousiasme les esprits rebelles, et c'est ici bien plus affaire de sentiment que de raisonnement. Resterait à nous demander, si nous ne devions nous interdire toute nouvelle digression, d'où a pu venir à Gœthe cet idéal féminin qu'il a su faire briller comme une étoile à travers la pure et céleste lumière où nous apparaît ce beau groupe dramatique. Disons seulement que, pour nous, l'inspiration de Gœthe, bien loin d'être païenne, est presque exclusivement évangélique. Quand on considère les choses sans prévention, la répulsion prétendue de Gœthe pour le christianisme est bien près de se réduire à une horreur d'artiste et d'homme de bon goût pour ce vain étalage de détails lugubres et de spectacles grossièrement épouvantables, qui passent encore, auprès des clergés catholiques du Midi, pour des moyens de propagande chrétienne. Mais, quels que soient d'ailleurs les sentiments manifestés par lui dans quelques passages à l'égard de certains simulacres du culte, il n'en est pas moins bien difficile de nier que l'esprit qui souffle à travers ses plus belles œuvres, et notamment à travers celle-ci, est le même que celui qui anime les plus belles pages de l'Evangile. J'ai montré

plus haut quelle part les femmes qui l'avaient entouré depuis son enfance avaient prise au développement de son génie : or, toutes ces femmes n'avaient-elles pas puisé elles-mêmes dans l'Evangile toute la substance de leur être? Certes, je suis tout disposé à croire qu'il y a eu, dans l'antiquité, des maris affectueux et de chastes épouses : où, cependant, y trouverais-je célébrée cette douce et irrésistible supériorité que sa faiblesse même donne à la femme, pour venir à bout des tâches les plus délicates et les plus ingrates de la vie morale? Sans doute, le paganisme eût pu faire mieux s'il eût duré, mais le fait est qu'il n'a pas duré, et que le christianisme a pris sa place; il était même grand temps qu'il la prît. Rendons à chacun ce qui lui appartient, ce quelqu'un-là, ou plutôt ce quelque chose-là, serait-il le christianisme. Ce qu'il y a d'incontestable pour l'historien impartial, c'est qu'auparavant il n'y avait, soit en théorie, soit en pratique, pas plus d'égalité entre les sexes qu'entre les hommes. Voilà pourquoi Madame de Staël et M. Ampère n'ont fait que rendre hommage à une vérité évidente, en signalant le côté non pas seulement moderne, mais tout chrétien de ce drame. Voilà aussi comment Gœthe a pu laisser à l'Allemagne féminine du dix-neuvième siècle un type éternel et suprême de perfection idéale qui pourrait même, un jour à venir, être utile ailleurs. Si jamais en effet quelque peuple venait à perdre son vieux respect chevaleresque pour l'*éternel féminin*, à force de le voir autour de lui perpétuellement compromis par les ridicules d'une frivolité malsaine, il pourrait retrouver encore dans la pièce allemande l'étoile mystérieuse peu à peu disparue, et y rapprendre le respect du sexe clément et bon par excellence.

Ce serait presque une inconvenance, après avoir plaidé la cause de Gœthe, de me mettre à plaider la mienne. Je ne sais que trop combien ma traduction sera impuissante à faire sentir la beauté de ce style, qui n'est, d'un bout à l'autre, qu'un vêtement lumineux et une draperie transparente jetée sur les plus hautes pensées, car je me rappelle encore avec quelle joie émue, quelle surprise délicieuse, je lus pour la première fois le texte même, dont les traductions en prose

française ne m'avaient donné aucune idée. Aussi m'a-t-il semblé qu'il y aurait un incontestable avantage à la présenter au moins en vers à ceux des lecteurs de bonne volonté qui ne peuvent se dispenser du secours d'une traduction. Puissé-je ne pas m'être trop cruellement trompé! J'espère avoir assez fidèlement conservé le ton général du style. La forte éducation française que Gœthe avait reçue à Francfort, et à laquelle son génie doit tant, avait plus ou moins apparenté sa manière d'écrire avec celle de nos grands écrivains du dix-septième et du dix-huitième siècle. Les ressources de notre langue poétique permettaient donc de rendre assez facilement ses images et ses maximes. Par malheur, il en a été tout autrement pour la versification proprement dite. La liberté presque absolue de cette sorte de prose iambique, qui suffit à la poésie dramatique d'outre-Rhin, était tout à fait incompatible avec la nécessité classique d'accoupler les alexandrins deux par deux ou quatre par quatre. Prendre plus de liberté avec les vieilles règles eût exposé le lecteur à des comparaisons involontaires avec notre école romantique, et par conséquent l'eût jeté à mille lieues de la véritable impression sur la piste de laquelle il s'agissait de le mettre. Entre deux inconvénients, je me suis résigné à celui qui m'a paru le moins grave. J'ose dire que je n'ai jamais négligé, sciemment du moins, une idée ou un mot de quelque importance. Mais, naturellement, on ne saurait s'attendre ici à la fidélité littérale et absolue de ces calques rhythmés, qui ont si heureusement naturalisé Shakespeare en Allemagne. J'ai donc à réclamer beaucoup d'indulgence pour ma tentative. Au reste, je suis déjà largement payé du temps qu'elle m'a coûté, puisqu'elle m'a donné l'occasion de voyager en Italie, et même ailleurs, toujours en compagnie de Gœthe. Avec lui, j'ai passé le Brenner en chemin de fer; avec lui, j'ai erré le long des ruelles étroites de Venise. Une partie de ma traduction a été faite en gondole, à travers les lagunes. Je recommande un pareil essai de gravure littéraire à tous ceux qui pourraient en avoir le loisir : rien n'est plus doux qu'un tête-à-tête prolongé avec la sérénité d'une grande âme et la perfection même du génie.

IPHIGÉNIE EN TAURIDE

PIÈCE EN CINQ ACTES

PERSONNAGES.

IPHIGÉNIE.

THOAS, *roi des habitants de la Tauride.*

ORESTE.

PYLADE.

ARCAS.

Lieu de l'action : Un bois sacré devant le temple de Diane.

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

IPHIGÉNIE (*seule*).

Oui, sous ton ombre épaisse, antique bois sacré,
Dont le sommet frémit par la brise effleuré,
Ainsi qu'au plus profond de ton temple, ô Déesse,
Un sentiment d'effroi me poursuit et m'oppresse,
Comme si j'y faisais encor mes premiers pas,
Et mon esprit ici ne s'accoutume pas.
Mainte année a passé depuis que j'y fus mise
Par un pouvoir suprême auquel je suis soumise,
Mais j'y reste étrangère, hélas ! plus que jamais,
Car la mer me retient loin de ceux que j'aimais.
Souvent, des jours entiers, debout sur le rivage,
De la Grèce mon cœur poursuit la douce image :
Mais la vague qui vient jusqu'à mes pieds mugir,
Seule, par son bruit sourd, répond à mon soupir.
Ah ! loin de tous les siens la solitude est dure !
A peine on croit goûter une joie enfin sûre :
Le chagrin vous arrache aux lèvres ce bonheur.
Vers le pays natal toujours vole le cœur.
Salle à salle on revoit le palais de son père,
Ce palais, où parut à nos yeux la lumière,

Où des enfants entre eux plus unis chaque jour
Dans leurs jeux fraternels resserraient leur amour.
Je ne veux pas des Dieux accuser la sagesse,
Mais le sort de la femme est rempli de tristesse.
L'homme seul est le maître à la guerre et chez lui,
Et, si loin qu'il puisse être, il a son propre appui.
Chaque bien est pour lui, pour lui chaque victoire,
Et, même quand il meurt, il trouve encor la gloire.
Combien notre bonheur, à nous, est plus étroit!
Souvent un dur époux commande, et c'est son droit.
Ce n'est qu'un bien encor, mais la pire misère,
C'est, seules, de languir sur la terre étrangère.
Tel est mon sort. Thoas, homme au cœur généreux,
Par des liens sacrés me retient en ces lieux,
Esclave cependant! Pardonne-moi, Déesse!
Malgré moi je te sers ici, je le confesse.
Tu m'as sauvé pourtant la vie et je devrais
A ton culte vouer cette vie à jamais.
Oui, Diane, toujours tu fus mon espérance,
Même à présent encore en toi j'ai confiance,
Toi qui si doucement m'as prise entre tes bras,
Quand un roi me poussait, moi, sa fille, au trépas.
Oh! si l'illustre chef de ma noble famille,
Que tu désespéras en lui prenant sa fille,
Si le rival des Dieux, le grand Agamemnon,
Qui de son propre sang sur l'autel te fit don,
A pu, quittant enfin Troie, après sa victoire,
Et, rentrant dans Argos couronné par la gloire,
Retrouver femme, enfants, son trésor le plus cher,
Ramène-moi vers eux, fille de Jupiter,
Et, m'ayant autrefois arrachée à la tombe,
Sauve-moi d'une vie où mon âme succombe.

SCÈNE II

IPHIGÉNIE, ARCAS.

ARCAS.

Je viens au nom du prince et t'apporte en ces lieux,
Prêtresse, son salut et ses souhaits pieux.
C'est aujourd'hui qu'après des succès sans exemple
La Tauride à Diane en rend grâce en ce temple.
Précipitant mes pas j'ai devancé le roi
Qui précède l'armée et la conduit vers toi.
Leur arrivée ici suivra de près la mienne.

IPHIGÉNIE.

Tout est prêt pour leur faire un accueil qui convienne.
La Déesse elle-même est propice et sourit
Au sacrifice saint que Thoas lui promit.

ARCAS.

Que ne puis-je le voir aussi, ton doux sourire,
Eclairer ce visage où la vertu respire !
Oh ! quel présage heureux ce nous serait enfin !
Mais tu restes voilée en ton sombre chagrin.
En vain le temps s'écoule et de toi l'on espère
Un peu de confiance et d'abandon sincère ;
Depuis qu'ici tu vins pour la première fois,
C'est toujours ce regard sévère que je vois,
Et par des nœuds d'airain il faut, ô sainte femme,
Que soit rivée au fond de ton sein ta grande âme !

IPHIGÉNIE.

Je suis ce que doit être en tout lieu l'exilé.

ARCAS.

Ton cœur se sent-il donc parmi nous isolé?

IPHIGÉNIE.

La patrie est toujours ce qu'avant tout l'on aime.

ARCAS.

Ta patrie à présent, ô vierge, est ici même.

IPHIGÉNIE.

Ah! voilà bien pourquoi je sens toujours s'ouvrir
Une blessure en moi que rien ne peut guérir!
A peine j'étais née et venais de connaître
Les chers parents à qui s'attachait tout mon être,
A peine du vieux tronc les rejetons bénis
S'élançaient vers le ciel étroitement unis,
Lorsque d'une puissance inconnue, inflexible,
La malédiction tomba sur moi, terrible,
Et de son poing d'airain vint briser à jamais
Les liens de mon âme avec ceux que j'aimais.
Adieu des premiers ans la douce et pure ivresse,
Adieu l'essor joyeux d'une heureuse jeunesse!
J'existe, mais ne suis qu'une ombre, et le bonheur
De vivre ne peut plus refleurir dans mon cœur.

ARCAS.

A parler de tes maux ta grande complaisance
Me fait un peu douter de ta reconnaissance.

IPHIGÉNIE.

J'ai toujours eu pour vous celle que je vous dois.

ARCAS.

Non pas celle qui rend si généreux parfois!
Où donc est ce regard joyeux et qui dénote
L'attachement d'un cœur satisfait de son hôte?

Lorsqu'autrefois l'arrêt d'un sort mystérieux
Ouvrit à ton malheur cet asile pieux,
Sous sa protection Thoas te prit bien vite,
Tant il sentait qu'un Dieu vers lui t'avait conduite,
Et ce rivage au loin justement redouté
Pour toi se fit aux lois de l'hospitalité,
Car nul n'avait foulé ce sol à ton exemple
Sans rougir de son sang les degrés de ce temple.
Ainsi nous l'ordonnait un usage sacré.

IPHIGÉNIE.

Vivre, est-ce uniquement respirer à son gré?
Non, non, je ne vis pas ici, moi, j'y succombe.
Qu'y suis-je? Un spectre errant sur le bord de sa tombe.
Est-ce une vie enfin et telle que le cœur
Puisse s'y bien sentir et trouver le bonheur,
Que celle où chaque jour péniblement s'achève
Et nous mène pourtant vers ce triste et long rêve
Qu'aux bords du noir Léthé, sans espoir ni remords,
Poursuit, toujours en deuil, le grand peuple des morts?
Vivre sans être utile est mourir avant l'heure :
Chaque femme le sent, plus qu'une autre j'en pleure.

ARCAS.

Tu ne peux te suffire, et c'est un noble tort :
J'excuse ton orgueil comme je plains ton sort.
Mais tu troubles en vain le bonheur de ta vie.
D'aucun bien ta présence en ces lieux n'est suivie,
Dis-tu? Mais qui donc a déjà, si ce n'est toi,
Rasséréné l'esprit sombre et troublé du roi?
Qui donc, par des discours pleins de mansuétude,
A fait suspendre ici cette antique habitude
Qui voulait que, tombant sous un couteau cruel,
Chaque étranger périt au pied du saint autel?
Grâce à toi combien d'eux ont revu leur patrie!

Et Diane, bien loin de se montrer aigrie,
Quoique privée enfin de ce sang répandu,
N'a-t-elle pas toujours à tes vœux répondu ?
Le succès n'a-t-il pas abrité sous son aile
Notre armée, et souvent volé plus vite qu'elle ?
Chacun ne sent-il pas son sort moins accablant,
Depuis que notre roi, si sage et si vaillant,
Nous montre une bonté qui nous rend plus facile
Le devoir d'un respect incessamment docile ?
Tu te dis inutile, alors que de ton cœur
Sur des milliers d'humains s'épanche la douceur,
Alors que pour le peuple auquel un Dieu t'envoie
Tu deviens une source éternelle de joie,
Et que sur ce rivage où le guettait la mort
Tu sauves l'étranger en lui montrant le port !

IPHIGÉNIE.

Qu'est le peu qu'on a fait dès que l'on considère
Devant soi la grandeur de ce qui reste à faire ?

ARCAS.

Faut-il donc mépriser ce qu'on a fait, dis-moi ?

IPHIGÉNIE.

On est toujours blâmé quand on parle de soi.

ARCAS.

On blâme justement l'orgueil qui trop s'abaisse
Comme la vanité qui se hausse sans cesse.
Crois-en le sage avis d'un homme qui pour toi
N'a qu'un zèle sincère où tu peux faire foi.
Si le prince aujourd'hui t'entretient et te presse,
Rends-lui facile et sûr l'aveu de sa tendresse.

IPHIGÉNIE.

Tes paroles, pourtant si douces, me font peur.
Que de luttes déjà pour détourner son cœur !

ARCAS.

Songe à ce que tu fais et fais ce qu'il faut faire.
Depuis que son fils mort l'a laissé solitaire,
Le roi se fie à peine à quelques-uns des siens
Et jamais ne s'y fie ainsi qu'aux temps anciens.
Il suit d'un œil jaloux tout fils de noble race,
Songeant qu'un jour prochain il peut prendre sa place.
Il craint pour sa vieillesse un abandon cruel,
La révolte, et peut-être un trépas criminel.
Le Scythe à l'éloquence est fort loin de prétendre,
Et le roi doit encor moins qu'un autre en attendre.
Agir et commander, voilà tout ce qu'il sait.
Quant à l'art de guider vers le but qui lui plaît
Un entretien conduit savamment, il l'ignore.
Ne lui rends pas cet art plus difficile encore.
Plus de malentendus, plus de refus enfin :
Fais au-devant de lui la moitié du chemin.

IPHIGÉNIE.

Est-ce à moi d'attirer un coup que j'appréhende ?

ARCAS.

Peux-tu bien de la sorte appeler sa demande ?

IPHIGÉNIE.

Parmi tous ceux que j'ai, c'est mon pire souci.

ARCAS.

Sois confiante au moins envers qui t'aime ainsi !

IPHIGÉNIE.

Quand il aura chassé la peur qui me domine.

ARCAS.

Pourquoi lui caches-tu toujours ton origine ?

IPHIGÉNIE.

Parce que le secret convient à mon emploi.

ARCAS.

Aucun secret ne doit exister pour le roi.
Il a beau ne vouloir rien exiger, ô femme,
Il n'en ressent pas moins au fond de sa grande âme
Les efforts que tu fais pour te cacher de lui.

IPHIGÉNIE.

Montre-t-il contre moi de l'aigreur, de l'ennui ?

ARCAS.

Je le crains. Ses projets sur toi sont un mystère :
Pourtant, par certains mots que j'ai surpris naguère,
Je sais qu'il est enfin résolu sans retour
A posséder en toi l'objet de son amour.
Ne l'abandonne pas à lui-même, de grâce !
Ne permets pas qu'en lui le courroux prenne place !
Il en peut pour toi naître un malheur sans pareil,
Et tu te souviendrais trop tard de mon conseil.

IPHIGÉNIE.

Quoi ! le roi rêve-t-il une action si noire,
Dont s'effraierait quiconque a souci de sa gloire,
Quiconque se respecte et sent encor le frein
Des préceptes inscrits par le ciel dans son sein !
Voudrait-il par hasard, usant de violence,
De l'autel à son lit traîner mon innocence ?
Alors, j'invoquerais tous les Dieux, et, d'abord,
Toi, Diane, oh ! oui, toi, dont le cœur est si fort,
Et qui saurais, sauvant ta prêtresse sacrée,
Vierge, sauver encore une vierge éplorée.

ARCAS.

Sois tranquille, d'un sang trop jeune les ardeurs
Ne poussent plus le prince à de telles fureurs.
Mais je crains, si je sais lire dans sa pensée,
Un tout autre péril de son âme offensée,

Et ce projet terrible il saurait l'accomplir,
Car son esprit est fermé et ne veut pas fléchir.
Aussi, je t'en supplie, un peu de confiance.
Montre, à défaut d'amour, de la reconnaissance.

IPHIGÉNIE.

Ce que tu sais encor, daigne m'en prévenir.

ARCAS.

Tu peux l'interroger, car je le vois venir.
Ton estime pour lui certainement est grande,
Et c'est de l'amitié que ton cœur te commande.
Les femmes, tu le sais, mènent bien loin parfois
Un homme généreux avec leur douce voix.

(*Il sort*).

IPHIGÉNIE (*seule*).

Comment suivre l'avis que cet ami me donne?
Je ferai mon devoir et me montrerai bonne.
A celui qui peut tout et qui me fit du bien
Puisse mon discours plaire en ne déguisant rien!

SCÈNE III

IPHIGÉNIE, THOAS.

IPHIGÉNIE.

Que la Déesse, ô roi, de ses mains libérales,
Te comble avec les tiens de ses faveurs royales!
Que, prodigue envers toi de gloire et de bienfaits,
Elle exauce à l'instant tous tes pieux souhaits,

Et, puisque soucieux tu veilles sur tant d'hommes.
Sois heureux à ton tour plus que nous ne le sommes!

THOAS.

Oui, certes, si mon peuple entier me célébrait,
J'aurais lieu de me dire heureux et satisfait.
Mais à d'autres surtout profite ma fortune.
Que sa condition soit brillante ou commune,
L'homme envié par tous avec juste raison
Est celui que la joie attend dans sa maison.
Tu fus compatissante à ma douleur profonde,
Lorsqu'en perdant mon fils je perdis tout au monde.
Il était le dernier! Le glaive me le prit!
Tant que l'âpre vengeance occupa mon esprit,
Je ne ressentis pas chez moi ma solitude.
Mais à présent que j'ai repris ma quiétude,
Puni nos ennemis et vengé mon fils mort,
Je n'ai plus rien chez moi pour réjouir mon sort.
Cette soumission facile et volontaire,
Qui dans tous les regards brillait pour me complaire,
Faiblit sous les soucis, le mécontentement,
Car tous à l'avenir songent secrètement.
Me voyant sans enfant, on m'obéit par crainte.
Je franchis donc encore une fois cette enceinte,
Pour rendre grâce aux Dieux de succès aussi beaux
Et leur en demander un surcroît de nouveaux.
Dans mon cœur, tu le sais, reste un souhait plus tendre,
Déjà bien vieux, et qui ne doit pas te surprendre.
Pour le bien de mon peuple et pour le mien aussi,
J'espère t'emmener comme épouse d'ici.

IPHIGÉNIE.

C'est trop de bonté, prince, envers une inconnue,
Qui reste devant toi troublée et confondue.
Elle ne voulait rien, en venant parmi vous,
Que ce qu'elle te doit, un repos sûr et doux.

THOAS.

Voiler ainsi pour tous ton origine obscure,
Même pour moi, partout serait presque une injure.
Ce sol par l'étranger fut toujours redouté;
Ainsi la loi l'ordonne et la nécessité.
Mais toi qui ne trouvas qu'amis sur ce rivage,
Qui reçus tous nos droits les plus saints en partage,
Et qui peux chaque jour, suivant ta volonté,
Poursuivre ton bonheur en toute liberté,
De toi j'osais attendre au moins la déférence
Qu'un hôte généreux obtient pour récompense.

IPHIGÉNIE.

Si j'ai tu, même à toi, ma famille et mon nom,
C'était par embarras, par défiance, non.
Hélas! Si tu pouvais, noble prince, connaître
La malédiction qui me poursuit, peut-être
Un sentiment soudain d'indicible terreur
Frapperait tous tes sens d'une rare stupeur,
Et, renonçant sur l'heure à m'offrir ta couronne,
Tu me reléguerais bien loin de ta personne.
Qui sait? Avant le jour qui me doit délivrer,
Où joyeuse chez moi je dois enfin rentrer,
Peut-être m'irais-tu jeter comme une proie
Au malheur dont la main qui glace et qui rudoie
Saisit l'homme chassé du foyer paternel
Et traînant au hasard son exil éternel!

THOAS.

Quels que soient les desseins que sur toi le ciel fonde,
Quoi que prépare aux tiens sa prudence profonde,
Depuis ton arrivée et depuis qu'en ces lieux
Tu jouis des droits dus à tout hôte pieux,
Jamais ne m'a pourtant manqué l'aide céleste,
Et pour moi, quoi qu'on dise, aucun doute ne reste.
Non, ce front, protégé par moi, n'est pas maudit.

IPHIGÉNIE.

C'est ta bonne action, qui, sans ton hôte, agit.

THOAS.

Le bien fait aux méchants reste sans récompense.
Mets donc fin au refus que cache ton silence.
L'homme qui te recherche est ami du devoir.
La Déesse jadis t'a mise en mon pouvoir,
Et pour moi tu fus sainte, étant sainte pour elle.
Jamais à ses désirs je ne serai rebelle.
Dès que naîtra pour toi l'espoir d'un doux retour,
Je te déclarerai libre de mon amour.
Mais, si devant tes pas toute route se ferme,
Si ta race est détruite ou doit errer sans terme
Sous le poids du courroux céleste, c'est à moi
Qu'appartient ta personne et par plus d'une loi.
Parle sans peur : tu sais que je tiens ma parole.

IPHIGÉNIE.

Chaque mot à regret de nos lèvres s'envole,
Quand il faut que par nous soit enfin révélé
Un secret qu'on avait pendant longtemps celé.
Une fois confié, plus de retour possible
Dans le cœur où jadis il sommeillait paisible.
Il propage la joie ou la peine en tous lieux,
Suivant que l'a marqué la volonté des Dieux.
Apprends-le donc : ma race est celle de Tantale !

THOAS.

Tu dis un bien grand mot d'une âme bien égale !
Nommes-tu ton aïeul ce hardi parvenu
Par les faveurs du ciel dans le monde connu ?
Ce conseiller qu'admit Jupiter à sa table,
Pour son expérience en tout incomparable,
Et dont chaque propos, de sagesse rempli,
Semblait à tout l'Olympe un oracle accompli ?

IPHIGÉNIE.

C'est bien lui. Mais les Dieux ne devraient pas en somme
Comme avec leur pareil frayer avec un homme.
Pour un semblable honneur aucun n'a ce qu'il faut :
Le vertige nous prend, quand nous montons trop haut.
Ce n'était pas pourtant une âme vile, un traître.
Esclave, il ne voulait; ami, ne pouvait l'être.
Pour qui peut foudroyer qu'est un mortel obscur?
Son crime était humain, son châtiment fut dur.
La légende, en enfer nous le montrant, atteste
Qu'il fut précipité de la table céleste.
Son audace sans foi, dit-elle, le perdit.
Hélas! chacun des siens comme lui fut maudit!

THOAS.

Durent-ils expier leurs fautes ou la sienne?

IPHIGÉNIE.

Plus d'un signe marqua leur origine ancienne.
Leur cœur fut plus vaillant et leur corps plus qu'humain,
Mais le Dieu sur leur front mit un bandeau d'airain.
A leur regard sinistre il cacha la prudence,
La modération, la sage patience.
Le moindre des désirs qui germa dans leur cœur
Devint fatalement une noire fureur,
Et cette fureur même, épanchée et rebelle,
Jamais ne respecta de frontière autour d'elle.
Déjà Pélops, ce fils que Tantale aimait tant,
Dans toute volonté farouche et persistant,
Se conquit par un meurtre et par une infamie
L'enfant d'Œnomaüs, la belle Hippodamie.
Celle-ci, de Pélops comblant bientôt l'amour,
Donne à deux fils, Atrée et Thyeste, le jour.
Mais chacun montre vite une haine jalouse
Envers un frère aîné, fils, lui, d'une autre épouse.

Cette haine les ligue, et, dans un sombre endroit,
Bientôt un fratricide est leur premier exploit.
Le père s'imagine, en sa triste manie,
Que la seule coupable est son Hippodamie.
Il veut d'elle son fils, le veut avec fureur.
L'innocente se tue à la fin, de terreur...

THOAS.

Tu te tais ! Va, poursuis avec pleine assurance,
Et ne te repens pas d'avoir eu confiance.

IPHIGÉNIE.

Heureux qui peut songer sans honte à ses aïeux,
Et qui, de leurs hauts faits à son tour glorieux,
Entretient ses amis de leur grandeur lointaine,
Et, fier, se voit au bout d'une si belle chaîne !
D'une race en effet qui commence ne sort
Jamais un monstre ou bien un héros tout d'abord :
De bons et de méchants une suite féconde
Seule épouvante enfin ou réjouit le monde.
— Les deux fils de Pélops, quand leur père fut mort,
Gouvernèrent tous deux, par un commun accord.
Cet accord par malheur ne pouvait durer guère.
Thyeste osa souiller la couche de son frère,
Qui tint à se venger et l'expulsa soudain.
Mais le perfide avait déjà, de longue main,
Méditant pour plus tard quelque lâcheté sombre,
Dérobé de son frère un enfant que, dans l'ombre,
Il avait comme sien élevé doucement.
Il lui gonfle le cœur de son ressentiment,
Puis l'envoie à la ville où commandait son frère,
Pour que le fils immole, en son oncle, son père.
Le jeune homme est surpris au milieu du complot,
Et le roi sans pitié le condamne aussitôt.
Il croyait ne tuer que l'enfant de son frère !
Il apprend, mais trop tard, qui frappe sa colère,

Qui périt sous ses yeux, par la rage aveuglés,
Dans d'horribles tourments ensemble accumulés.
Alors, pour se venger autant qu'il le désire,
Il prépare un forfait inouï sans rien dire.
Il simule avec art un pardon apparent,
Feint d'avoir oublié son ancien différend,
Attire ses neveux, son frère en sa demeure,
Saisit les deux enfants qu'il égorge sur l'heure,
Puis, dès que du repas est venu le moment,
Devant son frère on sert l'exécrable aliment.
Repu de ses enfants, de sa chair à lui-même,
Thyeste est tout à coup pris d'une angoisse extrême.
Il demande ses fils et déjà même, hélas !
Croit à la porte entendre et leur voix et leurs pas,
Quand tout à coup Atrée en ricanant lui jette
Des deux infortunés les pieds avec la tête.
Tu détournes ta face et tu frémis, ô roi.
Ainsi fit le soleil en son visible effroi :
Son char d'or en sortit de ses vieilles ornières.
Tu connais à présent ta prêtresse et ses pères.
Et quels malheurs encor de ces princes maudits,
Quels actes criminels de délirants esprits,
La nuit couvre pour nous de ses ailes funèbres,
Ne nous laissant rien voir que d'affreuses ténèbres !

THOAS.

Va, garde le silence et cache-les aussi.
Assez d'horreurs, assez ! Mais réponds à ceci :
Quel prodige t'a fait, toi, si douce et si sage,
Descendre d'une race à ce degré sauvage ?

IPHIGÉNIE.

Le fils aîné d'Atrée était Agamemnon :
C'est lui qui fut mon père et du jour me fit don :
Mais dans ce père aimé j'admirai toujours comme
La perfection même où peut atteindre un homme.

Clytemnestre d'abord à son amour m'offrit :
De leur heureux hymen je fus le premier fruit.
Electre vint après. Le roi régnait tranquille,
Et la paix paraissait rendue à ma famille.
A mes parents pourtant quelque chose manquait,
Un fils, charmant espoir que leur cœur caressait.
Mais à peine avaient-ils reçu ce don céleste,
A peine entre ses sœurs croissait le jeune Oreste,
Que déjà derechef une calamité
Allait venir troubler notre sécurité.
Le bruit vous est venu de la guerre entreprise,
Pour une beauté rare et qu'un autre avait prise,
Par les chefs de la Grèce et qui les a menés
Sous les murs d'Ilion par leurs forces cernés.
S'ils ont pris la cité, satisfait leur vengeance,
Là-dessus je demeure encor dans l'ignorance.
Mon père, qui guidait les Grecs, depuis longtemps
Attendait dans Aulis de favorables vents,
Car contre lui Diane en secret irritée
Y retenait l'armée et la flotte arrêtée.
Bientôt même Calchas lui vint signifier
Qu'il eût en son honneur à me sacrifier.
Avec moi dans le camp ma mère est attirée,
On me traîne à l'autel, ma tête est consacrée.
Diane... mais son cœur n'était plus courroucé :
Elle ne voulait pas que mon sang fût versé.
D'un nuage sauveur par elle enveloppée,
Ce temple m'accueillit à la mort échappée.
Fille d'Agamemnon, fille d'Atrée aussi,
Je suis Iphigénie et sers Diane ici.

THOAS.

Exilée inconnue ou née au rang suprême,
Ma tendre confiance en toi reste la même.
Je te répète donc mon offre : viens, suis-moi,
Et de tout ce que j'ai prends la moitié pour toi.

IPHIGÉNIE.

Ce que tu m'offres, roi, comment l'accepterais-je ?
N'a-t-elle pas sur moi comme un saint privilége
Celle dont la clémence au trépas m'arracha
Et qui dans cet asile ensuite me cacha ?
Sans doute elle me garde en ce lieu pour mon père,
Déjà trop châtié par son erreur sincère.
Peut-être en ses vieux jours dois-je le réjouir,
Peut-être aussi bientôt pourrai-je enfin partir.
Et j'irais, sans respect pour sa volonté sage,
J'irais, moi, m'enchaîner sur ce triste rivage !
Non, pour rester j'attends quelque signe d'en haut.

THOAS.

Tu restes ! n'est-ce pas le signe qu'il te faut ?
Ne te fatigue pas, croyant que tu consoles.
Quand on veut refuser, pourquoi tant de paroles ?
L'autre n'entend qu'un mot, et ce mot-là, c'est non.

IPHIGÉNIE.

Je n'ai pour t'éblouir rien paré d'un faux nom.
Oui, je t'ai dévoilé jusqu'au fond de mon âme.
Et ne conçois-tu pas, dis, quel espoir m'enflamme,
Quand je songe qu'un jour peuvent m'être rendus
Tous les parents chéris qu'à la fois j'ai perdus,
Et que je reverrai peut-être, dans l'enceinte
Où le Deuil dit tout bas mon nom comme une plainte,
Chaque pilier au front de couronnes orné
Par le Bonheur ainsi que pour un nouveau-né ?
Oh ! par pitié, permets qu'un navire m'emmène !
Pour nous tous quelle vie et nouvelle et sereine !

THOAS.

Pars donc, tu peux partir, à ton cœur obéis,
De la sage raison méprise les avis.

Va, sois femme à ton aise, et sois-le tout entière,
Cède à l'entraînement d'une ardeur passagère,
Suis la route sans but d'un caprice sans frein!
Je sais comme un désir brûle dans votre sein!
Qu'importe un nœud sacré qui retient la plus chère
Dans les bras éprouvés d'un époux ou d'un père?
Elle vole à l'appel d'un traître; et si ce feu
Dans le fond de son cœur semble dormir un peu,
C'est en vain qu'on la veut convaincre et que la presse
Dans son zèle amical la voix de la sagesse!

IPHIGÉNIE.

Oublierais-tu que j'ai ta parole de roi?
Ou dois-je regretter ma confiance en toi?
Je t'avais supposé capable de m'entendre.

THOAS.

J'attendais seulement ce qu'on pouvait attendre.
J'aurais dû mieux prévoir, car ne savais-je pas
Comme une femme agit toujours en pareil cas?

IPHIGÉNIE.

Ne raille pas, ô roi, mon sexe et sa faiblesse.
Nos armes, sans éclat, ne sont pas sans noblesse.
Oui, j'ai dans ce moment cet avantage, moi,
De savoir ce qu'il faut pour ton bien mieux que toi.
Tu t'étais figuré, sans même nous connaître,
Que d'un doux nœud pour nous le bonheur pourrait naître.
Rempli d'un bon espoir, de bonne volonté,
Tu voudrais que ton vœu par moi fût accepté.
Mais, moi, je remercie, et du fond de mon âme,
Le ciel qui m'a donné, bien qu'étant une femme,
Assez de fermeté pour savoir m'abstenir
D'une union contraire à son secret désir.

THOAS.

C'est ton cœur, non le ciel, qui te tient ce langage.

IPHIGÉNIE.

Par le cœur seul nous vient du ciel chaque message.

THOAS.

A le comprendre aussi n'ai-je pas quelques droits?

IPHIGÉNIE.

Dans l'ouragan s'éteint le souffle de sa voix.

THOAS.

Et, seule, la prêtresse entend bien ce murmure?

IPHIGÉNIE.

Que le prince avant tous en médite l'augure!

THOAS.

Tes saintes fonctions, les droits de tes aïeux,
Amis de Jupiter, te rapprochent des Dieux!
Auprès de toi que suis-je? Un barbare, un impie!

IPHIGÉNIE.

Contrainte à la franchise, à présent je l'expie!

THOAS.

Je suis homme : il vaut mieux rompre là ce discours.
Ce que je t'ai promis, je le maintiens toujours.
Sers Diane en ce lieu, puisqu'elle t'a choisie :
Mais que ma faute aussi, la Déesse l'oublie,
Car, sans droit, malgré tout ce qui m'avertissait,
J'ai privé ses autels du sang qu'on y versait.
Cette rive en tout temps fut inhospitalière :
L'étranger périssait dès qu'il y touchait terre.
Seule ta bienveillance où je croyais avoir,
Outre cet amour pur qu'une fille fait voir,

Le penchant qu'en son cœur voile une fiancée
Avait dompté mon âme en tes nœuds enlacée ;
Et j'en vins même au point d'oublier mon devoir,
Tant mes sens endormis subissaient ton pouvoir.
Longtemps je n'ai rien su de la rumeur confuse
Qui du trépas si prompt de mon enfant m'accuse ;
Mais les murmures sourds sont devenus des cris ;
La multitude enfin veut du sang à tout prix.
Pour toi je ne veux plus braver l'ordre céleste.

IPHIGÉNIE.

Je n'avais rien pour moi demandé, je l'atteste.
Seulement celui-là connaît bien mal les Dieux
Qui les croit de carnage et de sang soucieux.
Il leur impute à tort sa propre barbarie !
Diane m'a bien, elle, à son prêtre ravie !
Elle voulait mes soins, et non point mon trépas.

THOAS.

Raisonner de la sorte à l'homme ne sied pas.
N'ayant qu'une raison versatile pour guide,
N'interprétons jamais ce que le ciel décide.
Désormais comme toi je ferai mon devoir.
Deux étrangers sont là, tombés en mon pouvoir.
On les a pris, cachés sous un roc du rivage,
Et leur présence ici n'est pas un bon présage.
Diane, je le veux, sur ces nouveaux venus
Va reprendre ses droits trop longtemps méconnus.
Avec eux elle aura son premier sacrifice :
Je vais les envoyer, tu connais ton office.

SCÈNE IV

IPHIGÉNIE (*seule*).

Déesse de bonté qui me sauvas, tu vois
Et nuages et vents dociles à ta voix
Pour sauver l'innocence.
Et, des mains du destin l'arrachant, tu la peux
Au bout de l'univers transporter où tu veux
A travers l'air immense.

Ta sagesse est profonde et tu sais l'avenir ;
Lui-même le passé reste en ton souvenir,
Et ton œil sur nous veille,
Semblable à ton croissant, cette âme de la nuit,
Dont la pâle clarté doucement réjouit
Le monde qui sommeille.

Fais que mes mains de sang restent pures ! Jamais
Le sang qu'on a versé n'a pu donner la paix,
Car toujours la triste ombre
De celui que l'on a massacré malgré soi
Se dresse devant nous et nous glace d'effroi,
Quand notre cœur est sombre.

Oui, toujours les humains aux Dieux ont été chers :
Les Dieux aiment nos fils repeuplant l'univers,
Et volontiers prolongent
Pour nous le doux plaisir de contempler leur ciel,
Partagent volontiers leur azur éternel
Où tous nos regards plongent.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

ORESTE, PYLADE.

ORESTE.

Nous suivons un chemin qui nous mène au trépas,
Car je me sens, ami, plus calme à chaque pas.
Conjurant Apollon d'écarter le cortége
De ces démons vengeurs dont la rage m'assiége,
Je reçus la promesse en des mots pleins d'espoir,
Engagement divin qui ne peut décevoir,
Qu'au temple de sa sœur en Tauride adorée
Je trouverais enfin délivrance assurée :
Et maintenant, le fait me le prouve, mon mal
Aura par mon trépas son dénoûment fatal.
Aussi bien je pourrai quitter, sans peine amère,
Le spectacle charmant de la douce lumière,
Puisque la main des Dieux me déchire le cœur,
Après avoir frappé mon être de torpeur.
Oui, si le destin veut que la race d'Atrée
Sorte de tout combat du triomphe frustrée,
Si je dois succomber, ainsi que mes aïeux,
Victime d'un trépas obscur, insidieux,

J'aime mieux à l'autel périr vite qu'attendre
Le filet qu'en un coin un parent doit me tendre!
— Oh! du répit, un peu de répit, noirs démons,
Vous qu'attire le sang coulant à mes talons,
Et qui, sans vous lasser, me suivez à la trace,
Semblables à des chiens détachés pour la chasse.
Pitié! Je vais bientôt descendre près de vous.
La lumière du ciel n'est pas faite pour nous.
Le verdoyant tapis dont la terre est couverte
Ne doit pas être aux morts une arène entr'ouverte,
Je vous rejoins là-bas dans l'éternelle nuit :
Nos maux nous uniront dans son vide sans bruit.
C'est pour toi seulement, Pylade, qui partages,
Quoique innocent, ma faute et mes tristes voyages,
Que je songe avec peine à la rigueur du sort
Qui nous jette tous deux sitôt au sombre bord.
Je ne crains que ta mort, n'espère que ta vie!

PYLADE.

J'ai de voir le pays des ombres peu d'envie.
Mais je n'ai pas perdu, comme toi, tout espoir,
Cher Oreste, et toujours me flatte d'entrevoir,
Du milieu des sentiers tortueux où nous sommes,
Un chemin qui nous mène encor parmi les hommes.
Ce qui m'occupe ici, ce n'est point le trépas.
Je veux voir si les Dieux ne nous donneront pas
Quelque moyen de fuir, joyeux, de cette rive.
Qu'on la redoute ou non, la mort toujours arrive.
Quand la prêtresse aurait levé la main déjà
Pour bénir et couper les boucles que voilà,
Je garderais encore, en ce moment suprême,
Un unique projet, notre salut quand même.
Remets-toi donc, ami, d'un trouble passager;
Ton découragement aggrave le danger.

THE UNIVERSITY OF MICHIGAN LIBRARY

Nous tenons d'Apollon même la certitude
De trouver chez sa sœur pardon et quiétude.
Les paroles des Dieux n'ont pas un sens trompeur,
Comme le croit celui qu'accable le malheur.

ORESTE.

Sur ma tête enfantine, hélas ! ce fut ma mère
Qui mit le voile noir d'une existence amère.
Je grandis, de mon père humble et vivant portrait,
A ce point ressemblant que mon regard était,
Lorsqu'il tombait muet par hasard sur ma mère,
Ou bien sur son complice, un reproche sévère.
Oh ! que de fois alors quand Electre, ma sœur,
Près de l'âtre en silence épanchait sa douleur,
Je me suis approché tout contre elle, timide,
Ouvrant mes yeux bien grands pour voir sa joue humide !
Toujours à notre père avait trait son récit,
Et pour le voir enfin s'exaltait mon esprit.
Je rêvais son retour, je me rêvais à Troie.
Le jour vint...

PYLADE.

Abandonne aux démons cette joie.
Laisse ces entretiens aux loisirs de leurs nuits.
Pour faire des héros il faut d'autres récits.
Cherchons dans un passé d'heureuse souvenance
La force nécessaire à notre délivrance.
Sur terre il faut aux Dieux des cœurs de bonne foi :
Ils ont, pour les servir, jeté les yeux sur toi.
Sinon, n'aurais-tu pas accompagné ton père,
Quand l'Orcus le reçut, victime involontaire ?

ORESTE.

Que n'ai-je pu le suivre, à sa robe accroché ?

PYLADE.

Tu fus donc pour moi seul au trépas arraché !
Cher ami, quel destin que le mien, si la vie,
J'en tremble d'y songer, t'avait été ravie,
Moi qui, depuis l'instant où j'ai reçu le jour,
Ne vis que pour t'aimer et de ce seul amour ?

ORESTE.

Ne me rappelle pas cette époque tranquille
Où pour moi ta maison était un libre asile,
Où ton père, aussi bon que sage, s'empressait
A soigner le bourgeon naissant qui périssait,
Où toi-même, toujours d'une douce joie ivre,
Toujours plein du plaisir toujours nouveau de vivre,
Comme un beau papillon près d'une sombre fleur,
Folâtre, voltigeais à l'entour de mon cœur.
Oui, tu versais en moi ta folle insouciance,
Et j'oubliais un peu, grâce à toi, ma souffrance.
Par un souffle enivrant je me sentais poussé !

PYLADE.

Par mon amour pour toi ma vie a commencé !

ORESTE.

Alors a commencé ton malheur, veux-tu dire,
Car voici des tourments que j'endure le pire :
Comme un pestiféré chassé de seuil en seuil,
Je porte dans mon cœur le trépas et le deuil,
Et, quand j'eusse abordé le plus sain des rivages,
J'y verrais se flétrir jusqu'aux plus frais visages !

PYLADE.

J'eusse été le premier, je pense, à la subir.
Cette mort, si ton souffle, ami, faisait mourir.

BIBLIOTECA LIBRARIES

N'ai-je donc pas gardé ma gaieté, mon courage,
Qui sont, avec l'amour, des grands exploits le gage?

ORESTE.

De grands exploits, dis-tu! C'est vrai, je le revois,
Ce temps où nous rêvions de nos futurs exploits!
Nous chassions à travers les monts et les rivières,
Attendant le grand jour où, forts comme nos pères,
Nous pourrions, la massue ou le glaive à la main,
Des monstres, des brigands purger le genre humain.
Puis, le soir, nous venions devant la mer immense,
Et là, l'un contre l'autre appuyés en silence,
Nous regardions les flots à nos pieds accourir,
Et le monde semblait si grand pour nous s'ouvrir!
Parfois même un de nous, entraîné par son rêve,
Portait comme d'instinct une main sur son glaive,
Et nos exploits futurs nous semblaient plus nombreux
Que les étoiles d'or qui brillaient dans les cieux.

PYLADE.

Oui, l'œuvre que l'on rêve est une œuvre infinie,
Et l'âme a des désirs d'une audace inouïe!
Ah! comme on voudrait voir tout ce qu'on fait de grand
Déjà tel que plus tard la fiction le rend,
Quand longtemps, à travers les nations du monde,
L'a traîné le poëte à la bouche féconde!
Ils sont si beaux pour nous, ces hauts faits des aïeux,
Quand, dans l'obscurité du soir mystérieux,
Le jeune homme en écoute, ému d'un saint délire,
Le récit merveilleux qu'accompagne la lyre.
Notre tâche pourtant est ce que fut la leur,
Une ingrate besogne, un pénible labeur.
C'est que nous poursuivons ce qui fuit tous les hommes,
Et, ne regardant pas le chemin où nous sommes,

A peine voyons-nous devant nous, sous nos yeux,
Les vestiges des pas laissés par nos aïeux.
Nous voulons tous saisir leur radieuse image,
Là-haut, sur les sommets, dans l'or pur d'un nuage !
J'estime peu quiconque aime trop à rêver
De la gloire où son peuple un jour peut l'élever ;
Mais ne sois pas ingrat envers les Dieux, jeune homme,
Puisqu'ils ont fait par toi tant de choses en somme.

ORESTE.

Lorsqu'au mortel ces Dieux donnent un vrai bonheur,
Comme de préserver les siens d'un grand malheur,
D'agrandir ses Etats, d'assurer sa frontière,
D'éloigner pour toujours l'ennemi séculaire,
Il peut, il doit alors être reconnaissant,
Ayant reçu du ciel son plus riche présent.
Mais ils ont fait de moi le bourreau détestable
D'une mère chérie encor bien que coupable,
Et, vengeant un forfait par un forfait, ils m'ont
Précipité du doigt dans l'abîme sans fond.
La race de Tantale est, crois-moi, condamnée,
Et, le dernier de tous, j'aurai leur destinée.

PYLADE.

Le ciel ne punit pas, sur des enfants pieux,
Les crimes autrefois commis par leurs aïeux.
Chacun, bon ou méchant, a son propre salaire :
La bénédiction, seule, est héréditaire.

ORESTE.

Celle de mes parents m'a conduit en ces lieux,
N'est-ce pas ?

PYLADE.

Dis au moins un ordre saint des Dieux.

ORESTE.

De notre sort au ciel il faut donc nous en prendre !

PYLADE.

Obéis-lui d'abord et surtout sache attendre.
Si rendant la Déesse à son frère tu fais
Que dans Delphes tous deux résident désormais,
Saintement honorés par un peuple d'élite,
Compte bien qu'ils sauront, pour ta belle conduite,
Arracher sans retour un mortel aussi cher
Aux effroyables mains des spectres de l'enfer.
Aucun d'eux ne te suit déjà dans cet asile.

ORESTE.

J'y gagnerai du moins de mourir plus tranquille !

PYLADE.

Moi, je pense autrement, et j'ai tâché d'unir,
Pour les concilier, au présent l'avenir.
Peut-être touchons-nous à l'heure où le ciel même
Aura pour nous enfin mûri l'œuvre suprême.
Diane veut quitter ce séjour abhorré,
Où pour elle le sang coule contre son gré.
Or c'est nous qu'a choisis, le plan est manifeste,
Pour l'emmener là-bas, la volonté céleste.
Ce devoir nous incombe et tu vois bien aussi
Qu'un étrange destin nous a jetés ici.

ORESTE.

J'admire avec quel art et par quel artifice
De tes propres désirs tu rends le ciel complice !

PYLADE.

L'homme le plus sensé, le plus sage ne peut
Qu'épier avec soin ce que le destin veut.
Lorsqu'un noble héros a commis un grand crime,
Un Dieu fait choix pour lui d'une action sublime,
Puis le met en demeure à lui seul d'accomplir
La tâche qui semblait impossible à remplir.
Il triomphe, il expie en se couvrant de gloire,
Et le monde qu'il sert honore sa mémoire.

ORESTE.

Si je dois vivre encore et lutter ici-bas,
Qu'un Dieu m'ôte du front ce lourd vertige, hélas!
Qui vers les morts m'entraîne et m'attire sous terre
Par un sentier glissant plein du sang de ma mère,
Et qu'il tarisse aussi cette source qui fuit
De sa rouge blessure et sur moi rejaillit!

PYLADE.

Du calme! Veux-tu voir tes souffrances aigries?
Veux-tu faire sur toi l'office des Furies?
Reste en paix pour qu'en paix je puisse réfléchir.
Ne nous réunissons que plus tard, pour agir.
Alors j'aurai recours à ton propre courage
Et nous nous sauverons par notre audace sage.

ORESTE.

Je crois entendre Ulysse.

PYLADE.

Oh! ne plaisante pas.
Chacun doit faire choix d'un héros ici-bas
Dont l'exemple, par lui suivi comme un modèle,
Le conduise aux sommets de la gloire éternelle.
Quand on risque beaucoup, je le dois confesser,
Pour moi la ruse est bonne et l'on en peut user.

ORESTE.

J'aime la loyauté non moins que la vaillance.

PYLADE.

C'est pourquoi je n'ai pas pris ton avis d'avance.
Un premier pas est fait. car par mes entretiens
J'ai tiré maint secret déjà de nos gardiens.
Je sais donc qu'une femme, une sainte étrangère
A suspendu l'effet de leur loi sanguinaire.
Elle offre aux Immortels, dans cet asile sûr,
Un peu d'encens, ses vœux et surtout un cœur pur.
Sa bonté la rend chère et partout on la prône;
Par la race et le sang on la croit Amazone.
Elle aurait tout quitté dans son pays pour fuir
Un horrible malheur qui venait l'assaillir.

ORESTE.

Il faut donc croire alors que sa douce influence
A dû s'évanouir par la seule présence
Du meurtrier honteux que recouvre et poursuit
La malédiction comme une large nuit.
La sainte soif du sang reparaît et déchaîne
Un usage qui rend notre perte certaine.
Un roi dur, irrité, nous envoie à la mort;
Quelle femme nous peut soustraire à notre sort?

PYLADE.

Il est heureux pour nous que ce soit une femme,
Car l'homme le meilleur accoutume son âme
Aux plus lâches excès de la brutalité
Et se fait une loi d'un ordre détesté.
L'habitude le rend méchant, méconnaissable.
Une femme au contraire en son vouloir est stable.

Elle tient à son plan une fois qu'il est mûr.
Pour le bien et le mal son appui reste sûr.
— Mais silence ! elle vient. — Laisse-nous seuls ensemble.
Je ne dois pas d'abord nous nommer, ce me semble.
A lui conter nos maux, oui, soyons réservé.
Va. Plus tôt qu'elle, moi, je t'aurai retrouvé.

SCÈNE II

PYLADE, IPHIGÉNIE.

IPHIGÉNIE.

Quel que soit le pays que tu nommes patrie,
Malheureux étranger, parle-moi, je t'en prie.
Oui, c'est bien, si je puis en mon cœur avoir foi,
Moins un Scythe qu'un Grec que je dois voir en toi.

(*Elle lui retire ses chaînes.*)

Je rends libres les mains, mais sans sauver les têtes.
Puisse un Dieu vous tirer du péril où vous êtes !

PYLADE.

O douce voix ! Quel son touchant et bienvenu
A la langue natale en pays inconnu !
Prisonnier, je crois voir la maison paternelle,
Et le golfe azuré qui s'étend autour d'elle.
Puisse aussi le bonheur qui me rend si joyeux
Te convaincre qu'un Grec est là devant tes yeux !

Le besoin que de toi j'ai pour sauver ma vie,
Je l'oublie un moment, tant mon âme est ravie !
Dis-moi, si tu le peux, si la fatalité
Ne te commande pas un secret respecté,
De quel sang tires-tu chez nous ton origine,
Qui me paraît à moi merveilleuse et divine ?

IPHIGÉNIE.

Par Diane choisie et sainte par son choix,
La prêtresse te fait seule entendre sa voix.
Sans plus m'interroger, apprends-moi qui vous êtes,
Quel destin jusqu'ici s'acharne après vos têtes ?

PYLADE.

Je puis te raconter aisément quel forfait
D'un éternel remords nous poursuit en effet.
Puisses-tu, femme sainte, avec la même aisance,
Verser aussi sur nous un regard d'espérance !
Nous sommes fils d'Adraste et tous les deux Crétois :
C'est le plus jeune en moi, Céphale, que tu vois.
L'autre, Laodamas, eut par droit de naissance
Au foyer paternel toujours la préséance.
Nous avions entre nous un frère encor, fougueux,
Dont la sauvage humeur troublait nos plus doux jeux.
Tant qu'autour d'Ilion combattit notre père,
Nous restâmes tous trois soumis à notre mère.
Mais quand, rentré chez lui chargé d'un lourd butin,
Il eut fermé les yeux et subi son destin,
Chacun se disputa sa dépouille commune
Et de mon frère aîné je suivis la fortune.
Il tua son rival et, pour ce sang versé,
Il est par la Furie en tout lieu pourchassé.
Apollon cependant, le Dieu que Delphe adore,
Nous fit partir avec une espérance encore.

Il nous promit chez vous, au temple de sa sœur,
Le secours assuré de son bras protecteur.
On nous a pris, on vient vers toi de nous conduire,
Tu dois nous immoler, je n'ai plus rien à dire.

IPHIGÉNIE.

Troie a-t-elle péri? Dis-moi la vérité,
Ami.

PYLADE.

Troie a péri. Rends-nous la liberté!
Ce qu'un Dieu nous promit, oh! prends soin de le faire,
Daigne nous seconder! Prends pitié de mon frère!
Fais entendre à son âme un mot consolateur,
Un de ces mots si doux qui s'en vont droit au cœur.
Surtout, en lui parlant, reste toujours clémente :
Un souvenir poignant sans cesse le tourmente.
La joie et le chagrin peuvent également
Produire sur son être un long ébranlement.
La fièvre du délire à chaque instant l'assaille,
Et sous un lourd remords sa belle âme tressaille.

IPHIGÉNIE.

Quelque excès de rigueur que t'ait montré le sort,
Fais trêve à ta douleur et réponds-moi d'abord.

PYLADE.

La cité qui dix ans retint la Grèce armée
N'est plus qu'une ruine en cendres consumée.
Toutefois sur ce sol barbare maints tombeaux
Rattachent notre cœur à de vaillants héros.
Achille avec Patrocle est là dormant sous terre.

IPHIGÉNIE.

Ainsi ces demi-Dieux ne sont plus que poussière!

PYLADE.

Ajax et Palamède eurent un sort pareil :
Dans sa patrie aucun n'a revu le soleil.

IPHIGÉNIE (*à part*).

Il ne m'a pas nommé parmi les morts mon père.
Il vit ! Je le verrai ! Cœur filial, espère.

PYLADE.

Heureux pourtant tous ceux qu'un sort doux et cruel
Par un bras ennemi frappa du coup mortel,
Car maints vaillants guerriers qui revinrent de Troie,
Loin de goûter chez eux le triomphe et la joie,
N'y trouvèrent, après mille causes d'horreur,
Qu'un trépas préparé par des Dieux en fureur !
Les bruits qu'en ses discours l'homme partout propage
Ne parviennent-ils donc jamais sur ce rivage ?
Aussi loin que la voix humaine arrive on a
Parlé de ces forfaits inouïs jusque-là.
Ainsi tu ne sais rien du crime abominable
Qui plongea tout Mycène en un deuil lamentable ?
Egisthe et Clytemnestre ont égorgé tous deux,
Par surprise, l'époux qui revenait joyeux.
Je le vois, tu connais cette race royale
Et l'honores encor d'une estime loyale.
Ton sein voudrait en vain combattre et rejeter
Le secret imprévu qui vient l'épouvanter.
De l'un de leurs amis peut-être es-tu la fille ?
Peut-être tu naquis auprès d'eux dans leur ville ?
Avec sincérité parle et pardonne-moi
De t'avoir le premier causé pareil effroi.

IPHIGÉNIE.

Et comment l'action fut-elle exécutée ?

PYLADE.

Le jour où sa venue était enfin fêtée,
Du bain, frais et dispos, il sortait, de la main
De sa femme attendant ses vêtements, soudain,
Sur son front magnanime et sa nuque intrépide
L'infâme épouse lance une trame perfide,
Préparée à loisir par un art merveilleux,
Et, pendant que le roi, d'un effort vigoureux,
Veut rompre ce filet qui partout lui résiste,
A mort il est frappé lâchement par Egisthe,
Et, voilé, fuit vers ceux qui dorment pour toujours.

IPHIGÉNIE.

Et l'assassin, qu'eut-il pour prix de son concours?

PYLADE.

Le royaume et le lit qui lui donnait asile.

IPHIGÉNIE.

Ainsi le crime vint d'une passion vile!

PYLADE.

La reine le commit aussi pour se venger.

IPHIGÉNIE.

Qu'avait donc fait avant le roi pour l'outrager?

PYLADE.

Une action bien grave et qui serait capable
D'excuser son forfait, s'il était excusable.
Retenu dans Aulis par de contraires vents
Que Diane envoyait aux Grecs depuis longtemps,
Il parvint, employant astuce et perfidie,
A l'attirer avec sa fille Iphigénie,

Et l'innocente enfant, par l'ordre paternel,
Pour le salut des Grecs tomba devant l'autel.
Ce coup, si la rumeur répandue est certaine,
Fit entrer dans son cœur une si forte haine,
Que d'Egisthe à la fin elle combla l'amour,
Et couvrit du filet son époux au retour.

IPHIGÉNIE (*se voilant*).

Assez! Un peu plus tard tu me verras paraître.

PYLADE (*seul*).

Quel effroi mon récit dans son cœur a fait naître!
Si bien qu'elle se cache il est certain pour moi
Qu'elle-même a connu la famille du roi,
Que, noble, on l'a ravie aux lieux de sa naissance,
Et qu'elle peut servir à notre délivrance.
Mais silence, mon cœur, et suivons comme il faut
L'étoile de l'espoir qui nous sourit d'en haut.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

IPHIGÉNIE, ORESTE.

IPHIGÉNIE.

Infortuné, mes mains en dénouant tes chaînes,
Ne t'apportent, hélas! que souffrances prochaines.
La liberté qu'on trouve en ce temple est ainsi
Que le dernier regard du moribond transi,
Le messager certain de la mort qui s'avance :
Pourtant je dois garder et garde une espérance.
Vous n'êtes pas perdus, car ma main ne peut pas,
Je le sens, consacrer vos têtes au trépas,
Et nul, tant que je suis prêtresse de Diane,
N'a le droit de lever sur vous un bras profane.
Mais, si me refusant à faire mon devoir,
Je brave le courroux du prince et son vouloir,
Dans ma suite il fera choix d'une autre prêtresse
Et mes vœux vous suivront seuls dans votre détresse.
O digne et cher guerrier de la Grèce venu,
Si de notre pays le plus vil inconnu
Nous devient un ami sur la terre étrangère,
Ayant touché peut-être au saint foyer d'un père,

Dis, avec quel bonheur dois-je vous accueillir,
Par quels remercîments puis-je assez vous bénir,
Vous qui, réjouissant mon cœur d'un doux présage,
De nos anciens héros venez m'offrir l'image!

ORESTE.

Puis-je apprendre de toi ta famille et ton nom,
Ou bien pour les cacher as-tu quelque raison?
Il me semble en toi voir une Déesse austère.

IPHIGÉNIE.

Tu sauras tout plus tard. Mais cède à ma prière.
Achève le récit par ton frère ébauché,
Et dis-moi par quel coup imprévu fut tranché
Le destin de tous ceux qu'à leur retour de Troie
Le trépas attendait dans leur maison sans joie.
Bien jeune m'a conduite en ces lieux le hasard :
Je me souviens pourtant du timide regard
Que sur tous ces héros, foule majestueuse,
Je jetais en cachette étonnée et peureuse.
Tous partirent un jour, et l'on eût dit vraiment
Que l'Olympe s'était ouvert à ce moment,
Livrant passage aux Dieux dont l'antique puissance
S'en allait d'Ilion défier l'arrogance.
A leur tête marchait, superbe, Agamemnon.
Réponds, il est bien mort au seuil de sa maison?
Il est tombé surpris par Egisthe et sa femme?

ORESTE.

Tu dis trop vrai.

IPHIGÉNIE.

Malheur sur toi, Mycène infâme!
Les enfants de Tantale ont donc, par passion,
A pleines mains lancé la malédiction,

Et, pareils à l'ivraie inféconde qui sème
Autour d'elle à foison sa stérilité même,
Ils n'ont donné le jour, dans leurs derniers neveux
Qu'à d'aveugles parents qui s'égorgent entre eux!
— Mais finis le récit qu'a commencé ton frère.
Mon effroi tout à coup m'a voilé ce mystère.
Comment le dernier fils de l'illustre maison,
Le tendre enfant, futur vengeur d'Agamemnon,
Comment Oreste enfin a-t-il pu se soustraire
Au péril menaçant de ce jour sanguinaire?
Sous son filet la mort l'a-t-elle aussi surpris?
Est-il sauvé? Vit-il, ainsi qu'Electre, dis?

ORESTE.

Ils vivent.

IPHIGÉNIE.

O soleil, je suis pauvre et muette!
Détache tes plus beaux rayons et me les prête.
Puis place cet hommage aux pieds de Jupiter.

ORESTE.

Si l'hospitalité t'a rendu ce roi cher,
Si d'étroits nœuds à lui te tiennent attachée,
Comme je le devine à ta joie épanchée,
Oh! sois vaillante alors et raffermis ton cœur,
Car dure est la rechute au fond de la douleur
Pour qui vient de goûter une heureuse nouvelle.
Du seul Agamemnon tu sais la fin cruelle.

IPHIGÉNIE.

Un semblable forfait ne me suffit-il pas?

ORESTE.

Tu ne sais qu'à moitié tous ces crimes, hélas!

IPHIGÉNIE.

Oreste, Electre vit : quel coup pourrait m'atteindre?

ORESTE.

Ainsi tu ne vois rien pour Clytemnestre à craindre?

IPHIGÉNIE.

Pour elle je n'espère et ne redoute rien.

ORESTE.

Le pays de l'espoir n'est déjà plus le sien.

IPHIGÉNIE.

Aurait-elle versé son sang dans sa furie?

ORESTE.

Non, et pourtant son sang lui retira la vie.

IPHIGÉNIE.

Parle plus clairement afin que mon esprit
Cesse enfin de poursuivre un secret qui le fuit.
Sur ma tête inquiète, en battements sans nombre,
L'incertitude agite, hélas! son aile sombre.

ORESTE.

Ainsi donc c'est de moi que les Dieux auront fait
Le triste messager d'un monstrueux forfait
Que je voudrais pouvoir cacher dans le silence
De l'éternelle nuit où dort l'enfer immense!
Ta bouche m'y contraint par sa sainte douceur,
Mais tu veux un récit bien fécond en douleur!
Entends-le donc! Le jour où succomba son père,
Electre put sauver, en le cachant, son frère.

Strophius, proche parent qu'Agamemnon avait,
Chez lui le prit avec un fils qu'il élevait.
Il s'appelait Pylade, et bientôt ce Pylade
Par de doux nœuds s'unit avec son camarade.
A mesure qu'en âge ils croissaient, leur souci
De venger le trépas du roi croissait aussi.
Cachant soigneusement le plan qui les amène,
Sous de faux vêtements ils atteignent Mycène,
Pour annoncer qu'Oreste a fini ses malheurs,
Et qu'ils viennent tous deux de ses cendres porteurs.
Clytemnestre leur fait un bon accueil chez elle.
Ils entrent, et le frère à la sœur se révèle.
Elle, rallume en lui toute l'ardeur du feu
Que l'aspect de sa mère avait calmée un peu.
Muette, elle le mène à l'endroit où son père
Etait tombé, puis, là, lui montre sur la terre
Une tache lavée, une étrange pâleur,
Traces du sang versé par des traîtres sans peur.
Elle lui peint alors, d'une langue de flamme,
Jusqu'aux moindres détails de l'action infâme,
Les traitements abjects qu'esclave elle a subis,
Le triomphe insolent des pervers impunis,
Tous les périls enfin où les met la colère
D'une marâtre, hélas! auparavant leur mère.
Puis elle arme son bras de l'antique poignard
Qui chez eux de tout temps égorgeait au hasard,
— Et sous la main du fils tomba bientôt la mère!

IPHIGÉNIE.

Dieux immortels pour qui chaque jour est prospère,
Qui sur un lit changeant de nuages légers
Jouissez du repos sans souci des dangers,
Ne m'avez-vous donc mise à l'écart tant d'années,
N'avez-vous rapproché de vous mes destinées,

Ne m'avez-vous donné l'emploi touchant et doux
De veiller au feu saint qui s'allume pour vous,
N'avez-vous attiré vers votre ciel mon âme
Pareille en son essor au jet clair de la flamme,
Que pour me faire enfin, avec plus de rigueur,
De toute ma maison sentir tout le malheur?
— Mais parle-moi de lui, du malheureux Oreste.

ORESTE.

Que ne peut-on parler de sa mort, non du reste!
Comme un ferment du sang maternel un esprit
S'éleva pour crier aux filles de la Nuit :
« Ne le laissez pas fuir! Il a tué sa mère!
« Poursuivez-le! La proie est à vous tout entière! »
L'appel est entendu par elles et leurs yeux
Promènent comme l'aigle un regard fauve et creux.
Chacune alors s'agite en sa caverne sombre,
Le Doute et le Remords quittent leur coin plein d'ombre
Et s'ajoutent sans bruit à l'horrible escadron
Que précède un nuage épais de l'Achéron.
Dans les cercles tournants nés de la vapeur grise
Roule le souvenir de l'action commise.
Pour toujours il s'attache au front du criminel,
Et les démons, usant de leur pouvoir cruel,
Foulent enfin aux pieds le doux sol de la terre
Dont un ordre divin les bannissait naguère.
Leur pied rapide suit partout le fugitif,
Et tout repos pour lui n'est qu'un repos furtif.

IPHIGÉNIE.

Infortuné, ton crime au sien est tout semblable,
Et tu comprends trop bien la douleur du coupable!

ORESTE.

Mon crime est tout semblable, as-tu dit? Et pourquoi?

IPHIGÉNIE.

Un fratricide pèse également sur toi.
Par ton frère je sais le remords qui te ronge.

ORESTE.

Non, non, je ne veux pas permettre ce mensonge.
Dans ton cœur je vois trop de générosité
Pour te laisser duper par une fausseté.
Qu'un étranger habile à tendre un piége infâme
Aux pieds d'un inconnu lance sa vile trame!
Qu'entre nous tout soit vrai! Je suis Oreste, hélas!
Le maudit vers la tombe inclinant son front las!
Oui, j'ai mis dans la mort toute mon espérance :
Quelque forme qu'elle ait, je la bénis d'avance.
Qui que tu sois, bientôt puisses-tu du retour,
Ainsi que mon ami, sans moi, voir l'heureux jour!
Contre ta volonté tu sembles ici vivre :
Préparez tous les deux un plan qui vous délivre.
Pour moi, je veux rester, attendant le moment
Où mon corps d'un rocher tombe sans mouvement,
Où jusques à la mer mon sang fume et s'écoule,
Attirant sur ce sol tous les malheurs en foule!
Vous, pour les champs heureux de la Grèce partez,
Et vivez de nouveau par le bonheur fêtés!

(*Il s'éloigne.*)

IPHIGÉNIE.

Vers moi tu descends donc, Bonheur rêvé naguère,
Toi, le plus bel enfant du plus auguste père!
Que ton aspect, à moi, me semble surhumain!
A peine mon regard atteint-il à ta main!
Et cette main pourtant, avec mainte couronne,
M'apporte les doux fruits dont l'Olympe foisonne.

Comme on connaît les rois à leurs dons généreux,
L'opulence de mille étant peu pour l'un d'eux,
Ainsi l'on vous pressent toujours, ô Dieux suprêmes,
Aux cadeaux sagement épargnés par vous-mêmes,
Car vous seuls les savez préparer à loisir,
Vous seuls discernez ceux qui nous peuvent servir,
Et du vaste avenir vous voyez l'étendue,
Quand chaque soir qui vient nous prive de la vue!
Vous écoutez avec une calme bonté
Les vœux pressants que fait notre naïveté,
Mais jamais votre main ne nous livre avant l'heure
Les fruits d'or que produit votre belle demeure,
Et malheur à ceux qui, ne se maîtrisant pas,
Les cueillent, verts encor, pour leur propre trépas!
Oh! ne permettez point qu'après tant de souffrance
Ce bonheur, dont j'avais à peine l'espérance,
Pareil au spectre vain d'un ami que l'on perd,
Me laisse encor plus triste en ce triste désert!

ORESTE (*s'avançant de nouveau vers elle*).

Si pour Pylade et toi ta voix vers le ciel monte,
Ne joins pas à vos noms mon nom chargé de honte.
Tu ne sauverais pas le coupable avec toi,
Et tu serais maudite en t'unissant à moi.

IPHIGÉNIE.

Ma fortune à la tienne étroitement se lie.

ORESTE.

Non pas. Permets que seul chez les morts je m'enfuie
Vainement sur mon front ton voile s'étendrait,
Des démons vigilants l'œil me découvrirait,
Car, si près que tu sois, ta divine puissance,
Sans les pouvoir chasser, ne les tient qu'à distance.

Bien qu'à leur pied d'airain, téméraire et maudit,
De ce bois consacré le sol soit interdit,
J'entends pourtant de loin sur certains points encore
Les sinistres éclats de leur rire sonore.
Ainsi l'on voit le loup près de l'arbre épier
Le voyageur qui vient de s'y réfugier.
Ils sont là-bas campés dans un calme immobile,
Mais à peine j'aurai quitté ce saint asile,
Que, levés, secouant leurs serpents sur leur front,
A travers la poussière ils me pourchasseront.

IPHIGÉNIE.

Ton cœur peut-il entendre une bonne parole?

ORESTE.

Pour un ami des Dieux garde ce qui console.

IPHIGÉNIE.

Ce sont eux qui pour toi font briller un espoir.

ORESTE.

A travers les vapeurs qui font l'enfer si noir
Je vois briller un fleuve et vers lui je m'avance.

IPHIGÉNIE.

N'avais-tu qu'une sœur, dis-moi, dans ton enfance?

ORESTE.

J'ai connu seulement Electre. Une autre sœur,
L'aînée, alors pour nous vain objet de terreur,
Fut enlevée à temps par un sort favorable
Au malheur qui planait sur nous, inexorable.
Mais, par pitié pour moi, plus de ces questions!
Aux Euménides laisse, hélas! leurs fonctions.
C'est leur triste bonheur de pouvoir dans mon âme
Raviver sous la cendre un reste encor de flamme

Et d'y tenir toujours ardent quelque tison
De l'horrible incendie où périt ma maison.
Sera-t-il donc sans fin, le tourment que je souffre
Dans ce feu que l'enfer entretient de son soufre!

IPHIGÉNIE.

Pour adoucir ce feu j'apporte un peu d'encens.
Une funeste ardeur embrase tous tes sens.
Oh! laisse un souffle pur d'amour sur toi descendre!
N'es-tu plus en état, cher Oreste, d'entendre?
Ton sang a-t-il été dans tes veines séché
Par le cortége affreux à tes pas attaché?
Un prodige rend-il tes membres insensibles,
Comme aurait fait l'aspect des Gorgones terribles?
Oui, si le sang versé d'une mère parfois
Pour traîner à l'enfer peut trouver une voix,
Une sœur qui bénit et qui fut toujours pure
Doit attirer du ciel une aide prompte et sûre!

ORESTE.

Je l'entends, je l'entends! Tu veux donc mon malheur!
Caches-tu dans ton sein quelque démon vengeur?
Qui donc es-tu, toi dont la voix si fort remue
Jusqu'en ses profondeurs mon âme tout émue?

IPHIGÉNIE.

Ainsi donc tu le sens dans le fond de ton cœur!
Je suis Iphigénie, Oreste, oui, ta sœur!
Vois, je vis.

ORESTE.

Toi?

IPHIGÉNIE.

Mon frère!

ORESTE.

Oh! fuis, je t'en conjure.

Crois-moi, ne touche pas ainsi ma chevelure!
Comme du vêtement que Médée avait teint
De moi s'exhale un feu brûlant que rien n'éteint.
Laisse-moi! Je veux seul ainsi qu'Hercule attendre
Qu'un vil trépas me fasse à la tombe descendre.

IPHIGÉNIE.

Tu ne périras pas! Que ne puis-je de toi
Entendre un mot, un seul, prononcé sans effroi!
Lève mon doute et fais que je sois assurée
D'une joie ardemment, longuement désirée.
Je sens à travers moi la peine et le bonheur
Tourner comme une roue et déchirer mon cœur.
De l'inconnu m'éloigne une peur singulière,
Mais un instinct plus fort m'entraîne vers mon frère.

ORESTE.

Est-ce ici de Bacchus le temple par hasard
Qu'un délire sacré brille dans ton regard?

IPHIGÉNIE.

Mais entends donc et vois comme mon âme entière
Après un si long temps qu'en vain elle t'espère,
S'ouvre au bonheur soudain de te revoir encor,
Toi qui dans l'univers es mon plus cher trésor!
Songe un peu quelle douce et quelle sainte fête
C'est pour moi de presser dans mes bras cette tête,
Dans mes bras, qui toujours s'entr'ouvrant, si souvent
N'ont, hélas! embrassé que le vide du vent!
Oh! laisse-m'en jouir, car moins pure est la source
Qui du Parnasse prend sur les rochers sa course,
Jusqu'au vallon béni, que ce flot de bonheur,
Douce mer qui m'entoure et jaillit de mon cœur!
Cher frère!

ORESTE.

Belle nymphe, un instant, je te prie.

Je te crains et je crains ta tendre flatterie.
Diane dans son temple aime la chasteté
Et punit toute faute avec sévérité.
Ecarte donc tes bras de ma poitrine, ô femme.
Veux-tu pourtant vouer à quelque homme ton âme?
Lui donner le salut avec un doux bonheur?
Tourne vers mon ami les élans de ton cœur.
Il en est, lui, plus digne, et tu le peux sans peine
Trouver dans ces rochers où, seul, il se promène.
Conduis-le vers le but et me laisse avec moi.

IPHIGÉNIE.

Reconnais donc ta sœur, cher frère, et rentre en toi.
Ne fais plus cet affront à ma sainte tendresse
De la traiter de lâche et coupable faiblesse!
Retirez-lui des yeux, grands Dieux, sa cécité,
Que nous puissions goûter notre félicité!
Notre peine autrement nous reviendrait accrue :
Oui, tu la vois enfin, ta sœur longtemps perdue!
La Déesse elle-même à l'autel m'arracha
Et dans son propre temple en ces lieux me cacha.
Te voilà prisonnier, prêt pour le sacrifice,
Et c'est ta sœur qui fait de prêtresse l'office!

ORESTE.

Infortunée! Oui, vois, soleil, vois sans pâlir
Le dernier des forfaits qu'il nous faut accomplir!
Est-ce qu'Electre, dis? n'est pas aussi venue
Pour nous accompagner dans la nuit inconnue,
Au lieu de prolonger par un pénible effort
Les tourments plus cruels que lui garde le sort?
Va, prêtresse, à l'autel je vais suivre ta trace :
Un meurtre fraternel n'est rien dans notre race!
Soyez bénis, ô Dieux, pour avoir décrété
Que je disparaîtrais, moi, sans postérité!

Souffre qu'en ce moment un frère te conseille :
Ne regrette pas trop la lumière vermeille;
Que le ciel étoilé ne te soit pas trop cher;
Viens, viens vite avec moi dans la nuit de l'enfer.
Comme on voit les dragons nés d'un marais de soufre,
Dans leurs hideux combats sur le fétide gouffre,
De leur progéniture anéantir l'essor,
Suis-moi dans le tombeau, vierge innocente encor.
Et sans enfants surtout! — L'émoi te bouleverse.
Oh! quitte ce regard si tendre et qui me perce!
Elle aussi Clytemnestre avec ces yeux jadis
Se cherchait un chemin jusqu'au cœur de son fils,
Et le bras de ce fils, malgré toute prière,
S'abattit cependant sur le sein de sa mère!
Elle tomba! — Parais, parais, spectre infernal,
Et vous, démons, rangés en un cercle fatal,
Venez tous assister aux cruautés suprêmes
Du plus noir des forfaits préparés par vous-mêmes.
Le poignard cette fois ne fut pas aiguisé
Par le ressentiment haineux d'un offensé.
Une sœur tendre et bonne au meurtre est condamnée.
Ne pleure point! La faute est à la destinée.
Rien, depuis que je vis, ne fut cher à mon cœur
Autant que tu pourrais le devenir, ma sœur.
Va, lève sur mon sein ton fer, et, sans peur, frappe,
Pour qu'enfin le torrent qui bout en moi s'échappe!

(*Il tombe épuisé.*)

IPHIGÉNIE.

Non, seule je ne puis supporter, je le vois,
Cet excès de bonheur et de peine à la fois.
Pylade, où donc es-tu? Dans quel lieu trouverai-je,
Ami, ton bon conseil qui guide et qui protége?

(*Elle s'éloigne en cherchant Pylade.*)

SCÈNE II

ORESTE (*seul*).

(*Il se réveille de son évanouissement et se lève*).

Une encor! Puise-moi, pour ma tranquillité,
Une dernière coupe aux ondes du Léthé!
La palpitation suprême de la vie
Va, par un flot soudain, bientôt m'être ravie,
Et mon esprit, fuyant vers l'éternel oubli,
Sera dans vos brouillards, ô morts, enseveli.
Permettez qu'un enfant fatigué de la terre
A votre doux repos console sa misère!
Mais quel murmure entends-je en ces rameaux épais?
De ce coin ténébreux quel bruit trouble la paix?
Ils arrivent déjà pour voir leur nouvel hôte!
Quels sont donc ces héros qui marchent tête haute?
On dirait à les voir des rois du même sang.
Le bonheur dans leur troupe éclate à chaque rang.
Jeune ou vieux, homme ou femme, ils ont un air céles
Outre une ressemblance étrange et manifeste.
Oui, je les reconnais, ce sont bien mes aïeux.
Atrée avec Thyeste en causant semble au mieux.
Les deux enfants de l'un dans leurs jeux touchent l'autre.
N'est-il donc plus de haine ici qui soit la vôtre?
Avez-vous vu s'éteindre avec le doux soleil
Ces fureurs dont jadis vous perdait le conseil?
Alors je puis aller vers vous, chefs de ma race,
Et dans votre cortége aussi prendre ma place.

Je vous salue, aïeux, de vos enfants maudits
Moi le dernier, le malheureux Oreste.
Du sol par vous planté j'ai recueilli les fruits,
Je suis tombé sous le courroux céleste.

Mais tout fardeau pesant devient moins lourd ici.
Entr'ouvrez donc vos rangs à ma prière.
Je te révère, Atrée, et toi, Thyeste, aussi.
Loin de nous tous ont fui haine et colère.

Oh! montrez-moi celui que je vis une fois,
Rien qu'une fois quand il vivait : mon père.
Est-ce bien toi vraiment, ô père, que je vois
Si tendrement causer avec ma mère?

Si Clytemnestre ici peut te donner la main,
Oreste alors peut s'avancer vers elle.
Il peut lui dire aussi : « D'un regard plus humain
Vois ton enfant, que votre cœur l'appelle! »

Tant que sous le soleil resta notre maison,
Un salut fut d'un meurtre la menace,
Et ce n'est qu'au delà du nocturne horizon
Qu'est le bonheur pour Tantale et sa race.

Vous m'appelez enfin, et vous m'avez souri.
Oh! menez-moi contempler la vieillesse
De mon aïeul aimé, l'illustre favori
Dont Jupiter consultait la sagesse.

Mais vous semblez troublés, et vous vous détournez.
Quoi! souffre-t-il, lui dont l'âme est divine?
Hélas! ses tourments sont, je le vois, enchaînés
Par des liens d'airain sur sa poitrine.

SCÈNE III

ORESTE, IPHIGÉNIE, PYLADE.

ORESTE.

Quoi! déjà tous les deux arrivés! Oh! merci,
Ma sœur! Electre seule encor nous manque ici.
Qu'un Dieu bon nous entende et nous la restitue,
Lançant sur elle un trait qui doucement la tue.
Le plus à plaindre, ami, parmi nous tous, c'est toi!
Au trône de Pluton, viens donc, viens avec moi.
Nous sommes des nouveaux venus dans cet empire,
Nous devons saluer l'hôte qui nous attire.

IPHIGÉNIE.

Couple divin, vous qui, du haut des vastes cieux,
Nuit et jour, répandez votre éclat sur nos yeux,
Vous qu'on cesse de voir, dès qu'on quitte la terre,
Sœur et frère, sauvez une sœur et son frère!
Oui, Diane, il n'est rien, ici-bas comme au ciel,
De plus doux à ton cœur que l'amour fraternel,
Et d'un ardent regard ton visage sévère
Poursuit l'astre éternel d'où rayonne ton frère!
Fais que le mien, le seul, qui si tard m'est rendu,
N'erre plus dans la nuit du délire éperdu;
Et, s'il n'est plus besoin qu'en ce lieu je demeure,
Si tu nous veux aider l'un par l'autre à cette heure,
Délivre tout d'abord son esprit insensé,
Avant que du salut l'instant ne soit passé!

PYLADE.

Reconnais-tu nos traits, ce bois, cette lumière
Qui jamais ne brilla qu'au-dessus de la terre?
Ne sens-tu pas le bras de ta sœur te presser,
Et bien vivant encor ton ami t'embrasser?
Regarde! Sommes-nous des ombres, des chimères?
Voyons, ami, sois fort! Les minutes sont chères!
Notre retour dépend d'un seul fil, et je crois
La Parque qui le tient propice cette fois.

ORESTE (*à Iphigénie*).

Permets que dans tes bras tout entier je me livre
Pour la première fois au bonheur qui m'enivre.
O Dieux, qui parcourez les espaces des cieux
En consumant les lourds nuages de vos feux,
Et dont la bonté grave alors qu'on la supplie
Ne verse sur nos champs le bienfait de la pluie
Qu'en torrents à travers les éclats émouvants
Du tonnerre et le bruit effroyable des vents,
Vain effroi que bientôt, comblant notre espérance,
Vous changez en regards d'humble reconnaissance,
Dès que sur le feuillage et plus frais et plus beau
Le soleil reparu se mire aux gouttes d'eau,
Et que la douce Iris, de cent couleurs vêtue,
Rompt le crêpe léger de la dernière nue,
— Oh! laissez-moi goûter dans les bras de ma sœur,
Dans ceux de mon ami, votre œuvre : mon bonheur!
Qu'avec ma gratitude à tout jamais il dure!
Je ne suis plus maudit, non, mon cœur me l'assure.
Les Euménides sont dans leur triste séjour,
Où je crois les entendre, à présent de retour,
Et les portes d'airain, se fermant par derrière,
Ont fait rouler au loin un fracas de tonnerre.

Oui, la terre embaumée a ranimé mon cœur,
Et le champ m'est ouvert à la joie, à l'honneur!

PYLADE.

Ne perdons pas de temps : un Dieu jaloux le compte.
Le vent qui va souffler sur notre barque prompte
Pourra porter plus tard notre bonheur au ciel.
Venez! Il faut agir : c'est là l'essentiel.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

IPHIGÉNIE (*seule*).

Lorsque les Dieux pour un fils de la terre
Forgent un sort dont l'inconstance atterre,
Et que, d'un bond, de la joie au malheur
Il doit passer, ou des pleurs au bonheur,
Alors ces Dieux, soit dans le voisinage,
Soit à l'écart sur un lointain rivage,
Font naître afin de lui prêter appui
Un ami ferme et plus calme que lui.
Dieux, puissent vos regards sur Pylade descendre,
Et sans cesse bénir ce qu'il doit entreprendre!
Il a le bras vaillant d'un jeune homme au combat
Et l'œil clair d'un vieillard au milieu d'un débat,
Car son âme, toujours maîtresse d'elle-même,
Jamais ne perd son calme et son sang-froid suprême,
Et dans ses profondeurs il peut puiser toujours
Pour les esprits troublés bon conseil et secours.
C'est lui qui m'a des bras de mon frère arrachée,
Quand ma surprise encor m'y tenait attachée,
Car plus je le voyais et moins mon pauvre cœur
Pouvait croire à l'excès de son récent bonheur.

Le quitter désormais me semblait impossible :
L'approche du danger me laissait insensible.
A présent ils s'en vont, pour agir de concert,
Vers le golfe où leur barque est tirée à couvert.
Leurs compagnons y sont, n'attendant plus qu'un signe.
Moi-même ai mon emploi que leur projet m'assigne.
Ils m'ont dit quels discours au roi je dois tenir,
S'il me mande et m'ordonne à la fin d'obéir.
Je ne le vois que trop, il faut, et j'en soupire,
Qu'ainsi qu'un faible enfant je me laisse conduire.
Pourtant je ne sais pas l'art misérable et vil
De prendre, pour tromper, quelque détour subtil.
Oui, malheur à qui ment et malheur au mensonge !
Il ne délivre pas notre cœur, il le ronge.
Un mot sincère doit soulager l'affligé.
Lui, torture en secret celui qui l'a forgé.
C'est un trait détourné par une main divine
Et qui revient frapper l'archer à la poitrine.
Je sens crainte sur crainte et souci sur souci
Assaillir mon esprit par le doute obscurci.
Peut-être qu'un démon, sur cette rive impure,
A ressaisi déjà mon frère et le torture.
Peut-être en ce moment on les découvre aussi.
J'entends, je crois, des pas d'hommes armés. — Ici !
Le messager du roi rapidement s'avance.
Mon esprit est troublé, mon cœur bat et s'élance.
Ne viens-je pas de voir à moi se découvrir
Le visage de l'homme à qui je dois mentir ?

SCÈNE II

IPHIGÉNIE, ARCAS.

ARCAS.

Hâte le sacrifice et sois prompte, ô prêtresse.
Déjà le prince attend et le peuple se presse.

IPHIGÉNIE.

Je ferais mon devoir et suivrais ton désir
Sans un empêchement qui vient de survenir.

ARCAS.

Qu'est-ce donc qui s'oppose à l'ordre du roi même?

IPHIGÉNIE.

Le hasard qui pour nous est le maître suprême.

ARCAS.

Dis-moi, pour les apprendre au prince, tes motifs,
Car il a décidé la mort des deux captifs.

IPHIGÉNIE.

Le ciel, lui, ne l'a pas encore décidée!
L'aîné par le remords a l'âme possédée.
Il a de l'un des siens versé le sang jadis,
Et les démons vengeurs le poursuivent depuis.
Même son mal l'a pris dans l'enceinte sacrée,
Dont la souillure, hélas! n'est que trop avérée.

De mes vierges suivie à cette heure je vais
Sur la plage que baigne un flot limpide et frais,
Pour y plonger la sainte et respectable image,
Et la purifier suivant l'antique usage.
Qu'on laisse en paix passer notre marche sans bruit.

ARCAS.

Je veux apprendre au roi l'obstacle qui surgit.
Je cours au camp. Surtout ne va rien entreprendre,
Avant de bien savoir s'il daigne y condescendre.

IPHIGÉNIE.

Ce soin à la prêtresse appartient seulement.

ARCAS.

Le roi doit être instruit d'un tel événement.

IPHIGÉNIE.

Son ordre ou son conseil sera sans influence.

ARCAS.

On consulte souvent les grands pour l'apparence.

IPHIGÉNIE.

Pourquoi tant insister, quand je ne puis fléchir?

ARCAS.

De quel droit refuser, lorsque tu peux servir?

IPHIGÉNIE.

Soit, je veux bien céder, mais hâte-toi, de grâce.

ARCAS.

Je vais vite annoncer au roi ce qui se passe,

Et vite je reviens avec son ordre ici.
Que n'ai-je à lui porter un doux message aussi ?
De tous nos embarras la fin serait bien prompte !
Mais de mon sage avis tu n'as pas tenu compte.

IPHIGÉNIE.

J'ai fait, et volontiers, tout ce que je pouvais.

ARCAS.

Tu sauras prendre à temps un parti moins mauvais.

IPHIGÉNIE.

Il ne m'est pas donné de changer l'impossible.

ARCAS.

Impossible, dis-tu ? Non, ce n'est que pénible !

IPHIGÉNIE.

Trompé par ton désir, tu crois à mon pouvoir.

ARCAS.

Veux-tu donc tout risquer ainsi, sans t'émouvoir ?

IPHIGÉNIE.

Entre les mains des Dieux j'ai remis toute chose.

ARCAS.

Sur des moyens humains l'aide des Dieux repose.

IPHIGÉNIE.

Tout dépend ici-bas d'un signe fait par eux.

ARCAS.

Tout dépend de toi-même ici, si tu le veux.

Seule en effet du roi la colère prépare
A ces deux étrangers une mort si barbare.
Le temps des cruautés pieuses est passé
Et l'armée a perdu le goût du sang versé.
Plus d'un même, chassé par un destin contraire,
Sur un sol étranger exilé, solitaire,
A par lui-même appris combien aux malheureux
Le regard d'un ami semble un regard des Dieux.
Oh ! ne détourne pas de nous ton aide utile !
Puisque tu commenças, achever t'est facile.
Nulle part la douceur, cette fille du ciel,
Descendue ici-bas sous un aspect mortel,
Ne fondera plus vite une ère de concorde,
Que chez un peuple jeune où la force déborde,
Et qui, laissé toujours à lui-même, à sa peur,
Au fardeau de la vie essaye encor son cœur.

IPHIGÉNIE.

N'ébranle pas le mien par un cruel martyre :
Jusqu'au but que tu veux tu ne peux le conduire.

ARCAS.

Tant qu'il n'est pas trop tard l'homme sage toujours
Prodigue ses efforts et les mêmes discours.

IPHIGÉNIE.

Tu te donnes, hélas ! et me fais de la peine :
Cesse donc, puisque l'une ainsi que l'autre est vaine.

ARCAS.

De ce même tourment j'invoque, moi, l'appui :
C'est un ami, portant bon conseil avec lui.

IPHIGÉNIE.

Mon cœur a supporté l'effort de sa puissance,
Sans qu'il ait cependant vaincu ma résistance.

ARCAS.

Un cœur bien né peut-il au bienfait résister,
Quand un noble mortel le presse d'accepter?

IPHIGÉNIE.

Oui, si ce bienfaiteur, malgré la bienséance,
Prétend m'avoir, au lieu de ma reconnaissance.

ARCAS.

Où l'inclination fait défaut, sans effort
On trouve des raisons pour excuser son tort.
Tandis qu'au roi je vais raconter la nouvelle,
Puisse faire le ciel que ton cœur se rappelle
Les égards généreux qu'eut pour toi son amour
Depuis ton arrivée ici jusqu'à ce jour!

SCÈNE III

IPHIGÉNIE (*seule*).

Une confusion, en ce moment fatale,
M'a saisie au contact de cette âme loyale.
Je suis tout autre! Un doute affreux me fait frémir!
J'avais senti le flot du bonheur m'envahir,
Comme on voit la marée écumeuse et sauvage
Soudain couvrir le sable et les rocs du rivage.
Dans mes bras entr'ouverts, avec félicité,
Je tenais l'impossible, un moment arrêté!

Il m'avait semblé voir du ciel, comme naguère,
Un nuage descendre et m'enlever de terre,
Pour me bercer bientôt dans la molle douceur
De cette bienfaisante et céleste langueur
Qu'envoya sur mon front la Déesse propice,
Quand son bras protecteur m'épargna le supplice.
Pour mon frère brûlant d'un amour sans pareil,
J'ai de son ami seul écouté le conseil.
Le soin de leur salut occupait seul mon âme,
Et, semblable au marin dont l'œil brille et s'enflamme,
Dès qu'il quitte un récif désert et sablonneux,
Je voyais la Tauride enfin fuir sous mes yeux.
Je me réveille, hélas ! à la voix de cet homme :
Ceux que je vais laisser sont mes pareils en somme.
Ah ! je hais le mensonge et plus fort que jamais.
Allons, ferme, mon âme, et retrouve ta paix.
Vas-tu faiblir, douter, contre ton habitude ?
Tu dois quitter le port sûr de ta quiétude.
Ton navire est encor sur les flots en fureur :
Pâle, tu connais mal et le monde et ton cœur.

SCÈNE IV

IPHIGÉNIE, PYLADE.

PYLADE.

Où donc est-elle, afin qu'au plus vite elle apprenne
De notre prompt salut la nouvelle certaine ?

IPHIGÉNIE.

Tu me trouves en proie aux plus sombres soucis,
Attendant le succès certain par toi promis.

PYLADE.

De ton malheureux frère enfin l'âme est guérie,
Car, sans être troublés dans notre causerie,
Nous avons pu quitter ce bois, et de la mer
Gagner la plage ouverte aux monstres de l'enfer.
Plus nous allions et plus la flamme vive et pure
De la belle jeunesse éclairait sa figure.
Son œil, sous son beau front de boucles couronné,
De courage et d'espoir brillait illuminé,
Et tout son être enfin à la fois semblait ivre
De sauver avec moi celle qui le délivre..

IPHIGÉNIE.

Sois béni pour m'avoir annoncé ce bonheur,
Et que jamais un mot de plainte ou de douleur
Ne tombe à l'avenir de ta lèvre mortelle,
Puisqu'il m'en est venu cette heureuse nouvelle!

PYLADE.

Je t'apporte encor plus, car tout hasard heureux
A, comme un riche prince, un cortége nombreux.
Nous avons retrouvé nos compagnons tout proches
Du vaisseau de leurs mains tiré parmi les roches.
Ils étaient tristement sur le rivage assis,
Quand ton frère apparut à leurs regards surpris.
Alors, tous, se levant, poussant des cris de joie,
L'ont pressé pour qu'enfin leur voile se déploie.
De saisir l'aviron chaque bras est jaloux.
Même de terre un vent s'élève, frais et doux.
Au vol ils ont senti son aile qui s'agite.
Conduis-moi donc au temple et terminons bien vite.

Ouvre le sanctuaire à mes pas et permets
Que j'y saisisse enfin l'objet de nos souhaits.
Seul j'emporterai bien, d'une épaule robuste,
Le marbre vénéré de la Déesse auguste.
Qu'il me tarde déjà d'en sentir le doux poids !

(Il se dirige vers le temple en prononçant ces derniers mots, sans remarquer qu'Iphigénie ne le suit pas ; à la fin il se retourne).

Tu restes là ? — Réponds. — Tu demeures sans voix.
Tu parais tout émue ! — Un malheur que j'ignore
A notre prompt bonheur s'oppose-t-il encore ?
N'aurais-tu pas déjà fait annoncer au roi
Le prétexte entre nous convenu, dis-le-moi ?

IPHIGÉNIE.

Je l'ai fait, et pourtant subirai ton reproche,
Ami, que j'ai senti, muet, à ton approche.
Le messager du prince étant venu vers moi,
Ma lèvre a murmuré les mots appris de toi.
Surpris par la nouvelle, il m'a, comme une grâce,
Demandé d'annoncer au roi ce qui se passe.
Il veut savoir de lui ce qu'il ordonnera,
Et j'attends le moment qui le ramènera.

PYLADE.

Malheur, malheur à nous, car le péril nous presse
De plus près que jamais par ta faute, ô prêtresse.
Pourquoi des droits sacrés ne pas t'envelopper ?

IPHIGÉNIE.

Jamais je n'abusai de ces droits pour tromper !

PYLADE.

Ainsi de ton grand cœur c'est l'innocence extrême
Qui nous perdra tous deux en te perdant toi-même !
N'aurais-je pas dû, moi, prévoir aussi ce cas,
Et t'apprendre un moyen à sortir d'embarras ?

IPHIGÉNIE.

Que sur moi, qui fis tout, retombe ta colère !
Mais pouvais-je autrement répondre à l'homme austère
Qui demandait de moi, dans sa grave douceur,
Ce qui me paraissait son droit d'après mon cœur ?

PYLADE.

A nos hardis projets le sort semble contraire :
Pourtant point de faiblesse ou d'ardeur téméraire.
N'allons pas perdre tout par un excès d'émoi.
Attends calme en ces lieux le messager du roi.
Mais quel que soit le sens de l'ordre qu'il t'apporte,
Sois fidèle à toi-même et reste la plus forte.
A la prêtresse, et non au prince, il appartient
De régler les détails sacrés comme il convient.
Si donc il prétend voir cet étranger qu'afflige
Le fardeau douloureux d'un criminel vertige,
Prends un détour habile et sans crainte lui dis
Que tu nous tiens captifs dans le sacré parvis.
Fais ainsi qu'au plus tôt nous quittions cette plage,
Avec le saint trésor de ce peuple sauvage.
Apollon n'a pour nous que présages heureux,
Car, sans que nous ayons exécuté ses vœux,
Il a déjà tenu sa parole céleste
Et pour jamais guéri, délivré notre Oreste.
— O secourables vents, conduisez notre esquif
Vers l'île où le Dieu règne et que ceint maint récif.

Puis à Mycène, afin que Mycène renaisse,
Afin qu'à l'âtre éteint la flamme reparaisse,
Que les Dieux paternels en sortent tout joyeux,
Et qu'un feu vif et pur éclaire tout chez eux !
Oui, dans la coupe d'or, ta main doit, la première,
Leur offrir les parfums de l'encens salutaire !
Avec toi le bonheur refranchira ce seuil
D'où fuiront aussitôt l'épouvante et le deuil.
Par toi de tous les tiens va refleurir la vie.

IPHIGÉNIE.

Ami, quand je t'entends, comme la fleur ravie
Suit d'un regard constant le soleil en son cours,
Ainsi mon cœur, séduit par ton brillant discours,
Se tourne aux doux rayons d'une douce espérance.
D'un ami dévoué que chère est la présence !
En son ferme langage est un divin pouvoir.
L'homme isolé périt, ne le pouvant avoir.
Car lentement mûrit, dans son cœur enfermée,
La résolution vague qu'il a formée :
Qu'au contraire il soit là, cet ami bien-aimé,
Et l'idée indécise a promptement germé.

PYLADE.

A bientôt. Nos amis sont dans l'impatience :
Je vais leur porter vite un peu de confiance.
Puis je reviens ici sans retard me cacher,
Attendant ton signal aux buissons d'un rocher.
— Mais à quoi penses-tu ? D'où vient qu'ainsi tu changes ?
Sur ton front noble et pur quels sont ces plis étranges ?

IPHIGÉNIE.

Oh ! pardonne. Un regret passe sur moi, pareil
Au nuage qui couvre un instant le soleil.

PYLADE.

Ne tremble pas : on court grand risque dès qu'on tremble.
La peur et le danger toujours marchent ensemble.

IPHIGÉNIE.

Oh ! non, non, ce n'est pas un vulgaire souci
Que celui qui me vient importuner ainsi,
Au moment de quitter un roi, mon second père,
De lui ravir par fraude une affection chère !

PYLADE.

Tu fuis l'homme par qui ton frère doit périr.

IPHIGÉNIE.

C'est le même qui fut si bon à m'accueillir.

PYLADE.

On cesse d'être ingrat dans un péril suprême.

IPHIGÉNIE.

Le péril sert d'excuse, on est ingrat quand même.

PYLADE.

Devant le ciel et l'homme ici tout t'est permis.

IPHIGÉNIE.

Ma conscience à moi n'est pas du même avis.

PYLADE.

C'est presque de l'orgueil qu'avoir trop d'exigence.

IPHIGÉNIE.

Je ne raisonne pas, je m'écoute en silence.

PYLADE.

Si tu t'écoutes bien, tu te dois vénérer.

IPHIGÉNIE.

Le cœur, pour se goûter, ne doit pas s'égarer.

PYLADE.

Seul le temple a formé le tien : l'expérience
Pour les autres et toi t'apprendra l'indulgence.
Si bizarre en effet est notre humanité,
Si grande et si confuse est sa complexité,
Qu'on ne saurait, envers les autres ou soi-même,
Se maintenir intact dans la vertu suprême.
Nous ne sommes pas faits non plus pour nous juger,
Mais pour voir le sentier que nous devons longer,
Car bien apprécier ce qu'on a fait est rare,
Et l'on estime encor plus mal ce qu'on prépare.

IPHIGÉNIE.

Tu m'as presque entraînée à ton opinion.

PYLADE.

En peut-il être deux, où n'est pas d'option ?
Pour nous sauver tous trois s'ouvre une seule route,
Et tu pourrais garder en face d'elle un doute !

IPHIGÉNIE.

Pardonne si j'hésite ! Hélas ! ton propre cœur
Gémirait de quitter ainsi son bienfaiteur.

PYLADE.

Si nous sommes perdus, crains un plus dur reproche,
Crains d'un vain désespoir la redoutable approche.

En dépit d'un péril pressant tu ne veux pas,
Avec un mot trompeur, nous tirer d'embarras.
Non, va, tu ne sais pas te dévouer, ô femme !

IPHIGÉNIE.

Ah ! que n'ai-je d'un homme en ma poitrine l'âme !
Dès qu'il médite, lui, quelque hardi dessein,
Nulle voix du dehors n'entre plus dans son sein.

PYLADE.

Il faut qu'à nos désirs ta volonté se rende :
Quand la Nécessité nous parle, elle commande.
Un simple geste d'elle est un ordre absolu
Et les Dieux mêmes font ce qu'elle a résolu.
Du Sort l'aveugle sœur nous gouverne en silence,
Et tu dois jusqu'au bout subir son exigence.
Le reste, tu le sais. A l'instant je reviens
Apprendre que par toi seront sauvés les tiens.

SCÈNE V

IPHIGÉNIE (*seule*).

Il me faut obéir à l'ordre qu'il m'adresse,
Car je ne vois que trop le danger qui nous presse.
Hélas ! mon triste sort me fait toujours plus peur.
Ne puis-je donc garder l'espoir qu'avait mon cœur ?
Doux espoir qui charma toujours ma solitude !
Subirons-nous sans fin un destin aussi rude ?

Un sourire d'en haut ne viendra-t-il jamais
Rendre à notre maison malheureuse la paix ?
Il n'est rien cependant d'éternel sur la terre !
Le bonheur finit bien, pourquoi pas la misère ?
Ainsi donc vainement j'avais compté, plus tard,
Loin des miens retenue et vieillie à l'écart,
Pouvoir seule, d'un cœur comme d'une main pure,
Au foyer paternel laver toute souillure !
A peine dans mes bras je presse un frère enfin
Guéri d'un mal obscur par un pouvoir divin,
A peine, désiré si longtemps, un navire
Est là pour m'emmener vers le port où j'aspire,
Que déjà le destin, impitoyable et sourd,
M'accable d'un fardeau pour moi deux fois trop lourd :
Dérober la statue à mes soins confiée,
Et tromper l'homme à qui le devoir m'a liée.
Oh ! pourvu qu'en mon sein les sentiments haineux
Des Titans, n'aillent pas se réveiller, grands Dieux !
Pourvu que leur fureur ne vienne pas m'atteindre,
Et, telle qu'un vautour, en ses serres m'étreindre !
Oui, daignez m'épargner cet excès de douleur,
Et sauvez par pitié votre image en mon cœur !

Je crois l'entendre encor, ce chant de mon enfance,
Dont j'avais sans regret perdu la souvenance.
C'est celui qu'autrefois les Parques ont chanté
Lorsque Tantale fut du ciel précipité.
Au sort d'un noble ami profondément sensibles,
Leur cœur fut attristé, leurs chants furent terribles.
La nourrice souvent nous l'a redit jadis,
Quand nous étions enfants, et je l'ai d'elle appris.

Craignez, habitants de la terre,
Craignez les Dieux et leur colère,

Car dans les impassibles mains
De ces éternels souverains
La toute-puissance réside,
Et leur caprice est leur seul guide.

Qu'il craigne surtout leurs fureurs,
L'homme comblé de leurs faveurs !
Au sein des espaces sublimes,
Dans la nue, au bord des abîmes,
Du festin se font les apprêts,
Et les siéges d'or sont tout prêts.

Mais qu'il s'élève une dispute,
Les hôtes chassés, dans leur chute,
Sont précipités jusqu'au fond
De l'enfer obscur et profond,
Où, liés, dans un dur supplice,
Ils attendent en vain justice.

Eux pourtant, près des tables d'or,
A leurs festins restent encor,
Puis ils s'en vont de cime en cime,
Et vers eux monte, de l'abîme,
Le râle étouffé des Titans,
Nuage invisible d'encens.

Il est mainte race maudite,
Qu'avec soin leur regard évite,
De peur qu'un fils n'offre à leurs yeux
Les traits connus de ses aïeux,
Ces traits parlants d'un doux visage,
Où revit encor leur image.

Ainsi les Parques ont chanté,
Et dans la noire obscurité
Qui remplit l'infernale voûte
L'antique exilé les écoute,
Et, songeant à tous ses neveux,
Branle la tête, soucieux.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

THOAS, ARCAS.

ARCAS.

Mon embarras est grand, je ne puis m'en défendre,
Et mon juste soupçon ne sait à qui s'en prendre.
Nos captifs en secret veulent-ils s'évader?
La prêtresse doit-elle aussi les seconder?
J'entends de plus en plus de tous côtés redire
Que les deux étrangers, en quittant leur navire,
Dans un golfe inconnu l'ont caché quelque part,
Et, certes, cet accès de fureur, ce retard,
Cette statue enfin qu'il faut qu'on purifie,
Tout cela m'est suspect et veut qu'on se défie.

THOAS.

Fais venir sans tarder la prêtresse céans,
Puis, qu'on fouille la plage au plus vite en tous sens.
De la mer jusqu'au bois qu'elle soit explorée :
Mais ne pénétrez pas dans l'enceinte sacrée.
Dressez une embuscade, et, n'importe en quels lieux,
Ainsi que vous savez, arrêtez-les tous deux.

SCÈNE II

THOAS (*seul*).

Dans mon sein tour à tour la colère murmure
Contre elle tout d'abord que je croyais si pure,
Puis contre moi qui par mon excès de bonté
Ai seul donné l'essor à sa témérité;
Car l'habitude rend l'esclavage facile :
Moins l'homme se sent libre et plus il est docile.
Ah! si tombée aux mains de mes rudes aïeux,
Le ciel l'eût arrachée à leurs coups furieux,
D'échapper même seule elle eût été contente,
Elle eût su reconnaître une grâce éclatante,
Et, d'un sang étranger faisant rougir l'autel,
Eût nommé son devoir l'ordre d'un sort cruel.
Au contraire à présent ma coupable faiblesse
A fait naître en son cœur l'audace qui me blesse.
J'avais en vain compté me la pouvoir unir :
Elle avait, elle aussi, son plan pour l'avenir.
Mon âme était séduite, en la voyant si douce,
Mais maintenant qu'enfin je résiste et repousse,
Elle a recours à l'art de la duplicité,
Et comme un bien prescrit exploite ma bonté.

SCÈNE III

THOAS, IPHIGÉNIE.

IPHIGÉNIE.

Tu m'as fait demander : parmi nous qui t'amène?

THOAS.

Tu diffères d'agir : quelle excuse est la tienne?

IPHIGÉNIE.

J'ai tout devant Arcas expliqué clairement.

THOAS.

Je voudrais tout savoir de toi directement.

IPHIGÉNIE.

La Déesse t'accorde un répit salutaire.

THOAS.

Ce répit qui m'échoit paraît beaucoup te plaire.

IPHIGÉNIE.

S'il faut du sang quand même à ton cœur endurci,
Non, tu n'aurais pas dû venir toi-même ici.
Un roi, lorsqu'il se sent un désir homicide,
Trouve sans le chercher un serviteur avide
Prêt à prendre sa part de malédiction
Et sa présence est pure au moins de l'action.

Il médite la mort au sein d'un lourd nuage,
Et lance en bas sa foudre à l'aide d'un message;
Puis, calme, inaccessible, au fort de l'ouragan,
Sur les plus hauts sommets prend son divin élan !

THOAS.

Ta lèvre sainte chante un hymne bien sauvage !

IPHIGÉNIE.

Seule en moi la princesse a tenu ce langage.
J'ai toujours, inconnue, été sainte pour toi,
Et tu parles en maître à la fille d'un roi !
Songes-y ! Mon cœur fut soumis dès ma jeunesse,
D'abord à mes parents, ensuite à la Déesse,
Et c'est même au milieu de ma docilité
Que j'ai toujours le mieux senti ma liberté !
Mais à l'ordre brutal d'un homme condescendre,
Ne l'ayant jamais su, je ne veux pas l'apprendre.

THOAS.

C'est une antique loi qui t'oblige et non moi.

IPHIGÉNIE.

Avec empressement on s'arme d'une loi
Lorsque cette loi sert l'ardeur qui nous dévore.
Mais il en est une autre, et plus antique encore,
Une autre que j'entends, qui me dit de lutter,
La loi qui couvre l'hôte et le fait respecter.

THOAS.

Vraiment pour mes captifs ta tendresse est bien forte,
Car tu parais avoir, dans l'ardeur qui t'emporte,
Oublié que le sage a pour premier souci
De n'irriter jamais qui le tient à merci !

IPHIGÉNIE.

Que je parle ou me taise, il est pour toi facile
De lire jusqu'au fond de mon âme tranquille.
Au seul ressouvenir de ce qu'on a souffert,
Quel cœur à la pitié ne se sent pas ouvert?
Juge donc si la mienne envers eux est extrême!
En eux, à chaque instant, je me revois moi-même.
A genoux j'ai tremblé comme eux devant l'autel
Du frisson d'un trépas prochain et solennel :
Une lame sacrée a plané sur ma tête,
A transpercer mon sein palpitant déjà prête :
Mon être s'est tordu dans un effroi navrant,
J'ai clos les yeux,... j'étais sauvée en les rouvrant.
Pour des infortunés n'est-il pas bien qu'on fasse
Autant qu'a fait pour nous le ciel par pure grâce?
Tu sais cela, tu sais encore qui je suis,
Et tu veux me contraindre à ce que je ne puis!

THOAS.

Fais, non ma volonté, mais ta fonction sainte!

IPHIGÉNIE.

Non, non, point de beaux mots pour parer la contrainte
Qui se rit d'une femme en sa débilité!
Je suis née, autant qu'homme, en pleine liberté.
Ah! si d'Agamemnon le fils pouvait paraître,
Et t'entendît vouloir ce qui ne doit pas être,
Tu ne tarderais guère à savoir s'il n'a pas,
Pour couvrir sa poitrine, une épée et son bras.
Je n'ai, moi, que des mots, hélas! pour me défendre,
Mais tout homme bien né doit savoir les entendre.

THOAS.

Ils peuvent certes plus que ton frère sur moi.

IPHIGÉNIE.

Des armes la fortune est changeante et sans foi.
Un habile lutteur prise haut l'adversaire :
Le faible peut beaucoup contre un dur arbitraire.
Il tient de la nature un précieux secours,
Ayant le goût et l'art des perfides discours.
Il recule, il retarde, il en vient à la ruse,
Et c'est contre un tyran à bon droit qu'il en use.

THOAS.

Un peu de prévoyance en triomphe de loin.

IPHIGÉNIE.

Lorsque le cœur est pur il n'en est pas besoin !

THOAS.

Ne te condamne pas sans le vouloir, ô femme.

IPHIGÉNIE.

Oh ! que ne peux-tu voir la lutte de mon âme,
Quel effort elle fait pour chasser et bannir
Toute tentation qui la voudrait ternir !
Ainsi donc devant toi je demeure sans armes !
Tu rejettes mes vœux et mes humbles alarmes,
Ce rameau d'olivier, toujours pourtant plus fort
Entre nos faibles mains qu'un instrument de mort.
Que me reste-t-il donc à présent pour défendre
Ce droit sacré d'un cœur qui ne veut pas se rendre ?
Implorerai-je encore un miracle d'en haut ?
Toute force en mon sein fait-elle donc défaut ?

THOAS.

De ces deux prisonniers la destinée obscure
T'intéresse vraiment hors de toute mesure.
Qui sont donc ces mortels, objet de tant de soins ?

IPHIGÉNIE.

Ce sont des Grecs, je crois, — ils le semblent du moins.

THOAS.

Ah ! comme toi des Grecs ! et leur aspect, je gage,
De ton retour là-bas t'a ravivé l'image !

IPHIGÉNIE (*après un certain silence*).

L'homme a-t-il donc vraiment seul droit à l'inouï ?
Est-il seul à pouvoir l'étreindre contre lui ?
Qu'est-ce qui fait en somme une action sublime,
Qu'à son récit connu le cœur bat et s'anime,
Si ce n'est l'apparente impossibilité
De l'exploit sans espoir par l'audace tenté ?
Faut-il le louer seul, le héros qui, sans crainte,
La nuit, sans compagnons, d'un camp franchit l'enceinte,
Et là, par sa fureur à la flamme pareil,
Massacre l'ennemi surpris dans son sommeil,
Puis, lorsqu'autour de lui la foule se déploie,
Sur un cheval volé s'enfuit avec sa proie ?
Mérite-t-il encor d'être à lui seul vanté,
Celui qui, laissant là le chemin fréquenté,
S'en va de préférence à travers la montagne,
Pour purger le pays des brigands en campagne ?
N'est-il plus rien pour nous, femmes ? Faut-il nous voir
Oter le peu de droits que nous pouvons avoir ?
Devons-nous par la force, Amazones nouvelles,
Prendre son glaive à l'homme et devenir rebelles ?
Verserons-nous le sang ? Un bien hardi dessein
Agite et bouleverse en ce moment mon sein.
Les reproches cruels ne m'épargneront guère,
Et l'insuccès rendra plus lourde ma misère.
Mais je place en vos mains mon entreprise, ô Dieux !
Si, comme le prétend partout l'homme pieux,

La noble vérité pour vous fut toujours chère,
Faites-la triompher dans mon aveu sincère!
— Un complot est tramé, sache-le donc, ô roi.
Tu réclames en vain tes captifs devant toi.
Ils sont partis chercher leur fidèle équipage,
Qui, près de leur vaisseau, les attend sur la plage.
L'aîné qui fut ici pris d'un accès fatal,
Mais qui dès à présent est guéri de son mal,
C'est Oreste, mon frère, et l'autre, c'est Pylade,
Aujourd'hui son ami, jadis son camarade.
De Delphes Apollon les fit tous deux partir
Avec l'ordre sacré qu'ils veulent accomplir
D'enlever de ces lieux la divine statue
Et de lui ramener la sœur qu'il a perdue.
Il promit qu'en retour finiraient tous les maux
Du parricide en proie aux démons infernaux.
Maintenant je les ai placés dans ta main juste,
Les deux derniers débris d'une maison auguste.
Perds-nous, si tu le peux!

THOAS.

Ainsi vraiment tu crois
Que de l'humanité j'écouterai la voix.
Tu crois qu'un vil barbare, un Scythe peut se rendre,
Quand Atrée, un Grec, lui, n'a voulu rien entendre!

IPHIGÉNIE.

Chacun entend ce cri sous n'importe quels cieux,
Si la vie en lui court d'un flot pur et joyeux.
Que me prépare donc, ô roi, ton long silence,
Et quels projets sur moi médite ta prudence?
Si c'est un crime, eh bien! fais-moi périr d'abord,
Car j'y vois clair enfin, hélas! dans notre sort.
Je vois qu'aucun salut à présent ne nous reste
Et que j'ai tout perdu par mon zèle funeste.

Me faudrait-il donc voir devant moi, dans les fers,
Prêts à périr par moi, des êtres aussi chers ?
Comment prendre congé d'un frère que l'on tue,
Voir dans ses yeux aimés et soutenir sa vue ?

THOAS.

Ainsi ces artisans hardis de fausseté,
Après les longs ennuis de sa captivité,
La voyante confiante et crédule à ses songes,
Ont sur elle jeté ce tissu de mensonges !

IPHIGÉNIE.

Non pas, ô roi, non pas. On pourrait me duper,
Mais eux ne savent pas, n'ont jamais su tromper.
Si tu trouves en eux une âme fausse et basse,
Oh ! que le sacrifice au plus vite se fasse,
Et, pour que j'aie aussi mon juste châtiment,
Qu'un récif soit le lieu de mon bannissement.
Mais s'il est bien le frère après qui je soupire,
Souffre que nous partions et daigne nous sourire.
Mon père sous le bras de sa femme est tombé,
Sous celui de son fils ma mère a succombé,
C'est donc en lui, lui seul, qu'est toute l'espérance
Que la maison d'Atrée a d'une descendance.
Oh ! laisse-moi, passant la mer, purifier
De ma virginité notre antique foyer.
Oui, tu voudras tenir la parole jurée,
Et je fus autrefois par toi-même assurée
Que du retour pour moi le chemin s'ouvrirait,
Si quelque occasion, comme à présent, s'offrait.
Un roi ne promet rien pour se tirer d'affaire,
Comme le fait souvent un homme au cœur vulgaire,
Et promet moins encor pour le hasard d'un cas
Qu'il estime impossible et qui ne viendra pas,

Car jamais il ne sent si haute sa puissance
Que lorsqu'il peut combler enfin notre espérance.

THOAS.

De même que le feu contre l'eau se défend
Et combat l'ennemi qui bout en l'étouffant,
De même dans mon sein mon ardente colère
Se débat sous l'effort de ta parole austère.

IPHIGÉNIE.

Oh ! fais briller pour moi la grâce dans tes yeux,
Pareille au feu sacré qui brûle pour les Dieux.
Nos chants entoureront une aussi belle flamme.

THOAS.

Que de fois cette bouche a su calmer mon âme !

IPHIGÉNIE.

Prends, en signe de paix, la main que je te tends.

THOAS.

Tu demandes vraiment beaucoup en peu de temps.

IPHIGÉNIE.

A quoi bon réfléchir ? Il s'agit de clémence !

THOAS.

Il le faut : le bien a le mal pour conséquence.

IPHIGÉNIE.

C'est le doute qui change en mal notre bonheur.
Va, ne réfléchis pas, suis l'élan de ton cœur.

SCÈNE IV

IPHIGÉNIE, THOAS, ORESTE (*armé*).

ORESTE (*tourné vers le fond*).

Redoublez vos efforts : tenez-les à distance,
Prolongez un instant encor la résistance.
Faites face à la foule et que jusqu'à la fin
Pour ma sœur et pour moi soit libre le chemin.

(*A Iphigénie sans voir le roi*).

Viens, viens vite. Il nous reste à peine assez d'espace
Pour fuir, car on nous a trahis. Viens, le temps passe.

(*Il aperçoit le roi*).

THOAS (*mettant la main sur son glaive*).

Nul mortel devant moi jusqu'à présent n'a pu
Sans un prompt châtiment montrer un glaive nu.

IPHIGÉNIE.

N'allez point profaner le divin sanctuaire,
Mais refrénez plutôt votre ardeur sanguinaire.
Ordonnez une trêve à vos gens en fureur,
Et tous deux écoutez la prêtresse et la sœur.

ORESTE.

Dis, quel est ce mortel dont frémit la colère ?

IPHIGÉNIE.

Respecte en lui le roi qui fut mon second père.

Oh ! pardonne-moi, frère. Un scrupule enfantin
M'a fait remettre en lui notre commun destin.
De vos préparatifs j'ai dévoilé la trame
Et de la trahison ainsi sauvé mon âme.

ORESTE.

Nous accorde-t-il donc le retour sans combat ?

IPHIGÉNIE.

Je ne saurais parler, ton glaive a trop d'éclat.

ORESTE (*remettant son arme dans le fourreau*).

Parle donc. Ta prière est, tu vois, efficace.

SCÈNE V

LES PRÉCÉDENTS, PYLADE, *bientôt après lui* ARCAS, *tous deux l'épée à la main.*

PYLADE.

Hâtez-vous donc ! Nos gens lassés cèdent la place.
Ils sont à bout d'efforts, et pas à pas pressés
Du côté de la mer ils se voient repoussés.
Mais quel débat a mis les princes en présence ?
C'est le roi, si j'en crois sa royale apparence.

ARCAS.

Ainsi qu'il te convient, sans t'émouvoir, ô roi,
Tu vois tes ennemis face à face avec toi.

Mais un prompt châtiment va frapper leur délire.
Leurs gens sont repoussés, nous tenons leur navire.
Que ta bouche prononce un mot, il est en feu.

THOAS.

Va, dis à nos soldats de s'arrêter un peu.
Tant que nous parlerons qu'on cesse la poursuite.

(*Arcas sort*).

ORESTE.

Soit. Ami, réunis les nôtres au plus vite.
Puis ensemble attendez dans un calme pieux
Le dénoûment pour nous préparé par les Dieux.

(*Pylade sort*).

SCÈNE VI

IPHIGÉNIE, THOAS, ORESTE.

IPHIGÉNIE.

Avant tout dissipez le trouble qui m'agite,
Car je crains que chacun en parlant ne s'irrite,
Si tu refuses, roi, plus longtemps d'accorder
Le peu qu'un doux langage ose te demander,
Et si toi, frère aimé, tu ne sais pas sans cesse
Contenir dans ton sein l'ardeur de ta jeunesse.

THOAS.

Comme je le dois faire, étant plus vieux que toi,
Je saurai retenir mon courroux. Mais dis-moi,

Comment peux-tu nommer Agamemnon ton père ?
Quel droit a cette femme à t'appeler son frère ?

ORESTE.

Voici son glaive même, aux Troyens si fatal,
Enlevé par mon bras à son impur rival.
Au ciel j'ai demandé sa force et son courage,
Mais avec un trépas moins indigne en partage.
Prends un de tes guerriers connu par sa valeur,
Pour me placer en face, et choisis le meilleur.
Partout où sur la terre un homme a l'âme grande,
Il ne peut repousser une telle demande.

THOAS.

Jamais à l'étranger notre coutume n'a
Reconnu privilége égal à celui-là.

ORESTE.

Qu'une autre alors de nous tire son origine !
Un noble exemple a fait plus d'une loi divine.
Laisse-moi donc lutter non-seulement pour nous,
Mais pour tous ceux aussi qu'on surprendra chez vous
Que mon sort soit le leur, s'il faut que je succombe,
Mais, par faveur du ciel si j'échappe à la tombe,
Que jamais un mortel ne foule aux pieds ces lieux,
Sans trouver des regards amis dans tous les yeux,
Et ne retourne point dans sa maison lointaine
Avant que de doux soins n'aient consolé sa peine !

THOAS.

Tu ne me sembles pas, jeune homme, en vérité
Indigne des aïeux dont tu tires fierté.
Certe il ne manque pas dans ma vaillante armée
De guerriers au cœur grand comme leur renommée ;
Mais, à tous nos combats prenant encor ma part,
De la lutte je veux tenter seul le hasard.

IPHIGÉNIE.

Non, non ! il ne faut pas que ce combat s'achève !
Que peut prouver la force ? O roi, laisse ton glaive.
Songez quel avenir vous m'auriez apprêté !
A l'homme un court combat donne l'éternité.
Qu'il succombe, aussitôt un poëte le chante.
Mais les larmes que verse en sa douleur touchante
La femme abandonnée et seule désormais,
Quelle postérité les comptera jamais ?
Quel poëte dira les jours, les nuits sans nombre
Où la pauvre et triste âme, en son deuil morne et sombre,
S'efforce à rappeler l'ami qu'elle n'a plus
Et s'épuise elle-même en regrets superflus ?
Moi-même j'ai d'abord eu quelque incertitude ;
Je redoutais un piége, un rapt, la servitude.
Aussi, pour conjurer d'avance le danger,
J'ai pris soin comme il faut de les interroger,
J'ai voulu des détails, j'ai demandé des signes,
Et de ma confiance enfin je les sais dignes.
Regarde sa main droite, et vois, ô roi puissant,
Vois cette triple étoile, il l'avait en naissant,
Et le prêtre en conclut qu'un acte épouvantable
Serait commis un jour par ce bras redoutable.
Mais ce qui d'une erreur écarte tout péril,
C'est cette cicatrice à travers son sourcil.
Electre, imprévoyante et brusque à sa manière,
Le laissa, tout enfant, un jour tomber à terre.
Son front contre un trépied heurta. — Va, c'est bien lui.
A ma conviction faut-il quelque autre appui ?
Te dirai-je combien à son père il ressemble,
Combien sous son regard mon cœur palpite et tremble.

THOAS.

Quand tout doute serait levé par ton discours
Et que de mon courroux je suspendrais le cours,